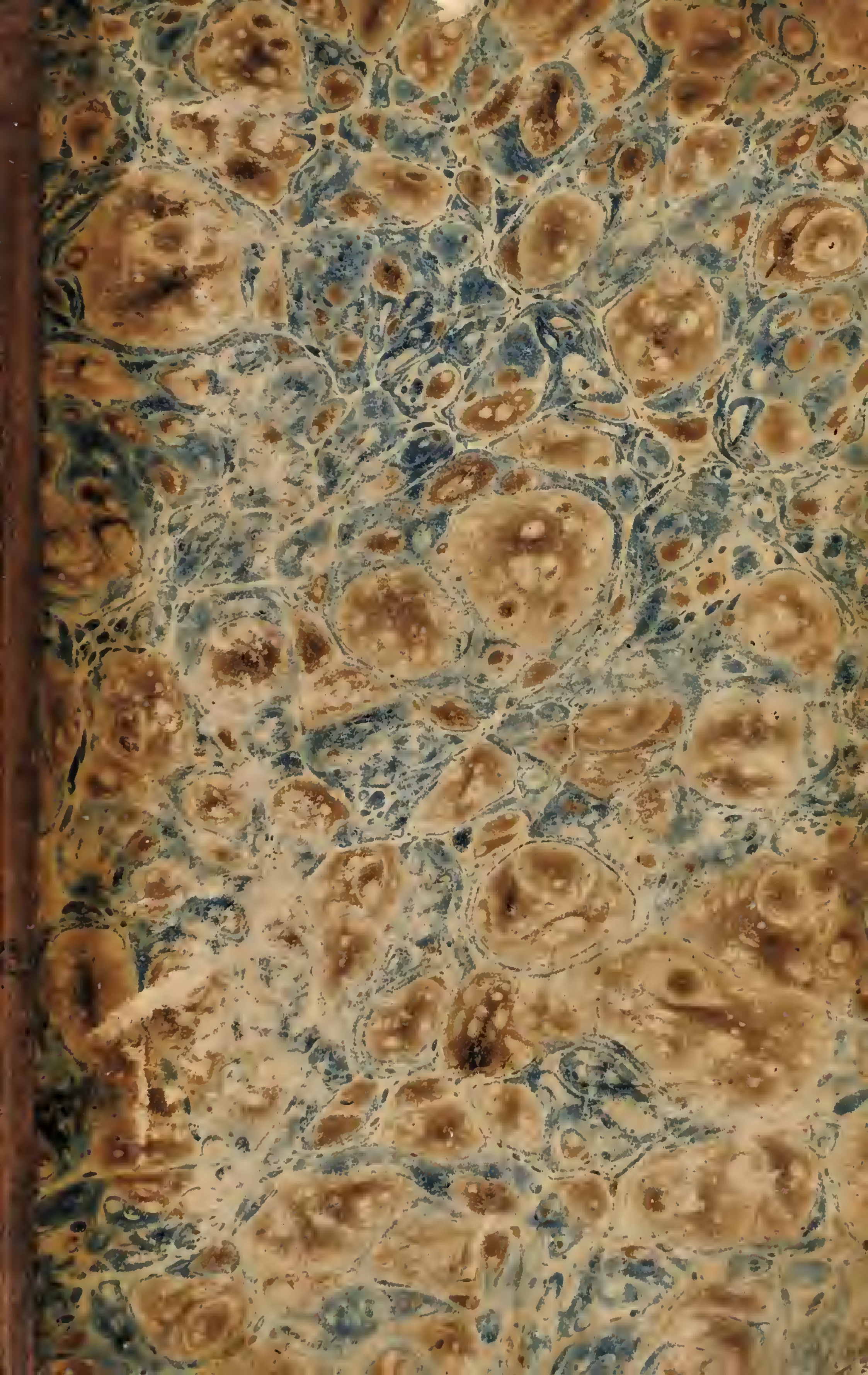


CLINIQUE
HOMOEOPATHIQUE.

CLINIQUE
HOMOEOPATHIQUE,

A L'USAGE

DES MÉDECINS ET DES GENS DU MONDE,

PAR

Louis Malaise,

DOCTEUR EN MÉDECINE ET EN ACCOUCHEMENT,
ANCIEN CHEF DE CLINIQUE INTERNE ET EXTERNE DU GRAND HÔPITAL CIVIL,
DIT DE BAVIÈRE, A LIÈGE, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ
HOMOEOPATHIQUE LIÉGEOISE, ETC.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

A

Samuel Hahnemann,

Louise Malaise.

L'Homoeopathie, si elle est une erreur, ne peut être réfutée que par l'expérience.

Broussais, Annales physiologiques, année 1833, nº de janvier.

La plupart des grandes découvertes ont commencé par paraître absurdes; et l'homme de génie ne fera jamais rien s'il a peur des plaisanteries : elles sont sans force si on les dédaigne, et prennent toujours plus d'ascendant quand on les redoute.

Madame de Stael. — De l'Allemagne.

Je ne cite les noms de personne, à moins que je n'en aie reçu l'autorisation de la part des malades.

L'unique pensée du médecin qui adopte une doctrine nouvelle dont il fait par conviction la base de ses principes, doit être de reculer les bornes de l'art de guérir et de perfectionner les moyens qui servent déjà à soulager nos souffrances. Mais il ne suffit pas à l'homme du monde de ne pas douter de cette pensée du médecin pour soumettre son existence à l'épreuve d'une nouvelle doctrine, et il a le droit de demander qu'auparavant celui-ci justifie des causes qui ont opéré sa conversion. Il est donc du devoir du praticien de prouver que ce n'est point sans des raisons puissantes qu'il s'écarte de la route suivie jusqu'à lui, pour se frayer un chemin qu'il pense être meilleur.

Tels sont les motifs qui m'ont fait entreprendre cet ouvrage de clinique, renfermant plus de *deux cents* exemples de guérisons de maladies aiguës ou chroniques, dont plusieurs pourront fixer l'attention de l'observateur impartial, et détruire, j'espère, quelques

préjugés qui s'opposent encore à la propagation de L'HOMOEOPATHIE.

« Voulez-vous être heureux dans votre pratique, » me disait un jour un médecin distingué (1) lorsque je commençai à exercer la médecine, « ne faites point « usage de moyens violents, et agissez rarement; ob- « servez la nature, et venez à son secours quand « elle se montre impuissante. Ayez à votre disposition « huit à douze médicaments qui vous soient bien con- « nus, et ils vous suffiront : surtout ne les mélangez pas, « employez-les isolés. »

Cette belle leçon ne s'est jamais effacée de ma mémoire, et, dès le début de ma pratique, je me conformai aux préceptes de cet homme éclairé, qui faisait si souvent de l'homœopathie sans s'en douter.

Cette médecine simple était assurément un acheminement à la doctrine de Hahnemann, et il n'y avait qu'un pas à faire pour adopter l'homœopathie ; aussi lorsque, dans le commencement de l'année 1833, *l'Organon de l'art de guérir* me tomba par hasard sous la main, je le lus avec avidité, reconnaissant beaucoup de principes que mon digne maître m'avait inculqués de bonne heure.

Quelques essais, dans des maladies désespérées,

(1) Feu M. le docteur Calès, ex-représentant du peuple et conventionnel exilé.

furent couronnés de succès, et m'encouragèrent dans l'étude difficile de l'homœopathie.

Je m'attachai spécialement, à cette époque, à la connaissance approfondie des médicaments préconisés contre le choléra-morbus asiatique, avec la ferme résolution de m'en servir, si malheureusement ce fléau destructeur venait à faire une invasion dans la ville où je me suis fixé. J'y étais d'ailleurs autorisé par le triste souvenir des ravages que cette hideuse maladie avait faits à Paris, ravages dont j'avais été témoin pendant mon séjour dans cette capitale. J'y avais suivi, dans les hôpitaux, les différentes cliniques des médecins les plus renommés, j'y avais vu leurs différents traitements dirigés contre cette maladie, et partout j'avais vu les mêmes revers.

Cette épidémie ne tarda point à se déclarer à Liége, et surtout dans les environs : on pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, quels furent les résultats heureux que j'obtins à l'aide de l'homœopathie.

Ces succès contribuèrent puissamment à me prouver l'immense portée de la doctrine homœopathique. Je me décidai dès lors à l'exercer exclusivement et à en faire l'objet principal et continuel de mes études.

Vers la fin de l'an 1835, un événement des plus heureux vint faire époque dans ma carrière : le docteur Jahr se rendit en Belgique, dans l'intention de passer

en Amérique, après avoir propagé l'homœopathie dans notre pays, où il pensait que cette doctrine était encore inconnue. Je parvins à le décider à se fixer à Liége. Aidé des conseils de ce savant distingué, disciple et ami intime du célèbre Hahnemann, auprès duquel il avait puisé longtemps les principes de sa doctrine, je profitai de son expérience, et j'obtins les plus heureux résultats dans ma pratique. Je pus reconnaître que souvent, presque toujours même, les insuccès ne sont dus qu'à une connaissance imparfaite des moyens que renferme la thérapeutique homœopathique. Je dois le déclarer : le docteur Jahr fut pour moi un véritable maître, que je ne consultais jamais en vain, lorsque je me trouvais embarrassé pour quelque cas de maladie difficile ; aussi je lui voue toute ma reconnaissance.

Depuis le 1er novembre 1835 jusqu'au 30 décembre 1836, j'ai eu à traiter *six cent neuf* malades, dont les noms se trouvent inscrits dans mon journal. Sur ce nombre, j'ai perdu six malades : l'un était atteint d'une phthisie pulmonaire au dernier degré, accompagnée de tumeurs squirreuses dans l'abdomen. Le deuxième était aussi un phthisique, parvenu au dernier degré de marasme, chez lequel il existait en même temps une hydropisie. Le troisième était une femme que j'avais guérie, en 1833, d'une affection grave de

l'estomac, qui faisait croire à un cancer : cette femme a succombé à une maladie des organes génitaux ; la nécropsie fit découvrir une tumeur énorme dans l'ovaire droit.

Le quatrième était une jeune fille, atteinte d'une fièvre typhoïde : elle était déjà malade depuis cinq semaines, et avait été traitée par un autre médecin, lorsque les parents me déterminèrent, à forces d'instances, à tenter quelque moyen ; mais le traitement devait être et fut infructueux.

Le cinquième était atteint d'un cancer de l'estomac à un degré très-avancé.

Enfin, le sixième, et *le seul* peut-être que je devrais compter au nombre des pertes, *la seule que j'aie véritablement, sur les six cent neuf malades*, est un jeune enfant, atteint d'hydrocéphale aiguë qui survint pendant le cours d'une coqueluche grave. Pendant le temps que je traitais cet enfant, je fus appelé en consultation pour trois cas semblables qui furent traités sans succès par l'allopathie, malgré les moyens violents que l'on mit en usage.

Le nombre des observations que j'ai rapportées aurait été beaucoup plus considérable si tous mes malades m'avaient permis de citer leur guérison. Le principal motif des refus qu'ils m'ont faits a été souvent la crainte de déplaire à leur ancien médecin.

Un grand nombre d'autres observations sont restées incomplètes jusqu'à ce moment, parce que les malades, qui se trouvaient fort avancés dans leur guérison lors de leur dernière visite, ne se sont plus remontrés depuis. J'ai cru inutile à la science, et fastidieux pour le lecteur, de rapporter la description de leurs maladies.

D'autres, dont l'état était fort amélioré, ont renoncé à l'homœopathie, d'apres des conseils timides, ou par les craintes qu'on leur inspirait sur cette nouvelle doctrine.

Un très-grand nombre de malades, à peu près incurables, ont acquis à l'aide de l'homœopathie une santé qui n'est point à la vérité parfaite, mais dont ils sont si satisfaits qu'ils se considèrent comme guéris.

J'ai distribué les maladies d'après l'ordre adopté dans la description des médicaments de la matière médicale pure. Négligeant l'élégance et la pureté du style dans mes descriptions, pour adopter le langage propre des malades, je me suis attaché principalement à rendre fidèlement l'expression de leurs souffrances.

Si la lecture de cet ouvrage parvient à détruire quelques-unes des préventions qui existent encore contre l'homœopathie, et à convaincre quelques-uns de mes confrères de la vérité de la doctrine de Hahnemann, mon but sera atteint, et je serai amplement récompensé de mes peines. L'Homœopathie, humble et bien-

veillante, ne travaille que pour le bien de l'humanité, et sa maxime est : Expérimentez vous-même avec bonne foi et avec une connaissance approfondie de la matière médicale pure, et vous serez bientôt convaincu de la vérité du principe, *Similia similibus curantur.*

LIÉGE, le 30 décembre 1836.

TABLE

DES MATIÈRES[1].

(1) J'ai éprouvé souvent un très-grand embarras pour donner un nom aux maladies, et il m'a fallu les désigner fréquemment par le symptôme le plus saillant. La variété et l'étendue des symptômes, dans les maladies classées de la même manière, m'auraient souvent arrêté dans cette partie de ma tâche, si je n'avais eu pour but, en faisant ce compendium, de faciliter des recherches au lecteur.

FIN DE LA TABLE.

CLINIQUE

HOMOEOPATHIQUE.

OBSERVATION I.

APOPLEXIE AVEC PARALYSIE.

M. Jeunehomme, imprimeur-éditeur, âgé de 36 ans, tombe d'une attaque d'apoplexie le 20 novembre 1836; il était occupé à prendre son dîner. Je suis appelé près du malade, et je le trouve atteint d'une paralysie de tout le côté gauche. Lorsqu'on soulevait le bras ou la jambe, il les laissait tomber comme une masse inerte. La face était rouge, les yeux brillants et pleins de larmes. Il n'avait point entièrement perdu connaissance, mais il ne pouvait articuler aucune parole. La langue sortait obliquement de la bouche. Le pouls était fort et plein.

Je prescris une goutte de la *belladone*, trentième dilution.

Le soir, je revis le malade; la paralysie était entièrement dissipée, la parole était revenue, mais les sons étaient articulés en bégayant. Le pouls était fréquent et d'une grande souplesse.

Je fais réitérer la même prescription.

Le lendemain, lorsque j'allai voir le malade, je le trouvai occupé à mettre son manteau pour se rendre à la promenade. Il me dit qu'il se portait bien.

Si ce fait étonnant ne s'était point passé chez des personnes qui sont très-connues à Liége, je me serais bien gardé d'en faire ici mention, car on aurait eu peine à y croire. Les personnes qui entouraient le malade étaient fort surprises de voir que je ne lui fisse pas une large saignée; elles le furent encore bien plus, lorsqu'elles furent témoins de cette guérison rapide.

Je sais bien qu'il existe des homœopathes qui prétendent qu'il ne faut pas renoncer entièrement à la saignée et qu'il peut arriver des cas d'apoplexie, d'asphyxie, de fluxion de poitrine ou de points de côté suffocants, où une évacuation sanguine pourrait produire le plus grand bien. Quant à moi, je déclare que depuis que j'exerce l'homœopathie en suivant fidèlement les préceptes de notre maître le grand Hahnemann, je me suis trouvé en présence des maladies aiguës les plus graves, comme on pourra le voir dans le cours de cet ouvrage et surtout à l'article Métro-péritonite puerpérale et pneumonie (fluxion de poitrine), et qu'il ne s'est point encore présenté *un seul cas* où j'aie dû avoir recours aux évacuations sanguines, ce qui me ferait croire qu'on peut réellement s'en passer dans tous les cas, et, par là, guérir d'une manière plus rapide, plus sûre et plus agréable, surtout quand on se donne la peine de choisir toujours le remède spécifique.

On ne risque guère d'être malheureux dans sa pra-

tique, en ayant constamment présent à la mémoire ce bel aphorisme d'Hippocrate. *Naturæ morborum medicatrices.* L'Hippocrate moderne a pris pour úne des bases de son édifice ce grand axiome ; et en créant sa matière médicale pure, il a fourni au praticien les moyens de favoriser ces efforts de la nature, et par là il les a mis à même d'obtenir des guérisons en réalisant le précepte de Celse : *Tutò, citò et jucundè sanare.*

OBSERVATION II.

CONGESTION CÉRÉBRALE.

Un enfant de M. le professeur Guillery [1] fait une chute sur la tête le 20 décembre 1855. Le 21 il tombe dans un grand assoupissement, se plaint de douleurs à l'intérieur des oreilles et de la tête ; en même temps, pouls fébrile avec grande chaleur à la peau ; les urines deviennent involontaires.

L'*arnica*, prescrit à la dose de trois globules de la sixième dilution, a suffi pour le guérir dans l'espace de dix heures.

L'ancienne médecine aurait certainement fait une application de sangsues dans ce cas. La guérison aurait pu également s'ensuivre ; mais je pense qu'il est encore plus simple de s'en passer, puisqu'on le peut

[1] Préfet des études, et professeur de rhétorique au collége municipal de Liége.

dans tous les cas de cette nature à l'aide de ce moyen, secondé parfois du *rhus toxicodendron*.

Je pourrais citer une foule de cas semblables, mais je ne fatiguerai point l'attention par le récit de faits qui sont connus, et qui l'étaient déjà dans des temps anciens, puisqu'il y a deux siècles qu'un médecin, nommé *Fehr*, avait désigné l'arnica sous le nom de *panacea lapsorum*.

Les entorses, les coups, les meurtrissures, les suites d'efforts violents ont souvent cédé à ce moyen ou au *sumac*, en peu de jours, et sans avoir besoin de recourir aux applications de sangsues. Lorsque les propriétés curatives de l'arnica seront plus généralement appréciées, il doit prendre un rang important parmi les moyens chirurgicaux, car il assure les succès des opérations graves, et prévient les accidents secondaires des fractures.

OBSERVATION III.

DELIRIUM TREMENS.

Un commissionnaire, très-adonné aux boissons spiritueuses, éprouve dans la matinée du 1er novembre 1835, un violent frisson avec chaleur du corps et froid glacial des pieds. Le jour précédent, il avait été obligé de s'aliter, à cause de transpirations abondantes à la tête et à la poitrine; elles étaient survenues spon-

tanément, et elles furent suspendues brusquement par l'apparition des frissons. Ceux-ci persistèrent pendant deux heures, et furent remplacés par une chaleur sèche et brûlante. Pendant la période du frisson, il y eut absence de soif; mais celle-ci devint ardente pendant la chaleur. En même temps la respiration devint gênée avec une toux sèche et accompagnée de douleurs sourdes dans la région des hypochondres; et bientôt après, il se déclara un délire incohérent sur une foule d'objets bizarres. Ce délire n'était point continu; mais il laissait le malade dans un état de trouble qui lui paraissait singulier, et alors il demandait s'il ne s'était point passé quelque chose d'étrange dont il ne pouvait se souvenir; cette rémission était de courte durée. Cependant au milieu de ce délire, il était possible d'obtenir une réponse du malade; mais c'était en balbutiant, et avec un tremblement convulsif des lèvres. Les membres, surtout les bras, étaient dans un tremblement continuel; et lorsqu'on tâtait le pouls on remarquait des soubresauts de tendons. La face était rouge et comme boursouflée; les yeux brillants et animés. Depuis deux jours, il n'avait point eu de selles.

Ce fut dans la soirée du même jour qu'on me fit appeler près du malade.

Je prescrivis plusieurs doses d'opium, troisième dilution.

Ce médicament ne fut suivi d'aucun succès. Le malade fut très-agité pendant la nuit, et il y eut insomnie complète.

Le 2, continuation du même état.

Je prescris au malade deux fortes doses de *nux vomica*, deux gouttes entières de la quinzième dilution, à prendre une le matin et l'autre le soir.

Les parents du malade étaient fort alarmés sur sa position, et pensaient qu'il n'y avait pas de guérison possible pour une affection aussi grave. Je le pensais moi-même, en me rappelant un cas semblable que j'avais eu à traiter, lorsque j'exerçais encore l'allopathie, chez un homme âgé de 50 ans, adonné également aux boissons alcooliques, et qui succomba après dix jours de maladie, malgré les fortes doses d'opium qui lui furent administrées. Mais quelle ne fut pas ma satisfaction, lorsque le lendemain je revis mon malade, chez qui il s'était produit une grande amélioration, à laquelle j'étais loin de m'attendre : le délire avait cessé et le tremblement était fort diminué. Il y avait eu une selle, à l'aide d'un lavement d'eau tiède.

Je réitérai les mêmes doses de *nux;* et le 6, le malade était convalescent. Il existait encore de la toux avec quelques douleurs légères dans les hypochondres; l'administration de la *bryone*, dix-huitième dilution, deux gouttes dans une potion, a été suivie de la guérison de ces derniers symptômes.

Il est à remarquer que cet homme a ressenti, pendant longtemps après sa guérison, un grand dégoût pour toute boisson spiritueuse.

OBSERVATION IV.

AFFECTION CÉRÉBRALE.

Dans les premiers jours du mois d'avril 1834, je fus appelé vers les huit heures du soir par M. le docteur Brixhe, alité pour une affection cérébrale qui avait débuté le même jour à trois heures du matin. Mon honorable confrère se sentait la tête tellement affaiblie par les souffrances qu'il lui était impossible de réfléchir aux moyens qui pouvaient amener sa guérison.

Arrivé près du malade, j'observai les symptômes suivants : sensation d'une grande chaleur à l'intérieur de la tête; le front est brûlant, ce qui est sensible au toucher; céphalalgie sus-orbitaire, sourde et parfois pulsative ; cette douleur se fait principalement sentir à la région des bosses frontales pour s'étendre de là jusqu'aux yeux qui supportent avec peine la clarté de la lumière; l'action de parler est pénible et résonne douloureusement dans la tête; le bruit augmente les douleurs.

La mémoire est si fugitive que le malade éprouve de la peine à coordonner ses idées. Face pâle et décomposée; nausées fréquentes; absence de selles depuis 36 heures; urines chaudes et troubles; ralentissement du pouls qui marque seulement 54 pulsations par mi-

nute, au lieu de 75 qu'il présente habituellement.

Le malade avait des inquiétudes sur la nature de sa maladie et pensait être atteint d'une inflammation du cerveau.

Une goutte de *digitale*, trentième dilution, amène la guérison en moins de dix minutes; le malade s'endort à l'instant même, et cinq quarts d'heure après il se réveille pressé par la faim et prend avec appétit un riz au lait et deux beurrées.

Lorsque je demandai à M. le docteur Brixhe la permission de citer son nom, non-seulement il me l'accorda de la meilleure grâce possible, mais il voulait me faire une attestation par écrit que cette observation était en tout conforme à ce qui s'était passé chez lui.

OBSERVATION V.

CÉPHALALGIE NERVEUSE.

Marie Ledent, âgée de 54 ans, souffrant de maux de tête depuis trois semaines, entre à l'hôpital [1] le 1er oc-

[1] Voulant prouver que l'homœopathie ne craignait pas de se montrer au grand jour, je n'hésitai point à accepter l'offre que l'on me fit sur la fin du mois d'août 1834, de la mettre en pratique à l'hôpital civil de Liége (dit de Bavière). Comme je ne publiai point alors les résultats que j'obtins dans cet hôpital, on ne manqua pas de répandre dans le public que j'avais fait de l'homœopathie à l'hôpital de Bavière, mais que j'avais complétement échoué. Cependant on verra dans le cours de cet ouvrage le récit fidèle des résultats que j'obtins sous la surveillance d'un médecin allopathe distingué

tobre 1834. Sa maladie offrait les symptômes suivants: céphalalgie frontale déchirante, augmentant le soir et la nuit; il semble à la malade que la tête s'ouvre, puis se resserre; douleurs si vives qu'elles lui arrachent des cris; divers bruits étranges dans la tête, comme des cloches, des vagues, etc.; photophobie; les membres sont brisés de fatigue; insomnie, découragement. Les sœurs hospitalières, croyant cette femme atteinte d'une affection grave du cerveau, l'avaient placée dans un des lits réservés aux maladies les plus graves.

et consciencieux, M. le professeur Frankinet. On y pourra remarquer que ces expériences, quoique n'étant pas décisives pour l'homœopathie, loin de lui être contraires, lui sont plutôt favorables, pour me servir des propres expressions du docteur Frankinet. Du reste, les observations que j'y ai recueillies, n'ont pu être fort nombreuses; d'abord, parce qu'il ne m'a été possible d'expérimenter que pendant six semaines, et ensuite à cause de circonstances indépendantes de ma volonté. Ces observations sont au nombre de vingt et une, et sont comprises dans cet ouvrage aux numéros XVI, XL, LII, LXV, LXXIII, LXXIX, LXXXV, XCIII, CXIV, CXV, CXXIX, CXXX, CXXXVIII, CLV, CLVI, CLXVI, CLXVII, CXC, CCXII.

J'ai eu à traiter plusieurs maladies chroniques graves: l'état des uns s'est amélioré; sur d'autres, l'homœopathie n'a pas paru faire d'effet. Le temps pendant lequel j'ai pu traiter ces malades, ayant été absolument trop court, je ne rapporterai point l'histoire de leur maladie.

Un seul malade a succombé: c'était un homme de 65 ans, qui se trouvait à l'hôpital depuis longtemps pour une maladie chronique dont le diagnostic était très-obscur. Le médecin de l'hôpital fut désireux de voir éprouver l'homœopathie sur cet individu. Cinq jours après avoir commencé le traitement, le malade mourut subitement, en faisant des efforts pour vomir. L'autopsie fit découvrir un cancer du pancréas, au milieu duquel une artère était rompue et avait laissé échapper quatre à cinq livres de sang.

M. Frankinet m'avait dit qu'il n'était nullement nécessaire de faire mention de ce fait; mais j'ai mieux aimé en dire un mot, de crainte que nos adversaires ne voulussent me faire un reproche du silence que j'aurais pu avec raison garder sur la mort de cet homme.

Le 3, je prescris la *pulsatille.*

Le 4, la malade est guérie.

Le 2, j'avais donné la belladone sans aucun résultat; il y avait erreur dans le choix du remède.

OBSERVATION VI.

CÉPHALALGIE NERVEUSE.

M. le professeur Fourdrin éprouve subitement, dans l'après-midi du 30 septembre 1836, de grandes douleurs compressives au globe de l'œil, et à la partie inférieure du front immédiatement au-dessus de l'arcade sourcilière. Ces douleurs sont accompagnées de nausées et d'efforts pour vomir; le malade est obligé de s'aliter. Le pouls est faible et petit; il éprouve une grande agitation, et est obligé malgré lui de mouvoir constamment la tête, de l'une sur l'autre épaule; les yeux sont fatigués, comme après avoir regardé longtemps un objet brillant. Des études trop prolongées sont la cause probable de cette attaque de céphalalgie.

Je prescris trois globules de *nux vomica*, trentième dilution.

Le lendemain il n'éprouvait plus la moindre souffrance.

Le 2 janvier de la même année, il avait encore été atteint d'une affection à peu près semblable. A la

suite de grandes fatigues, il ressentit des alternatives de chaud et de froid. En même temps, douleur sourde et très-vive à la tempe gauche; pesanteur des paupières; douleur gravative à la région des sourcils; nausées et vomissement de substances limpides et muqueuses. Le même remède, donné au début de la maladie, le guérit dans l'espace de dix heures. M. Fourdrin est devenu grand partisan de l'homœopathie, pour avoir été guéri en 1833 d'une gastrite chronique dont il souffrait depuis cinq années.

Je regrette vivement de n'avoir point recueilli l'observation détaillée de cette maladie intéressante tant par sa marche que par le mode de guérison.

A cette époque, il fut atteint d'une fièvre muqueuse qui ne paraîssait être qu'une recrudescence de l'affection chronique, et un effort suscité par la nature pour se débarrasser par voie de similitude. Je fus appelé pour lui donner des soins; et le traitement que je lui fis subir alors le guérit tout à la fois de l'affection aiguë et chronique, dans l'espace de cinq jours.

OBSERVATION VII.

CÉPHALALGIE NERVEUSE.

Marie Pirlot, allaitant un enfant de cinq mois, souffre de maux de tête depuis trois semaines.

La partie antérieure du front est le siége de vives

douleurs avec battements qui occasionnent des souffrances dans les dents et les yeux. En même temps, bourdonnements d'oreilles, constipation, nausées et parfois vomissement.

Le 2 août 1834, je prescris deux doses de *sepia.* Ce médicament fut suivi d'une forte exaspération des douleurs qui se fixèrent au côté droit du front, en forme de migraine.

Le 4, la malade se trouvait bien, à l'exception de quelques légers battements dans la tête. Je prescrivis de nouveau une dose de *sepia*, qui fit disparaître entièrement toute trace de douleur.

Le 10, la malade se plaignait que la constipation la tourmentait beaucoup.

Je lui fis prendre quelques globules de *nux vomica*, et ce moyen suffit pour rétablir la régularité des selles.

OBSERVATION VIII.

CÉPHALALGIE NERVEUSE.

Melle Vog....., âgée de 17 ans, bien réglée, d'un tempérament sanguin, peau brune, cheveux noirs, éprouve des maux de tête depuis 18 mois.

La moitié gauche de la tête est seule affectée; toute cette région est le siége de violentes pulsations, qui se font principalement au côté gauche de l'occiput; cette

douleur est accompagnée d'obscurcissement de la vue, de prurit au nez, de dilatation des pupilles et de fréquentes nausées; la langue est chargée et il existe un goût désagréable dans la bouche; l'appétit est très-irrégulier; les souffrances sont plus violentes le matin que le soir; il se passe rarement un jour, sans que cette jeune personne éprouve cette céphalalgie, qui débute ordinairement à la région occipitale; les douleurs s'aggravent ou apparaissent principalement pendant un mouvement un peu brusque, comme par l'action de sauter. Divers purgatifs avaient été prescrits à la malade sans aucun succès. Pendant vingt jours, je fis alternativement usage, sans obtenir la moindre amélioration, des remèdes suivants : nux, belladona, aconit, china, spigelia et cina. Enfin j'eus recours à plusieurs doses de *sepia*, trentième dilution, et pendant l'administration de ce moyen, les douleurs se calmèrent d'abord et disparurent ensuite complétement dans l'espace de quinze jours; et depuis, cette jeune demoiselle n'en a plus ressenti la moindre atteinte.

Cette guérison a été obtenue dans le mois d'avril 1834.

OBSERVATION IX.

CÉPHALALGIE CHRONIQUE.

Une jeune personne souffre de grands maux de tête depuis quatre ans.

Elle éprouve une grande chaleur au front, des douleurs déchirantes et lancinantes dans le crâne qui ne sont point continues, mais se reproduisent à de courts intervalles ; elle ressent souvent des battements aux tempes et parfois au front ; les douleurs sont constamment plus violentes après le dîner et s'exaspèrent après les travaux intellectuels. Lorsqu'elle faisait ses études, elle était souvent obligée de les suspendre à cause de la violence de ses souffrances. Elle se plaint, en outre, de douleurs de reins, de palpitations et d'insomnie depuis deux heures jusque vers les quatre heures du matin. Quand les douleurs acquièrent une grande intensité, cette jeune personne tombe dans un grand état d'apathie.

Le 20 septembre 1836, la malade étant venue me consulter, est soumise à l'usage de la *nux vomica* à la trentième dilution.

Pour faire connaître le résultat de ce traitement contre une maladie aussi opiniâtre, je pense que je ne puis mieux faire que de citer les deux lettres que j'ai reçues de cette aimable demoiselle : je préviens le lecteur que j'en ai obtenu la permission. Dans tout le cours de cet ouvrage, je n'ai rapporté que l'histoire des maladies et n'ai cité que les noms des personnes dont j'ai obtenu préalablement l'autorisation.

« Confiante dans les soins que vous voulez bien donner à ma santé, je viens vous dire, monsieur, l'état dans lequel elle se trouve, depuis le temps où j'ai eu l'avantage de vous voir.

« J'ai ressenti pendant deux jours les mêmes douleurs

à la tête, mais à un degré plus élevé de souffrance. Les battements aux tempes étaient plus violents; la chaleur au front plus grande, toutefois le mal était de plus courte durée, ce que j'ai considéré comme effet du remède. Les déchirements que j'éprouvais parfois dans l'intérieur du crâne sont si faibles qu'ils ne méritent que peu d'être mentionnés, et hier, de même qu'aujourd'hui, j'ai rarement et peu souffert en général. Mes maux de reins ont toujours été les mêmes, jeudi et vendredi matin : c'était un peu au-dessus de la taille que la douleur se faisait le plus sentir; depuis, je n'ai presque plus eu mal. Quant à mes battements de cœur ce n'est qu'une seule fois, et après un dîner, que je les ai ressentis. Je n'ai point observé, monsieur, de nouveaux symptômes à vous dire; j'espère donc que l'exacte observance de vos prescriptions parviendra à me guérir d'une maladie d'autant plus pénible, que les moyens employés jusqu'à présent, à cet effet, sont restés infructueux.

« Veuillez, s'il vous plaît, avoir la complaisance de m'indiquer le jour où je devrai vous écrire encore, et recevoir l'assurance de ma considération. A. D.

« Huy, le 25 septembre 1836.

« P. S. Je pense, monsieur, qu'il est assez important d'ajouter qu'un travail d'esprit de quelques heures, auquel je me livre depuis plusieurs jours, ne semble me fatiguer nullement. »

« Je vous écris, monsieur, sous l'influence d'un sentiment d'admiration pour l'homœopathie, car c'est à

peine s'il me reste quelque trace des souffrances que j'ai si longtemps endurées, et cependant un mois ne s'est point écoulé encore depuis que vous avez l'obligeance de me donner vos soins! En vérité, monsieur, je répète, dans l'intérêt général, que certaines gens retardent ou empêchent leur guérison en ne suivant pas le système dont je fais en ce moment une si bonne expérience!

« Je n'ai plus ressenti qu'une seule fois depuis ma dernière lettre cette grande chaleur au front; les douleurs intérieures du crâne n'ont plus reparu à dater du surlendemain; je n'ai eu mal aux reins que pendant une demi-heure au plus, il y a quatre jours.

« Vous me demandiez, monsieur, si mes nuits se passent sans insomnie; à cette question je répondrai oui encore; l'appétit est de même meilleur, et chacun me répète qu'un changement physique est facile à remarquer chez moi; vous voyez donc que votre traitement a obtenu plein succès.

« Veuillez, je vous prie, monsieur, croire à l'assurance de ma considération la plus distinguée. A. D. »

OBSERVATION X.

CÉPHALALGIE.

Melle la baronne de L....... éprouve, depuis cinq jours et par suite de fatigue, de grands maux de

tête, principalement au front, qui augmentent d'intensité après le dîner; elle ressent une commotion douloureuse dans le cerveau, lorsqu'elle appuie le pied à terre pendant la marche. La face et les yeux sont légèrement gonflés. Lorsqu'elle se tient tranquille, elle se sent tout engourdie. Cette jeune personne est d'un tempérament sanguin et d'un caractère vif.

Je prescris deux globules de *nux*. Le lendemain, les battements qui se faisaient sentir dans la tête sont dissipés. Les mouvements n'augmentaient point les maux de tête; mais il était survenu, depuis la nuit, un serrement à la région frontale, principalement au-dessus de la racine du nez. Le troisième jour du traitement, Melle de L....... n'éprouvait plus la moindre souffrance.

Je ne continuerai point à raconter l'histoire de toutes les diverses espèces de céphalalgie que j'ai eu l'occasion de traiter. Toutes n'ont pas été guéries : je vais rapporter deux observations dans lesquelles j'ai complétement échoué, faute de temps peut-être.

OBSERVATION XI.

CÉPHALALGIE.

M. P....., instituteur, âgé de 31 ans, célibataire, souffre de maux de tête depuis dix ans. Les divers traitements que lui a fait subir l'allopathie n'ont été suivis d'aucune amélioration. Il vint me consulter

dans le mois de mai 1855. Sa maladie était fort obscure, et, à force de questions, je parvins à recueillir les symptômes suivants :

Douleurs brûlantes à la région du front, immédiatement au-dessus des yeux, parfois avec de petits battements et de légères nausées; élancements à la région des sourcils ; sensation d'obturation dans les sinus frontaux ; douleur de compression et de constriction à la racine et aux os du nez ; de temps à autre, difficulté d'ouvrir les yeux ; souvent des douleurs contusives à la partie supérieure du front, qui s'étendent jusque derrière les tempes et parfois à l'occiput, comme s'il avait reçu des coups dans ces parties. Ces diverses douleurs ne sont point constantes ; il reste rarement deux jours sans souffrir : les symptômes surviennent brusquement, et n'ont quelquefois lieu qu'à une seule moitié de la tête, sous forme de migraine. Caractère irascible. Le moindre spiritueux renouvelle les souffrances de la tête. Les pieds sont constamment froids. Les médicaments qui ont été employés pendant cinq mois et sans succès, ont été successivement : *nux vomica*, *sulfur*, *aurum*, *arnica*, *conium*, *belladona*, *hepar sulfuris* et le *musc*.

Le portrait de cette maladie, tel qu'on vient de le lire, n'a pu être fait de prime abord. Je dirai qu'il n'a été complet qu'après avoir vu le malade pendant trois à quatre mois. Lorsque le malade me quitta, j'avais l'intention d'employer la sepia, le lachesis, le phosphore et le quinquina. Le temps pendant lequel j'ai traité cette maladie, qui datait de dix ans, a été trop court :

Hahnemann lui-même exige quelquefois deux ans de traitement pour obtenir la guérison de semblables maladies. Les occupations de cet homme, qui se trouve constamment avec de petits enfants, pourraient bien être une des causes qui empêchent sa guérison.

OBSERVATION XII.

CÉPHALALGIE NERVEUSE.

Melle B...., couturière, souffre de maux de tête depuis un an.

Elle se plaint d'un violent serrement, comme si le front jusqu'à l'occiput était entouré d'un cercle de fer qui paraît être fortement vissé au milieu du front. La tête est tellement lourde, qu'elle paraît peser cent livres. Lorsque les douleurs sont très-violentes, elle se sent tout le corps malade, est obligée de s'aliter, et éprouve des alternatives de chaleur et de sueur. Brûlure au creux de l'estomac; parfois les yeux rouges et brûlants; sensibilité à l'occiput, qui empêche de nouer les cheveux; parfois sensation d'eau froide à l'occiput et au vertex; pulsations au-dessus du nez, lorsqu'elle pose la main sur cette partie; vertiges de très-courte durée, à tomber en avant, avec éblouissement de la vue; elle recherche le grand air qui, cependant, aggrave ses douleurs; pesanteur des membres avec froid des pieds; mauvaise humeur, tristesse et pleurs invo-

lontaires. Les douleurs sont presque toujours plus violentes le matin, vers les onze heures. Cette maladie a été soulagée, mais non guérie, après six mois de traitement. Les médicaments employés ont été les suivants: *puls.*, *sulf.*, *hydrarg.*, *ignat.*, *bell.*, *nux*, *arn.*, *laches.*, *phos.*, et *sepia.*

OBSERVATION XIII.

MONOMANIE DES ORGANES DE LA THÉOSOPHIE ET DE L'AMOUR PHYSIQUE.

M. R...., âgé de seize ans, d'une bonne constitution et d'une intelligence bien développée, eut le moral vivement affecté à la suite d'un sermon qui avait pour sujet la pureté des mœurs. Les passions viriles de ce jeune homme doux et bienveillant, d'une conduite irréprochable, se trouvent encore dans l'état de sommeil.

La maladie datait de dix jours, lorsqu'il vint me consulter, le 16 avril 1836. Je trouvai les symptômes suivants : les yeux sont égarés, les lèvres sont d'un rouge-bleuâtre; il se plaint d'une grande diminution de la mémoire; sa conscience est bourrelée de remords imaginaires qui ont rapport à la religion et aux femmes; la vue d'une personne du sexe lui occasionne de violentes palpitations de cœur; il éprouve une colère concentrée et une aversion insurmontable pour toutes

les femmes, et il est obligé de les fuir, parce qu'il se sent l'envie de leur dire des injures: il pense qu'elles ont toutes des reproches à se faire et que leur présence peut être cause de la perte de son âme. Sa respiration est courte et gênée ; il éprouve un poids douloureux sur la poitrine ; depuis cinq jours, il est atteint d'un tremblement continuel de tout le corps et est tombé plusieurs fois en défaillance ; il est tourmenté par de longues insomnies ; son sommeil est agité et troublé par une foule d'idées bizarres. Le stéthoscope ne fait reconnaître aucun désordre dans l'organe central de la circulation.

Le malade prend quatre globules de *pulsatille,* douzième dilution.

Sous l'influence de ce médicament le calme se rétablit dans le moral, et dès lors il ne fut plus tourmenté de ces idées singulières sur la religion et les femmes. Vers la fin du mois, il partit bien portant pour la Suisse, voyage que j'avais conseillé aux parents pour consolider la guérison et empêcher autant que possible le retour de cette affection, en occupant l'esprit d'objets tout différents.

En examinant avec attention la tête de ce jeune homme, je fus surpris du grand développement qu'avait atteint l'organe de la théosophie. Cet organe faisait une forte saillie de la grosseur à peu près de la moitié d'un œuf de poule. Une autre faculté, celle de l'amour physique, était aussi à un très-haut degré de développement.

Des informations exactes m'apprirent que ce jeune homme était d'une grande piété et qu'il accomplissait

ses devoirs de religion avec la plus grande exactitude. Ses lectures favorites étaient des ouvrages de morale et des traités sur la religion.

Une circonstance fortuite vint établir une espèce de lutte entre ces deux fonctions, et faillit occasionner une monomanie à laquelle il n'est que trop disposé par suite de son organisation. Je m'étais aperçu que l'organe des voyages était également fort prononcé ; ce fut là le motif qui me détermina à conseiller aux parents d'exercer cette faculté pour contre-balancer l'influence nuisible qu'il ressentait de l'organisation anormale des autres organes dont je viens de parler.

Ce fait est un des plus remarquables que m'ait présentés jusqu'ici l'étude de la phrénologie. Le résultat qui suivit l'administration de la pulsatille me paraît aussi très-important à signaler.

Je suis surpris que jusqu'ici les homœopathes n'aient point encore fait mention d'une remarque importante que fait naître la lecture simultanée de la description des symptômes de la tête et de ceux du moral et de l'intelligence, tels qu'ils se trouvent dans la matière médicale pure de Hahnemann.

Ainsi, certains médicaments qui produisent tels troubles des facultés morales et intellectuelles, produisent également des souffrances physiques précisément dans les parties de la tête que la phrénologie reconnaît comme étant le siége de ces mêmes facultés. La phrénologie et l'homœopathie se trouvent enfin confirmées l'une par l'autre par cet examen. Il est à regretter que ceux qui ont expérimenté les médicaments sur eux-

mêmes ne fussent pas initiés dans l'étude de la phrénologie ; car ils auraient indiqué avec plus d'exactitude et moins de vague les souffrances qu'ils éprouvèrent dans les diverses régions de la tête, et en indiquant les noms des organes correspondants. C'est une lacune qui est vivement sentie lorsqu'on se trouve en présence des aliénations mentales et des autres maladies du moral et de l'intelligence. J'ai la conviction qu'un jour l'homœopathie y pourra suppléer par ses recherches ultérieures, et qu'ainsi on parviendra à simplifier singulièrement le traitement de cette classe nombreuse de maladies.

OBSERVATION XIV.

MÉLANCOLIE HYPOCONDRIAQUE AVEC AFFAIBLISSEMENT DE L'INTELLIGENCE.

M. le professeur ***, âgé de 65 ans, homme doué de beaucoup d'esprit, est tombé depuis sept mois dans un grand affaiblissement des facultés intellectuelles et morales, à la suite d'une violente fièvre cérébrale qu'il fit en avril 1835, et qui nécessita d'abondantes déplétions sanguines, ainsi qu'une diète absolue de six semaines. Pendant le cours de cette maladie, M. *** a été sujet à diverses hallucinations très-pénibles et très-fatigantes, dont il était encore parfois tourmenté : il croyait entendre le bruit des voitures et

des vagues, des conversations très-animées entre des personnes qui se moquaient de lui, le raillaient et prétendaient qu'il touchait à sa fin.

Par moments, il éprouve des sensations d'odeurs très-diverses.

Il ne peut se livrer au sommeil que pendant une ou deux heures; et durant ses longues insomnies, il se rappelle malgré lui tout le passé, mais ces souvenirs se présentent toujours avec regret et affliction. Si, accablé par la fatigue, il lui arrive parfois de sommeiller, alors il s'éveille subitement en sursaut, troublé par toutes sortes de fantômes et par une foule d'objets singuliers.

Tout lui fait de la peine : il recherche constamment la solitude, ressent une grande répugnance pour la société; cependant il aime la compagnie d'un ami.

Il ne veut pas sortir de sa maison, parce qu'il a une grande défiance de lui-même, et craint de rencontrer d'anciennes connaissances qui verraient en lui de notables changements, et à l'égard desquelles il lui semble devoir être indiscret ou être à même de commettre quelque imprudence.

Il se plaint de lourdeur et d'un grand embarras dans la tête, qui dégénèrent en de vives douleurs par l'odeur des fleurs.

Grande paresse d'esprit : il ne se souvient d'un objet que très-longtemps après l'avoir cherché dans sa mémoire; son air est hébété ; il balbutie en parlant, et ne trouve les expressions convenables qu'à la suite de grands efforts de l'acte intellectuel.

Il ne peut occuper son esprit qu'avec la plus grande difficulté : la moindre lecture le fatigue, le tourmente et le tracasse. Il choisit de préférence les lectures qui ont du rapport avec l'affection dont il pense être atteint, c'est-à-dire un affaiblissement du cerveau.

Il s'entretient constamment de l'idée d'une fin prochaine.

Grande mélancolie et absence de toute gaieté.

On attribue la cause de sa maladie à des excès dans les aliments et les boissons.

Ce fut vers la fin du mois de novembre de la même année que je vis ce malade pour la première fois, et que je recueillis les renseignements qu'on vient de lire. Ces symptômes, joints à la présence d'une loupe à la tête et de verrues aux mains, ainsi que la circonstance commémorative d'une ancienne dartre entre les doigts, me firent pencher pour le choix du *soufre ;* j'en prescrivis quelques globules à la trentième dilution, et l'emploi de ce seul remède a suffi, dans l'espace de cinq à six semaines, pour rétablir le calme du moral et de l'esprit, et depuis un an que cette guérison a été obtenue, M. le professeur *** a continué de jouir d'une bonne santé. Ses nuits sont bonnes et exemptes d'insomnie ; il peut se livrer aux travaux intellectuels, et le moral est dans l'état le plus satisfaisant ; il fait de grandes promenades et n'évite aucunement la société. La gaieté est également revenue ; lorsque je vais le voir, il aime à se souvenir de quelque anecdote amusante et à la raconter.

Le bonheur d'avoir rétabli la santé si tristement al-

térée d'un homme qui fut mon professeur et l'ami de mon père, m'a causé les plus vives jouissances. La seule récompense que j'ambitionne pour prix de mes veilles et en compensation des tourments que j'ai endurés et des contrariétés que je dois nécessairement éprouver encore comme propagateur d'une doctrine nouvelle, mais que les hommes, j'en ai la conviction intime, béniront un jour comme un des plus grands services rendus à l'humanité souffrante, c'est d'être utile à mes semblables et de pouvoir jouir, comme dans cette occasion, du souvenir des guérisons que j'obtiens sur des personnes qui me sont chères à différents titres, en suivant les préceptes de l'*immortel Hahnemann.*

Le résultat que j'obtins chez M. le professeur *** m'est cher encore sous un autre rapport ; car il a contribué puissamment à me faire obtenir la confiance d'un homme qui jouit à juste titre de l'estime publique, M. le professeur Guillery : j'ai eu le bonheur de rétablir à différentes reprises la santé des personnes de sa famille, et toujours en me servant de l'homœopathie. Si mon art a été de quelque utilité à ce professeur, c'est une bien faible compensation des leçons que je reçus autrefois de lui et des consolations morales que cet homme respectable est venu me prodiguer dans mes jours de malheur. Ces marques d'amitié ne s'effaceront jamais de ma mémoire!... Il m'est bien doux de penser qu'il sait combien ma conscience est pure de tout reproche dans un événement fatal qui a empoisonné le reste de ma vie ; tandis que d'autres, dans l'espoir de nuire à ma réputation, n'ont pas craint

d'exploiter une mort que la délicatesse et l'honneur auraient dû leur faire respecter : oui, l'honneur ! c'était en effet l'honneur qui aurait dû les engager du moins à remonter à des sources, étrangères à toute passion, pour s'enquérir des circonstances qui ont accompagné ce fatal événement et l'ont amené d'une manière inévitable.

OBSERVATION XV.

ALIÉNATION MENTALE.

Un ouvrier tourneur avait eu des chagrins domestiques, sa tête en avait été dérangée ; il tomba malade. L'esprit frappé à l'occasion de sa maladie, il alla consulter plusieurs médecins qui le firent saigner, lui ordonnèrent des émétiques, des purgatifs et différentes sortes de tisanes ; tous ces divers moyens n'améliorèrent point son état.

Étant venu me consulter le 4 juin 1833, je trouvai les symptômes suivants : son air exprime l'égarement et l'épouvante ; il manifeste des craintes sérieuses sur l'issue de sa maladie ; il déraisonne beaucoup sur ses affaires intérieures ; il éprouve un ennui profond, et ne veut plus s'occuper de son métier, quoique ce soit sa seule ressource et celle de sa famille ; les yeux sont troubles ; la sclérotique est infiltrée de sang, sans douleurs ; la tête est souffrante ; il éprouve une sensation

semblable à celle d'un étau qui lui comprimerait la tête : cette douleur occasionne l'obscurcissement de la vue ; la langue est couverte d'un enduit jaunâtre ; la soif est vive ; il y a perte d'appétit ; les selles sont dures et difficiles. Il éprouve une douleur compressive au sternum ; le pouls est faible, petit, fréquent ; il a perdu le sommeil, et est agité la nuit par des idées sombres.

Après avoir soumis cet homme pendant deux jours au régime adopté par l'homœopathie, je lui prescrivis pour le soir une petite dose de *nux vomica*.

La nuit suivante, il éprouva de violents accès de toux, des nausées et des gargouillements dans le ventre. Ces symptômes furent suivis d'une selle naturelle, et le lendemain il se trouvait dans un état de calme d'esprit et de bien-être du corps, tel qu'il n'avait pas été depuis longtemps. Quelques jours de repos et d'un bon régime suffirent pour faire retrouver à cet homme la santé et le goût du travail.

OBSERVATION XVI.

ALIÉNATION MENTALE.

Marie Joassart, brodeuse, séjourne à l'hôpital depuis très-longtemps, sans être soumise à aucune espèce de traitement. Le moral de cette femme est dérangé depuis plusieurs années, à la suite de longs chagrins : dans le début de sa maladie, elle a voulu se noyer, et,

pour ce motif, elle a été renfermée dans une maison d'aliénés, d'où elle est sortie sans être guérie. La malade présente actuellement les symptômes suivants : douleurs de constriction à l'estomac, s'étendant au pourtour de la base de la poitrine, avec respiration difficile; pesanteur de tête, céphalalgie constrictive avec battement; sommeil troublé par des rêves effrayants; des idées sombres occupent la malade; elle croit toujours qu'on veut et qu'on doit l'étrangler ou la pendre; caractère profondément mélancolique, pleurs involontaires, plaintes continuelles sur ses souffrances; les règles ont cessé de couler depuis dix mois.

Le 7 septembre 1834, la malade est soumise au traitement homœopathique; elle prend plusieurs doses de *platine* et d'*or*. A l'aide de ce traitement, cette femme retrouve la santé et une sérénité d'esprit dont elle était privée depuis longtemps; les règles apparaissent le 7 du mois suivant et durent quatre jours; chaque époque menstruelle était ordinairement accompagnée d'un grand état de fureur, de pleurs involontaires et d'une profonde mélancolie : aucun de ces symptômes ne s'est remontré; la malade est restée calme et fort raisonnable.

La surprise des sœurs hospitalières fut grande; elles exprimèrent leur admiration du changement remarquable produit dans le moral de cette femme, à l'aide d'un traitement si peu compliqué.

OBSERVATION XVII.

NÉVRALGIE FACIALE.

Marguerite ***, servante de M. le pharmacien Hamakers, éprouve depuis douze jours les symptômes suivants :

Soif continuelle; selles dures, difficiles; les règles coulent depuis huit jours, elles ne duraient ordinairement que de trois à quatre jours ; le pouls est faible, accéléré.

Le début de l'affection, pour laquelle elle réclame mes soins, a eu lieu par une douleur sourde dans la joue droite, s'étendant jusque vers l'oreille.

Elle éprouve des élancements dans le cuir chevelu qui recouvre l'os des tempes et une partie de l'os occipital; parfois elle éprouve des tiraillements excessivement vifs qui prennent leur point de départ de la joue droite, et se dirigent vers l'oreille, le front et le cou. Depuis quatre jours, éruption de croûtes au devant de l'oreille droite.

Je prescris cinq globules de *nux vomica*, trentième dilution, pour prendre le soir.

Peu de jours après, les douleurs avaient complétement cessé; toutes les fonctions s'étaient rétablies dans leur état normal. L'éruption a encore continué d'exister pendant quelques jours, et a cédé à quelques soins de propreté, sans exiger d'autre traitement.

OBSERVATION XVIII.

NÉVRALGIE FACIALE.

Lorette, jardinière d'une dame habitant la campagne aux environs du village de Chokière, éprouve, le 10 mai 1834, un évanouissement suivi d'efforts de vomissement et de frissons avec tremblement; dans la soirée, il se déclare des douleurs nerveuses, très-violentes, qui occupent la partie latérale gauche de la tête, ainsi que la face du même côté. Ces souffrances continuent les jours suivants et s'exaspèrent ordinairement après les deux heures du matin; elles ont pour caractère d'être mobiles, de se transporter alternativement sur les dents, le dos du nez, la mâchoire inférieure, la pommette, l'oreille, le front et la tempe; c'est constamment le côté gauche qui est affecté. Les douleurs sont composées d'élancement, de tiraillement et de tressaillement. La langue est blanche; il y a perte d'appétit et constipation.

La malade vint me consulter le 18 mai 1834; je lui prescrivis cinq globules de *pulsatille* à la douzième dilution. Le résultat de ce médicament fut nul. Le 22, je lui administrai dix globules de *belladone* à la trentième dilution; ce médicament produisit le jour même beaucoup d'exaspération dans les douleurs. Le 23, la malade éprouvait un grand soulagement.

Le 24 et les jours suivants, les douleurs reparaissent

avec la même violence qu'avant l'administration de ce remède.

Le 27, je donne trois globules de *nux vomica* à la trentième dilution, que la malade prend peu de temps avant de se mettre au lit.

Le 28, augmentation vive de toutes les souffrances pendant plusieurs heures, puis disparition subite de la névralgie. A partir de ce moment la personne s'est fort bien portée.

OBSERVATION XIX.

NÉVRALGIE SUS-ORBITAIRE.

M. François N...., âgé de 55 ans, éprouve depuis quinze jours des douleurs nerveuses, lancinantes et déchirantes, qui paraissent avoir leur point de départ à l'arcade sourcilière droite, et se dirigent de ce point dans toute la partie droite du front et jusque dans les dents du même côté, où la douleur acquiert le caractère vulsif. L'œil droit est le siége d'un larmoiement très-fatigant, et le malade y ressent une douleur compressive. Les souffrances augmentent d'intensité à la soirée jusque vers onze heures du soir. Le malade se plaint que son estomac est comme surchargé de matières grasses, ce qui excite de fréquentes nausées, et des battements de cœur.

Le 28 mars 1834, je prescris une goutte de *pulsatille*, douzième dilution.

Le 3 du mois suivant, cet homme vint me témoigner sa reconnaissance pour l'avoir débarrassé, en si peu de temps, d'une maladie qui l'avait fait souffrir cruellement.

OBSERVATION XX.

NÉVRALGIE SUS-ORBITAIRE.

Guillaume K...., âgé de 33 ans, homme d'un tempérament bilioso-sanguin et d'une forte constitution, vint me consulter le 19 juin 1834.

Il avait constamment joui d'une bonne santé jusqu'en 1814, époque à laquelle il fut atteint, en Hollande, d'une fièvre intermittente qui dura sept mois.

En 1815, il eut une gale qui fut traitée par des frictions soufrées et mercurielles, et qui ne céda qu'après un traitement de trois mois; depuis lors, il fut très-sujet aux saignements du nez, qui n'ont plus eu lieu depuis six mois.

L'affection pour laquelle il réclamait mes soins, datait du 25 mai de la même année.

Dans les premiers jours, il se levait bien portant, déjeunait comme de coutume, puis une heure après, la maladie se montrait brusquement et durait l'espace de deux heures; mais bientôt elle augmenta en durée

et en intensité ; et lorsque je vis le malade, les souffrances apparaissaient à sept heures du matin pour finir à une heure de l'après-midi.

Au début, douleur sourde vers le tiers interne du sourcil droit, avec gêne des mouvements de l'œil; il devient alors triste, morose et indifférent à tout ce qui se passe autour de lui; cette douleur devient de plus en plus violente, dégénère en élancements et déchirements qui se propagent dans tout le côté droit de la tête et de la face ; en même temps le visage devient rouge, et de fortes pulsations se font sentir dans la tête; il semble au malade que sa tête résonne comme une cloche; lorsque les douleurs ont atteint leur apogée, l'œil droit est rouge et gonflé; le malade y éprouve une sensation, comme s'il allait être expulsé de son orbite; cet organe est en même temps le siége d'un larmoiement abondant; la narine gauche sécrète une quantité considérable de mucus; les gencives sont aussi le siége d'élancements vifs; en marchant, sensation dans la tête comme s'il y avait un caillou qui va en ondulant; il existe une légère toux, comme convulsive, qui produit une commotion douloureuse dans la tête; quand les douleurs deviennent le plus violentes, tout le corps devient souffrant, et il est obligé de s'aliter; à la fin de l'accès, il sent un grand vide dans la tête, comme une personne qui aurait pris la veille beaucoup de boissons spiritueuses.

Je prescrivis sept globules de *belladone*, trentième dilution. A une heure du matin le malade fut éveillé par une apparition subite de toutes les douleurs que

je viens de décrire ; l'accès eut lieu pendant deux heures avec une grande violence. Cette crise, produite assurément par le médicament qui avait été pris la veille, fut le signal de la terminaison de la maladie. Le lendemain, cet homme attendait avec angoisse l'heure de ses souffrances ; et, à sa grande satisfaction, elles n'eurent point lieu et ne se sont point reproduites depuis ce temps.

OBSERVATION XXI.

NÉVRALGIE DE L'IRIS.

Mlle Delaitte, de St-Sévrin, offre une maladie fort singulière, tant par la multiplicité des symptômes, que par leur nature et leur gravité. Je vais essayer de les décrire, en me servant quelquefois des propres expressions de la malade.

Tête : Irritation nerveuse et attaque de nerfs dans l'intérieur de la tête. Tiraillements dans le cerveau, comme si on tirait la substance de cet organe en divers sens ; ils ont leur siége principal à la région du vertex et paraissent même avoir leur point de départ à cet endroit, pour se propager de là au cou, à la face, aux lèvres, et au globe de l'œil. Les symptômes de l'estomac et de la poitrine qui seront décrits plus bas, semblent être intimement liés à l'existence de ces mêmes souffrances. Douleur de forte con-

striction aux deux parties latérales de la tête, suivie de battement et de pulsation au-dessus du cerveau.

Organe de la vue: Par moments, la vue s'obscurcit comme si les yeux étaient couverts d'un voile noir; ce qui est suivi d'une exaspération affreuse des symptômes de la tête. La vue devient plus faible, quand les maux de tête sont violents; du reste, quoique n'étant pas aussi forte qu'il y a cinq ans, la vue suffit pour se livrer à la lecture et à des occupations habituelles. Tiraillement dans les paupières de l'œil gauche. Par moments, il est impossible de remuer les yeux dans aucun sens. Alternatives de dilatation et de rétrécissement de la prunelle de l'œil gauche. Au bord libre de l'iris de l'œil gauche il semble qu'il y ait un fil attaché qui paraît être tiré vers le bas, d'où résulterait l'élargissement de la pupille; et tantôt ce fil semble être tiré en avant et que par là la pupille se rétrécit. Sensation comme d'une mouche qui voltige devant l'œil gauche; ce corps est noir pendant le jour, et paraît blanc à la lumière artificielle : ce symptôme n'a lieu qu'au grand air et se montre moins fréquemment quand il n'y a point de soleil; mais dans l'intérieur de la maison, au lieu de ce dernier symptôme, il semble qu'il y ait des cheveux pendants sur l'œil gauche, et la personne exécute involontairement un mouvement pour les écarter. Sensation d'une grosse poussière qui roule dans l'intérieur de l'œil, ce qui oblige à frotter l'œil; dans d'autres moments, l'œil est comme rempli de poussière. Parfois, douleur pongitive dans l'œil gauche. Tiraille-

ment et pincement dans la membrane iris de l'œil gauche, comme avec les ongles. Une espèce de pluie continuelle devant les yeux; au soleil, ce sont de petites bulles blanches ou de grands carreaux de même couleur. Tous ces différents troubles de l'organe de la vue paraissent ne se développer qu'à la distance d'un mètre; plus loin ou plus près, les objets sont vus d'une manière distincte, sans être accompagnés de ces divers phénomènes. Vers la soirée, il y a aggravation de la maladie. Il lui semble qu'il y ait confusion entre la nuit et le jour; tout paraît danser ou s'abaisser et s'élever alternativement. Quand elle regarde une lumière un peu éloignée, il lui semble que cette lumière est entourée d'un globe bleuâtre à rayons rouges. L'œil droit n'éprouve pas d'autres souffrances que parfois de petits tiraillements. Il existe un grand enchaînement entre les symptômes des yeux et ceux de la tête.

Estomac: Crampes tiraillantes dans l'intérieur de cet organe.

Menstrues : Elles ne sont point régulières : elles retardent ou avancent de huit jours.

Thorax: D'affreuses palpitations lui font croire qu'elle touche à la fin de sa vie.

Parfois douleurs si déchirantes sur toute la partie gauche de la poitrine, qu'elle est obligée de se courber sur ce côté pour y apporter quelque soulagement.

Sommeil: Frémissement dans tout le corps lorsqu'elle est couchée; secousses convulsives du tronc,

produites par une sensation de remuement douloureux de toutes les entrailles.

Cette maladie existe depuis cinq ans, et s'est déclarée après une violente fièvre cérébrale, survenue à la suite d'une grande frayeur. Depuis lors cette personne a subi diverses évacuations sanguines et divers traitements.

La maladie a paru guérie pendant l'espace d'une année; mais, depuis trois ans, elle est reparue avec plus de violence qu'autrefois, et les souffrances ne se sont calmées que rarement.

Le 17 juillet 1834, je prescris trois doses de la *belladone*, deux globules, à la trentième dilution, pour prendre à trois jours d'intervalle.

Le 3 août, cette demoiselle était dans un grand ravissement; la plupart des douleurs étaient dissipées, les autres étaient fort amoindries, jamais depuis le moment de sa rechute, elle n'avait passé un seul jour sans ressentir de cruelles souffrances.

Le 10, je prescris quelques globules d'*agaricus muscarius*.

Ce médicament produisit d'abord beaucoup d'exaspération dans tous les symptômes; mais peu de temps après les douleurs s'améliorèrent.

Ensuite je revins à l'emploi de la *belladone* que j'alternai à certains intervalles avec l'*agaric*.

Vers le milieu d'octobre, la maladie était guérie. Il n'existait plus de cette grave complication de symptômes, que les sensations de la mouche et de la pluie, mais à un degré très-faible et à des intervalles très

éloignés. Elle était fort satisfaite de son état, et me remerciait des soins que je lui avais donnés.

Deux ans après, vers le mois de septembre 1836, j'ai eu occasion de revoir cette demoiselle : elle n'avait plus éprouvé, depuis sa guérison, la moindre souffrance. Au lieu du phénomène de l'apparition de la mouche, elle éprouvait encore, de temps à autre, la sensation d'un rayon noir qui se montrait au-devant des objets.

Elle se trouvait d'ailleurs si heureuse de ne plus sentir ces violentes souffrances des yeux et de la tête, que ce symptôme isolé ne l'inquiétait nullement.

OBSERVATION XXII.

OPHTHALMIE PURULENTE.

Mlle F......, au retour de l'âge, est atteinte, depuis trois semaines, d'une ophthalmie purulente, avec vive douleur, surtout vers la soirée. Le pouls est dur et plein; elle éprouve de grandes douleurs de courbature dans la région des reins.

Le 22 septembre 1836, je prescris deux gouttes d'*aconit*, 24e dilution, mêlées avec de l'eau distillée, à prendre trois cuillerées à soupe par jour.

Le 28, toutes les douleurs étaient dissipées; le pouls était à l'état normal. Les yeux se trouvaient dans un état satisfaisant, excepté la nuit.

Je prescris une goutte de *pulsatille*, douzième dilution.

Quelques jours après, cette personne vint me remercier des soins que je lui avais donnés ; elle était entièrement guérie.

J'aurais désiré la soumettre à un traitement antipsorique, pour des dartres farineuses qui existaient à la face, et en ayant égard à la gale dont elle avait été atteinte à l'âge de 20 ans. Mais, n'éprouvant pour le moment aucune souffrance, elle refusa de s'y soumettre.

OBSERVATION XXIII.

OPHTHALMIE SCROPHULEUSE.

M. Pinsmay souffrait de l'œil droit depuis dix jours, lorsque je le vis le 6 juin 1833 : il avait fait quelques remèdes qui n'avaient apporté aucun soulagement. La conjonctive oculaire et palpébrale était rouge, légèrement tuméfiée; les larmes coulaient constamment sur la joue; l'œil était souffrant et supportait difficilement le jour. Le matin les paupières étaient agglutinées.

Je prescris cinq globules de *belladone*, trentième dilution.

Le 9 juin, je revis le malade: l'inflammation de l'œil était entièrement dissipée.

Après l'administration du remède il avait éprouvé des maux de ventre, des coliques et une légère diarrhée avec ténesme.

Le 10 juin, il se plaignait que les paupières étaient légèrement agglutinées, le matin : il avait été autrefois entaché du vice scrophuleux. Je lui prescrivis trois globules de la trentième dilution de la teinture de *soufre*.

Ce dernier symptôme s'est dissipé quelques jours après l'emploi de ce moyen.

OBSERVATION XXIV.

OPHTHALMIE AIGUE AVEC ULCÈRE ET ABCÈS A LA CORNÉE TRANSPARENTE.

M. Voetemans, inspecteur des domaines et du droit d'enregistrement de la province du Limbourg, fut forcé, dans le mois de décembre 1835, de suspendre ses fonctions par l'apparition d'une ophthalmie des plus violentes de l'œil gauche.

De retour à Liége, il me fit mander pour lui administrer des soins.

L'œil gauche était le siége d'une rougeur vive, inflammatoire; la conjonctive oculaire et palpébrale était boursouflée par la congestion qui s'y était établie.

La cornée transparente paraissait enfoncée, et était

le siége d'un petit ulcère, situé en dehors de la pupille et au fond duquel se trouvait un abcès de la grosseur de la moitié d'une lentille recouvert par un des feuillets de la cornée; l'œil était brûlant et le malade y éprouvait une sensation comme s'il eût été rempli de sable; il existait une grande sécheresse du nez, et des larmes brûlantes et âcres coulaient le long de la joue qui en était irritée; la sensibilité était telle qu'il ne pouvait supporter une compresse légère trempée dans de l'eau tiède; le malade était obligé de rester dans une chambre où regnait la plus profonde obscurité; la lumière était intolérable et causait de vives angoisses; des douleurs déchirantes, pulsátives, telles qu'elles ont coutume d'accompagner une suppuration, se faisaient sentir à la partie gauche et inférieure du front, ainsi qu'au fond de l'œil dans la région postérieure de l'orbite; ces douleurs devenaient si violentes par moments, surtout le soir et la nuit, qu'elles arrachaient au malade des cris perçants; alors il ne savait quelle position prendre, il éprouvait un peu de calme, en se tenant dans une position agenouillée, la tête appuyée sur le lit et rapprochée des genoux; le pouls était fréquent et serré; il y avait beaucoup de chaleur à la tête, et une grande soif; le sommeil était nul, et l'agitation générale extrême; le moral de l'individu était excessivement irritable et exaspéré; il ne supportait pas la moindre contradiction.

Les moyens employés ont été successivement : le *mercure*, le *foie de soufre*, la *pulsatille*, la *spigelie* et le *lachesis*.

Dix jours de traitement ont suffi pour triompher entièrement de cette grave maladie, et pour ne laisser aucune trace de l'ulcère et de l'abcès. Ce sont principalement le foie de soufre et le lachesis qui ont le plus contribué à la guérison : le second de ces deux moyens a été suivi d'un effet vraiment merveilleux.

Je ne dissimulerai point les graves inquiétudes auxquelles j'ai été en proie pendant la durée de ce traitement, en présence d'une maladie aussi grave, attaquant un homme père de famille et occupant une des places élevées de l'administration.

En traitant cette maladie par les moyens homœopathiques, je me chargeais d'une terrible responsabilité; car il y allait de ma réputation et peut-être de la perte de tout un avenir, en cas de non-réussite. Si le malade avait eu le malheur de perdre la vue, après avoir eu recours à des saignées, à des sangsues, à des révulsifs et à des collyres de tout genre, et qu'en même temps on eût appelé divers médecins de renommée en consultation, alors on n'avait rien négligé et la réputation de chacun restait à couvert, puisque la responsabilité aurait été partagée par plusieurs. Mais qui ne voit les fâcheuses conséquences d'un pareil événement dans les mains d'un homœopathe isolé ? car on est certainement injuste à notre égard, lorsqu'on exige que non-seulement nous guérissions les maladies les plus rebelles jusqu'à ce jour, mais que nous ne perdions pas un seul malade : ce n'est qu'à ces seules conditions qu'on veut admettre l'homœopathie. Et cependant, nous ne sommes point infaillibles, et nous ne promettons pas l'immortalité.

L'homœopathie est aussi heureuse que l'allopathie dans les cas ordinaires de guérison ; et de plus elle étend la puissance de l'art sur une foule de maladies contre lesquelles l'ancienne médecine est restée impuissante jusqu'à ce moment. Viendra certainement le jour où les hommes sauront apprécier les efforts des disciples de Hahnemann pour soulager les maux de l'humanité, et ce sera la plus douce récompense de leurs peines et de leurs veilles.

OBSERVATION XXV.

SURDITÉ DE L'OREILLE GAUCHE.

Mme Simonis, de Seraing, est atteinte depuis cinq mois d'une surdité complète de l'oreille gauche, elle y éprouve des bruissements très-fatigants, avec de grandes douleurs au front vers la racine du nez, auxquelles se joignent des vertiges tournoyants; la vue est épaisse; l'appétit est irrégulier. Les souffrances ont plutôt lieu le soir que le matin.

Le 25 novembre 1835, elle prend trois globules de *pulsatille*, à la douzième dilution.

Le 30, après le déjeuner, elle est obligée de faire des bâillements très-fatigants, à la suite desquels elle éprouve une sensation de quelque chose qui résonne et se déchire dans l'oreille malade : en même

temps, il s'en écoule un peu de sérosité; et dès ce moment toutes les souffrances se dissipent comme par enchantement. La malade récupère à l'instant l'usage complet de l'ouïe.

La guérison de cette affection, ainsi que les phénomènes qui l'ont accompagnée, ont causé à cette dame une surprise que j'ai partagée.

OBSERVATION XXVI.

NÉVROSE CHRONIQUE DU NEZ.

Une dame, âgée de 60 ans, est atteinte depuis dix ans d'une affection chronique du nez, qui a résisté aux divers moyens employés par plusieurs médecins.

Cette maladie présente les symptômes suivants:

Éternuments fréquents, suivis d'un écoulement de mucosités abondantes au point de remplir trois mouchoirs par jour; émoussement des sens du goût et de l'odorat; diverses souffrances nerveuses à la tête et aux oreilles.

Le nez, examiné avec la plus scrupuleuse attention, n'offre aucune trace d'altération organique.

Je fais preparer la teinture de la racine du *cyclamen europeum*, qui représentait les diverses souffrances de la malade. Quinze à vingt gouttes de la teinture forte de cette plante sont broyées pendant une heure avec

deux gros de sucre de lait, et la malade prend plusieurs cuillerées à café de cette préparation. Cette dame avait commencé à onze heures du matin, et le même jour, à cinq heures du soir, elle n'éprouvait plus ces éternuments qui la faisaient tant souffrir. Elle a pu conserver le même mouchoir pendant plus de dix jours, tandis qu'auparavant il lui en fallait trois par jour.

Ce fait remarquable qui s'est passé dans le mois de mai 1832 m'est précieux sous plusieurs rapports : d'abord parce qu'il est un de ceux qui ont contribué le plus à me convaincre de la vérité de la loi de spécificité, et qu'ensuite cette guérison a eu pour témoins plusieurs personnes respectables, entre autres feu M. le docteur Calès, le chirurgien Villegia, et M. le docteur B...... Ce dernier a été tellement frappé de cette guérison, qu'il s'est mis à pratiquer l'homœopathie quelque temps après.

OBSERVATION XXVII.

POLYPES DU NEZ.

M.*** était atteint de polypes muqueux dans les deux narines depuis cinq ans. Il en avait subi l'extraction à plusieurs reprises, mais ils s'étaient reproduits chaque fois peu de temps après.

Dans les premiers jours de novembre 1835, il fut soumis à l'usage du *calcarea* à la trentième dilution.

Il offrait alors les symptômes suivants :

Éternuments forts et fréquents, suivis d'écoulement abondant de mucus aqueux. Obstruction des deux narines : grande difficulté pour respirer; les polypes sont situés très-profondément dans les cavités postérieures des narines.

Vingt jours après avoir pris trois globules de *calcarea*, les polypes étaient entièrement disparus, en même temps que les souffrances qui dénotaient leur présence, et depuis lors la guérison s'est soutenue. La disparition de ces polypes s'est faite par voie de résorption.

Le docteur Syrbius de Rudolstadt rapporte trois guérisons de polypes du nez par le *calcarea :* les deux premières guérisons furent obtenues en cinq jours et la troisième en quinze jours (*Allg. Hom. Zeit.* VIII, 370).

OBSERVATION XXVIII.

DENTITION LABORIEUSE AVEC CONVULSIONS PARTIELLES DES MAINS.

L'enfant de M. Gloesener, professeur de physique à l'université de Liége, souffrait de divers accidents produits par une dentition laborieuse.

Dans les premiers jours du mois de mai 1836, il présentait les symptômes suivants:

Amaigrissement général; pâleur de la face; perte d'appétit; dégoût pour le lait qu'il vomit peu de temps après son ingestion; selles abondantes, diarrhéiques, blanchâtres; gencives rouges, gonflées et douloureuses; l'enfant est privé de sommeil, et son caractère est devenu triste, chagrin et impatient; les pieds sont gonflés; les poignets et les doigts sont roides et fortement convulsés en dedans ; la chaleur appliquée sur les parties douloureuses procurait du soulagement. Ces souffrances faisaient pousser des cris plaintifs au jeune malade.

Cet état durait déjà depuis assez longtemps pour inspirer des inquiétudes à ses parents. Divers médecins avaient été successivement appelés, et chacun avait émis un avis différent. Les moyens qu'on avait employés étaient demeurés sans résultat.

Découragé de ces insuccès, on recourut à l'homœopathie: cinq globules de *calcarea* à la trentième dilution furent dissous dans trois onces d'eau distillée, et l'enfant en prit une cuillerée à soupe par jour.

La bouteille n'était point encore finie, que toutes les souffrances étaient dissipées, et depuis lors l'enfant a continué de jouir d'une bonne santé. Quelques jours après ce traitement, la dent douloureuse se dégagea de la gencive, sans faire éprouver aucune souffrance à cet enfant; depuis lors, il a continué à jouir d'une bonne santé, et toute la dentition s'est opérée sans aucun accident.

J'ai remarqué maintes fois que, sous l'influence du calcarea, la dentition se faisait sans douleur, et que les dents sortaient de leur alvéole plus tôt que cela n'a lieu ordinairement, comme j'en ai encore fait dernièrement l'observation chez l'enfant de M. le professeur Nypels, qui, à l'âge de onze mois, a presque entièrement achevé sa première dentition.

Je prie le lecteur de fixer son attention sur cette circonstance de l'observation de l'enfant de M. le professeur Gloesener, qu'avant l'administration de notre médicament les mêmes symptômes que je viens de décrire avaient constamment lieu chaque fois qu'il poussait une dent. Sur la fin de décembre, je me suis rendu chez ce professeur pour lui demander la permission de citer cette observation, et j'eus la satisfaction de voir combien son enfant se portait bien.

OBSERVATION XXIX.

ODONTALGIE AVEC NÉVRALGIE FACIALE.

M. Urbain Corbesier souffre, depuis trois semaines, d'une douleur sourde à la deuxième molaire supérieure droite. La légère carie qui existe à cette dent a été plombée, il y a plusieurs années.

L'eau froide y occasionne de la sensibilité. Tout le côté droit de la face est le siége de douleurs névralgi-

ques tiraillantes, avec sensation de froid; les douleurs sont plus fortes pendant la nuit.

Le 21 janvier 1836, je prescris trois globules de *quinquina*, quinzième dilution.

Le 23, guérison. — Le 22 février, réapparition des mêmes symptômes; le même remède le guérit de nouveau dans l'espace de 36 heures.

M. Corbesier est devenu grand partisan de l'homœopathie, depuis que cette médecine l'a guéri d'une gastrite dont il souffrait depuis cinq semaines. Depuis lors, il se fait traiter par un médecin homœopathe, chaque fois qu'il tombe malade.

2° En décembre 1835, il souffrait depuis plusieurs jours d'un embarras gastrique. Appelé près du malade, je trouvai les symptômes suivants :

Tête embarrassée ; langue couverte d'un enduit blanchâtre très-épais; rapports aigres; l'eau vient à la bouche comme dans l'affection vermineuse; perte complète d'appétit, sentiments de plénitude dans l'estomac par le moindre aliment; absence de selles depuis six jours.

Le malade fut guéri dans l'espace de dix jours par l'*antimoine cru*, douzième dilution, l'*opium*, sixième dilution, et la *nux*, trentième dilution.

3° En mars 1836, il fut atteint d'une affection catarrhale avec extinction de la voix et douleur brûlante au larynx. Le malade fut guéri dans l'espace de trois jours par *hydrargyrum*, douzième dilution, et la *belladone*, trentième dilution.

4° Dans le mois de mai, il eut un violent mal de

gorge, avec frissons, fièvre, tuméfaction considérable des amygdales, et vives douleurs au larynx en avalant. Le *mercure soluble*, la *belladone* et la *pulsatille* le guérirent dans l'espace de quatre jours.

5° Enfin, dans le mois de septembre il désira de se débarrasser d'une souffrance très-pénible qui existait depuis un an : il sentait dans la tête des bourdonnements, du tapage et des bruits semblables à ceux des mécaniques. La moindre lecture le fatiguait et augmentait ces symptômes. Depuis quelques mois, cette affection était fort empirée.

L'*or* à la sixième et douzième atténuation le guérit dans l'espace de quinze jours.

On doit croire, par le récit de ces diverses guérisons, que M. Corbesier a tout lieu d'être content de l'homœopathie, et que ce n'est point sans des motifs qu'il préconise partout cette médecine.

OBSERVATION XXX.

ODONTALGIE.

Catherine Fabry, servante, est accablée depuis huit jours de violents maux de dents, qui ont leur point de départ à une dent cariée. Elle y éprouve des tiraillements qui se propagent jusqu'à l'œil et l'oreille. Il s'écoule de la dent malade une humeur très-fétide ; la salive est sécrétée abondamment, ce qui oblige à cra-

cher souvent; les souffrances sont plus fortes pendant la nuit.

Cette femme a été guérie le soir même, à l'aide de cinq globules de *mercure vif*, douzième dilution, qu'elle avait pris à quatre heures de l'après-midi.

OBSERVATION XXXI.

ODONTALGIE.

Mme J.... souffre depuis trois semaines de maux de dents, qui ont leur point de départ à la partie supérieure gauche de la mâchoire, où il existe une dent cariée. Ces douleurs se propagent à toute la face; leur caractère est assez obscure; la malade les compare à une espèce d'élancement; les boissons chaudes et froides exaspèrent les douleurs qui sont plus fortes pendant la journée; la chaleur, appliquée à l'extérieur de la joue, procure du soulagement.

Le 17 décembre 1836, je prescris trois globules de *pulsatille*, douzième dilution.

Le 21, il y avait beaucoup d'amélioration, surtout dans les douleurs névralgiques de la face. Les douleurs revenaient encore parfois avec assez de violence, mais elles n'étaient plus d'aussi longue durée.

Je prescris trois globules de *mercure vif*, douzième dilution.

Le 24, il allait beaucoup mieux : il n'existait plus qu'une légère sensibilité.

Je prescris trois globules de *china*, quinzième dilution.

Le 26, cette dame est entièrement guérie.

OBSERVATION XXXII.

ODONTALGIE AVEC FLUXION DE LA JOUE.

Melle Hyacinthe N...... est très-sujette aux fluxions de la joue, produites par une dent cariée; leur durée ordinaire est de dix à douze jours, et leur terminaison a lieu constamment par un abcès qui s'ouvre à l'intérieur de la bouche.

Dans la matinée du 7 juin 1833, elle éprouve au cou une douleur excessive, semblable à un serrement; le lendemain cette douleur cesse et est remplacée par de vives souffrances dans les dents du côté gauche : elles ont leur siége principal dans la dent creuse; la malade se plaint de douleurs lancinantes aux gencives qui sont tuméfiées; l'action de manger et de parler augmente les douleurs.

Douleurs pulsatives et gonflement de la joue gauche; grande difficulté de cracher ou d'avaler la salive; serrement des mâchoires comme par une espèce de *trismus* avec impossibilité de laisser sortir la langue

hors de la bouche ; goût aigre ; haleine fétide ; soif vive ; selles dures et difficiles ; chaleur à la peau ; pouls dur et fréquent ; assoupissement ; lourdeur et fatigue dans les bras et les jambes.

Je prescris trois globules de *belladone*, trentième dilution.

La nuit suivante la malade fut très-souffrante et ne put goûter le moindre repos à cause de l'exaspération de tous les symptômes.

Le 8 juin, il se déclare un léger épistaxis avec douleur gravative du nez ; tout le corps est comme brisé ; il y a beaucoup de fièvre, des douleurs violentes à la tête et au-dessus des yeux ; la joue est extrêmement gonflée ; les douleurs dentaires sont excessives.

Je prescris six globules de *camomille*, douzième dilution, pour prendre le matin. Deux heures après l'administration de ce médicament il n'existait plus aucune douleur, et vers la soirée la fluxion de la joue était considérablement diminuée.

Le lendemain matin, il n'existait pas la moindre trace de cette maladie. La guérison a été obtenue dans l'espace de deux jours, et la formation de l'abcès ordinaire n'a point eu lieu.

OBSERVATION XXXIII.

ODONTALGIE.

M. le professeur F......., dans la nuit du vendredi

16 décembre 1836, fut réveillé par des douleurs violentes occasionnées par la racine découronnée de la deuxième molaire superieure gauche, dont la gencive avait été tourmentée par la cure-dent la journée précédente. Ces douleurs étaient discontinues, tantôt sourdes, tantôt lancinantes. Pendant la journée il ne put non plus, sans de grandes souffrances, avaler quelques aliments.

Je lui ordonnai *arnica* à prendre à l'instant, et *china* huit heures ensuite, si le mal continuait. Dix minutes après l'ingestion du premier médicament, les douleurs cessèrent. Il ne restait qu'une sensibilité très-supportable, lorsque les mâchoires s'appuyaient l'une sur l'autre. Le soir, le *china* acheva complétement la guérison.

OBSERVATION XXXIV.

ODONTALGIE.

Melle Hortense Lamant souffre de violents maux de dents depuis huit jours.

Le 26 décembre 1836, je suis mandé près de la malade.

La douleur avait son point de départ à l'avant-dernière dent supérieure droite : des élancemens vifs, comme par des pointes, se font sentir dans cette dent et se propagent aux dents voisines ; l'oreille est également douleureuse ; il existe des aphthes au palais.

La chaleur extérieure et les boissons chaudes produisent du soulagement ; le froid augmente les douleurs.

En observant attentivement la dent malade, je n'ai pu y reconnaître de carie ; mais on y remarquait une tache jaune, et sur la dent voisine une autre tache noire.

Je prescrivis le *mercure vif* à la douzième dilution.

Le 27, il y avait une grande amélioration depuis le matin. Je prescrivis de nouveau le même médicament.

Le 28, j'appris que la dose homœopathique avait été à peine prise, que les souffrances avaient reparu avec une grande intensité. Les douleurs lancinantes s'étaient propagées à tout le côté droit de la face et de l'intérieur de la tête, et avaient empêché la malade de goûter le moindre repos.

A ma visite du matin, cet état persistait avec la même violence.

Je prescrivis la *nux moschata* à la troisième dilution.

Le 29, il y avait une grande amélioration : les douleurs de la tête et de la face étaient disparues. Le mal de dent était très-faible. Je prescrivis encore trois globules du même médicament.

Le 30, la malade était guérie.

Cette jeune demoiselle avait déjà précédemment souffert d'une autre dent.

L'ancienne médecine n'avait trouvé d'autres moyens de guérison que l'extraction de l'organe malade. Je dis l'ancienne médecine, mais je m'aperçois que je me trompe : en effet, les personnes qui souffrent de maux de dents sont si accoutumées à être renvoyées par leur

médecin chez un dentiste, qu'elles ont recours tout de suite à ce dernier, sans réfléchir qu'en se faisant enlever une dent malade, on ne détruit point la cause qui a engendré cette maladie, et que bientôt cette même cause produira la même affection sur des dents qui étaient restées saines jusqu'alors.

L'homœopathie, qui agit tout différemment, prouve par là combien est puissante sa manière de traiter, puisqu'elle s'applique à un grand nombre d'affections qui, jusqu'ici, étaient considérées comme du ressort de la chirurgie.

OBSERVATION XXXV.

ODONTALGIE.

M[me] Dance est très-sujette à de frequents maux de dents ; elle a été obligée de s'en faire arracher plusieurs à cause de la violence des douleurs.

Depuis plusieurs jours, elle ressent un froid de glace dans une dent cariée, grosse molaire supérieure, avec vive douleur qui se propage à toutes les dents ; douleur de battement dans toutes les dents qui se dirige jusque dans les oreilles. Les souffrances sont continuelles, jour et nuit ; elles sont soulagées par l'application de la chaleur sur la joue.

Le 6 avril 1836, à huit heures du matin, la malade

prend trois globules de *spigelie*, trentième dilution.

Le meme jour, à onze heures du matin, entière guérison.

Plusieurs mois après, j'appris de cette dame, qu'elle n'avait plus souffert de maux de dents depuis sa guérison.

OBSERVATION XXXVI.

ODONTALGIE.

Mme T..... souffre de violents maux de dents depuis plusieurs jours.

Elle ressent des tiraillements douloureux dans une moitié de la tête et de la face ; les joues sont brûlantes ; larmoiement continuel de l'œil gauche ; douleur tractive dans plusieurs dents creuses, qui dégénère en une sensation d'arrachement, lorsqu'elle se livre à quelque mouvement.

Trois globules de *pulsatille* guérirent la malade dans l'espace de douze heures.

On n'est pas toujours aussi heureux dans le traitement des maladies des dents, comme on vient de le voir dans les observations susmentionnées.

Ces maladies sont toujours très-difficiles à traiter, non-seulement parce que le malade ne sait souvent comment définir la nature et le caractère de ses dou-

leurs, mais encore parce qu'elles offrent une très-grande variété de symptômes.

Je dirai même qu'il est presque toujours nécessaire, quelque instruit que l'on soit en homœopathie, de recourir à la matière médicale pure de Hahnemann et aux ouvrages qui traitent spécialement de ce genre de maladies.

Faute de cette précaution, on s'expose à des insuccès.

OBSERVATION XXXVII.

ANGINE TONSILLAIRE.

L'épouse de M. le major Timmerhans éprouve dans l'après-dînée du 6 octobre 1835 des douleurs dans le bas-ventre qui empêchent la marche ; dans la soirée, elle se plaint de mal de gorge ; la nuit elle éprouve de la fièvre.

Le 7, augmentation des souffrances ; frissons et claquement des dents, dans la soirée.

Le 8, elle offre les symptômes suivants : Vertiges avec éblouissement en se mettant sur son séant ; céphalalgie battante au front et aux tempes ; rougeur et ictère des yeux, avec élancements ; mauvaise haleine et goût désagréable dans la bouche ; amygdales rouges et tuméfiées avec douleur augmentée par la déglutition de la salive et des boissons, ainsi que

par la parole : en même temps douleur pulsative dans l'intérieur des oreilles ; l'extérieur du cou est gonflé et douloureux au toucher ; urines brûlantes, rouges-brunâtres ; envies de tousser que la malade ne peut satisfaire à cause du redoublement des douleurs de tête ; la nuit, sueur précédée de sécheresse à la peau ; refroidissement prompt par le moindre mouvement ; pouls fréquent et dur ; la malade est obligée de rester alitée.

Je prescris trois globules de la douzième dilution du *mercure soluble*.

Le 9, Mme T.... est entièrement rétablie.

OBSERVATION XXXVIII.

ANGINE TONSILLAIRE.

Marie Clément, domestique, est obligée de se lever en hâte vers les trois heures du matin pour ouvrir la porte de la maison, pendant un temps extrêmement froid ; elle était sortie du lit sans bas et sans souliers. Rentrée au lit, elle est prise d'un violent frisson. Vers les six heures du matin il se déclare un mal de gorge avec impossibilité d'avaler. Cet état augmente jusque vers les trois heures de l'après-midi.

Étant appelé près de la malade, je reconnus qu'il y avait de la fièvre et que les amygdales étaient rouges

et tuméfiées, au point d'intercepter presque entièrement le passage des boissons ; la malade se plaignait d'une douleur lancinante et constrictive qui se propageait jusque dans l'intérieur des oreilles.

Je prescrivis cinq globules de la *douce-amère*, vingt-quatrième dilution.

Sept heures après l'administration de ce médicament, la malade ne ressentait plus aucune douleur, et se disait complétement guérie. Le lendemain matin, cette femme prenait son café comme à l'ordinaire, la déglutition s'exécutait avec la plus grande facilité. Je pus m'assurer que les amygdales étaient revenues à leur état normal.

OBSERVATION XXXIX.

ANGINE.

Melle Canivet, âgée de 15 ans; d'un tempérament lymphatique, réglée depuis l'hiver dernier, éprouve, dans la soirée du 17 mai, de légers frissons, de la chaleur, de la soif et une grande courbature ; il se déclare un mal de gorge dans la nuit suivante.

Le 18, je suis appelé près de la malade ; elle présentait l'état suivant :

Pâleur de la face ; langue blanchâtre ; perte d'appétit ; absence de selles depuis le 16 ; pouls faible, sans

accélération ; amygdales recouvertes de trois petits ulcères blanchâtres ; en même tems rougeur et tuméfaction au point de fermer presque le passage du gosier.

Je prescris une dose de *belladone*.

Le 19, le gonflement de l'amygdale droite était dissipé ; le passage du gosier était libre, les règles étaient apparues pendant la nuit.

Le 29, diminution considérable du gonflement de l'amygdale gauche. Il ne reste plus aucune trace des petits ulcères. L'appétit est revenu ; toutes les fonctions sont bien régularisées. Le lendemain, la malade se portait parfaitement bien.

OBSERVATION XL.

ANGINE TONSILLAIRE.

M. T...., élève interne de l'hôpital de Bavière, souffre d'un mal de gorge depuis trois jours.

Le 1er octobre 1834 la maladie offre les symptômes suivants : douleur pressive à la gorge, qui s'étend jusqu'aux oreilles ; gonflement des glandes du cou ; rougeur avec tuméfaction énorme de l'amygdale gauche, au point que le voile du palais est fortement refoulé en avant ; déglutition pénible ; voix douloureuse et nasillarde. La belladone et le mercure soluble sont donnés successivement, sans produire aucun effet.

Le 3, vers les 7 heures du soir, les symptômes avaient acquis un grand degré d'intensité ; les douleurs des amygdales étaient pulsatives et faisaient croire à une terminaison par suppuration. Je prescris un grain de *foie de soufre*, troisième trituration.

Le 4, le malade était beaucoup mieux.

Le 5, l'amygdale était diminuée des deux tiers de son volume.

Le 6, l'affection de la gorge est guérie.

OBSERVATION XLI.

ANGINE TONSILLAIRE AVEC CONGESTION CÉRÉBRALE.

Louis Simon, âgé de 15 ans, d'un tempérament lymphatique, demeurant place du Grand Marché, est indisposé depuis trois jours par une légère toux et une perte d'appétit.

Le 27 juin, il est obligé de s'aliter. Il éprouve les souffrances suivantes :

Assoupissement continuel, dont on a de la peine à tirer le malade ; mal de tête plus vif à la région frontale ; les yeux sont brillants, légèrement injectés et larmoyants ; goût amer dans la bouche ; langue couverte d'un enduit blanchâtre ; grande soif ; désir prononcé pour l'eau froide ; anorexie complète ; nausées ; douleur aux deux côtés de la gorge ; les amygdales sont rouges et tuméfiées ; constipation ; douleur au ster-

num ; toux creuse, sans expectoration ; sécheresse et chaleur excessive à la peau : la main de l'observateur en reçoit une sensation désagréable ; pouls plein, dur, developpé et très-accéléré (115 pulsations par minute) ; soubresauts des tendons des avant-bras ; courbature des membres ; tension et couleur rosée de la peau de tout le corps, ainsi que du visage.

Lorsque je fus appelé près du malade, il était huit heures du soir. Je prescrivis quatre globules d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, et de l'eau sucrée pour boisson.

Pendant la nuit le malade eut une sueur abondante. Le lendemain les symptômes généraux fébriles et inflammatoires étaient dissipés. Quelques globules de *belladone*, trentième dilution, furent prescrits au malade, pour remédier aux symptômes qui se rattachaient à la présence de l'inflammation des amygdales.

Le lendemain, après avoir éprouvé pendant la nuit une légère exaspération des douleurs de la gorge, le malade était en convalescence. En peu de jours, il regagna ses forces et put se livrer à ses études ordinaires.

OBSERVATION XLII.

ANGINE AVEC SYNOQUE.

M. le professeur Guillery éprouve, dans la soirée du 15 janvier, un refroidissement des pieds. Peu

de temps après, il sent à un point de la gorge une douleur qui augmente d'intensité pendant la nuit. Le 14, il sort de bonne heure, par un mauvais temps, pour aller donner sa leçon. Rentré chez lui, vers les dix heures du matin, il est obligé de s'aliter. Je fus alors mandé près du malade, et je le trouvai dans l'état suivant :

Grand accablement, et courbature générale, principalement dans la région des reins ; assoupissement ; céphalalgie gravative ; augmentation de chaleur à la peau ; pouls fébrile, accéléré, plein et dur ; l'arrière-gorge est rouge et enflammée ; l'amygdale gauche est gonflée et les glandes sous-maxillaires correspondantes sont tuméfiées et de la grosseur d'un œuf de pigeon ; le malade éprouve de vives douleurs dans la gorge en avalant la salive, et surtout par la déglutition des boissons.

Je prescrivis cinq globules de la *douce-amère*, vingt-quatrième dilution.

Étant allé revoir le malade dans la soirée, j'appris que, peu de temps après l'administration du médicament, il s'était trouvé beaucoup plus mal : l'assoupissement avait augmenté ; il y avait eu beaucoup de fièvre et des subresauts nerveux pendant le sommeil. Mais, depuis les quatre heures de l'après-midi, il y avait un mieux prononcé dans son état. Je le trouvai couvert d'une sueur abondante ; le pouls est fréquent, large, plein, souple et ondulant ; les urines sont claires et sont sécrétées avec abondance.

Je prescrivis deux globules de *belladone*, trentième dilution.

Le 15, le malade avait passé une nuit excellente. La fièvre avait entièrement cessé ; les glandes sous-maxillaires étaient diminuées, et le mal de gorge était fort amélioré.

Je prescrivis deux globules de *mercure vif*, douzième dilution.

Le 16, M. le professeur Guillery fut parfaitement guéri.

Ainsi, un mal de gorge violent, compliqué d'une synoque, a cédé dans l'espace de trente-six heures, pendant l'administration des médicaments homœopathiques.

M. Guillery a été fréquemment atteint de maux de gorge pour lesquels on a constamment eu recours au traitement antiphlogistique. Mais, d'après la confiance que les guérisons homœopathiques lui ont inspirée, il n'a point hésité un seul instant à se confier entièrement aux moyens dont je me sers déjà depuis quelque temps pour toute sa famille. Le succès que j'ai obtenu dans cette dernière maladie l'a convaincu que l'homœopathie est une médecine qui s'applique non-seulement aux maladies chroniques, mais encore aux affections les plus aiguës, pour lesquelles l'ancienne médecine employait constamment les déplétions sanguines.

OBSERVATION XLIII.

ANGINE PULTACÉE.

Une servante, Marie Pirnay, âgée de 27 ans, d'une forte constitution, tombe malade le 25 mai 1835. Après avoir eu très-chaud en travaillant, elle sentit vers le soir des frissons, de la soif et un accablement général. Les jours suivants elle continua ses occupations ordinaires, malgré la perte complète d'appétit, l'extrême agitation de la nuit, et un mouvement fébrile continu.

Le 30 mai, vers les deux heures de l'après-midi, un médecin prescrivit une saignée, comme chose absolument indispensable. Vers les quatre heures du même jour, la malade me fit appeler pour me prier de lui pratiquer cette saignée. Voici quel était son état :

Violent mal de tête, les yeux sont rouges et larmoyants; la figure est pâle et abattue; le regard est égaré; grande soif; langue d'un rouge framboise, lisse et sèche; la bouche est comme en convulsion et se dirige de côté; la parole est difficile et lente; inappétence; mal de gorge; la paroi postérieure du pharynx est recouverte, dans toute son étendue, d'une couche épaisse de matière pultacée, d'un blanc gris jaunâtre, en forme de fausses membranes : toutes les parties voisines sont en même temps rouges; les amygdales ne sont point tuméfiées. Élancements à la poitrine; grands

points de côté qui gênent la respiration ; absence de toux ; le pouls est plein, dur et accéléré ; grande chaleur à la peau ; courbature générale. La nuit précédente, il y avait eu beaucoup de fièvre, du délire, et des visions d'objets fantastiques.

Certes, ce tableau était très-semblable à celui que décrit Hahnemann, à l'article *Belladone ;* aussi je n'hésitai point un instant à administrer ce médicament à la dose de cinq globules de la trentième dilution, qu'elle prit vers les cinq heures du soir.

Je lui ordonnai de rester alitée et de prendre de l'eau sucrée pour boisson.

Vers les huit heures du soir je revis la malade, son état était fort empiré. Il y avait cependant un peu plus de liberté dans les mouvements des côtes. La peau était couverte d'une légère moiteur. Je dus employer bien des raisonnemens pour m'opposer aux instances du maître de la maison, qui me manifestait tout son mécontentement de ce que je me refusais à pratiquer une saignée, qu'il prétendait être indispensable. Enfin, il fut résolu qu'on attendrait jusqu'au lendemain matin, pour faire la déplétion sanguine.

La nuit fut orageuse : il survint une toux violente, suivie d'une expectoration abondante d'une matière épaisse ; il s'écoula une énorme quantité de mucosités des narines. Cette crise fut suivie d'un repos complet.

Le 31, la malade était dans un état d'amélioration vraiment étonnant. Tout le cortége effrayant des symptômes de la veille avait disparu. La gorge était humide et dégagée des matières pultacées, qui la veille

gênaient la déglutition. La langue était devenue légèrement blanchâtre ; il existait encore un peu de soif, et une légère douleur sous les fausses côtes gauches et au creux de l'estomac ; la respiration pouvait s'exécuter profondément sans douleur.

Je prescrivis le repos et la diète ; mais cette femme, dont la convalescence faisait de rapides progrès, voulut reprendre ses occupations ordinaires et se fatigua beaucoup. Le même jour, 4 juin, vers les huit heures du soir, elle fut obligée de s'aliter à cause des souffrances suivantes :

OBSERVATION XLIV.

PLEURO-GASTRITE.

Vertiges ; démarche chancelante, comme celle d'une personne ivre, tête lourde, pesante et douloureuse ; affaiblissement des fonctions intellectuelles ; face gonflée ; yeux rouges et égarés ; grande soif ; sécheresse de la bouche ; vive douleur au creux de l'estomac, augmentée par les mouvements de la respiration ; urines peu abondantes et très-colorées ; points de côté violents qui s'étendent jusqu'aux épaules, augmentés par les mouvements inspiratoires et par une toux sèche et continuelle ; pouls plein, dur et fréquent ; grande chaleur à la peau, brisure et fatigue des membres.

Je prescris quatre globules d'*aconit*, vingt-qua-

trième dilution. La nuit suivante fut fort agitée.

Le 5 juin, les symptômes inflammatoires sont dissipés, comme si on avait eu recours à une large déplétion sanguine; il n'existe plus de fièvre; le pouls est à l'état normal; la malade expectore avec liberté: il existe encore une légère douleur dans la poitrine gauche, s'étendant jusqu'à l'épaule; absence complète de soif.

Le 6 juin, cette légère irritation des plèvres subsiste; la nuit précédente, elle a beaucoup expectoré de matières catarrhales. Je prescris deux globules de la *scille maritime*, douzième dilution.

Le 8 juin, la malade n'éprouvait plus aucune souffrance; toutes les fonctions s'exécutaient à l'état normal.

Vers la fin du mois d'août de la même année, j'ai eu occasion de revoir cette femme; elle continuait à jouir d'une bonne santé.

OBSERVATION XLV.

ANGINE CHRONIQUE.

Marguerite ......, servante de M. Hamakers, pharmacien, avait mal à la gorge depuis six semaines, lorsqu'elle me consulta le 25 mai. Sa maladie présentait les symptômes suivants:

Les amygdales sont rouges et légèrement tuméfiées:

elles sont le siége d'une douleur sourde et constante. La déglutition est très-pénible, à cause des vives douleurs que le passage des aliments et des boissons produit dans le gosier.

Le 26, au matin, la malade prend trois globules de *belladone*, trentième dilution : dans l'après-midi du même jour, elle éprouve un grand abattement, suivi d'une légère diarrhée ; le soir il y eut une diminution marquée dans les symptômes propres à l'angine.

Le 27, la malade n'éprouve plus la moindre souffrance ; la déglutition est facile, et les amygdales sont revenues à l'état normal.

Le 28, il y eut un léger épistaxis : ce phénomène n'arrivait jamais à cette personne, et par conséquent devait être considéré comme un symptôme pathogénétique produit par le médicament.

OBSERVATION XLVI.

ANGINE TONSILLAIRE.

La femme Renard, demeurant rue Pierreuse, souffre d'un mal de gorge depuis cinq jours.

La malade est alitée, elle éprouve beaucoup de fièvre et une courbature générale. Les amygdales sont gonflées au point d'intercepter presque entièrement le passage de l'arrière-gorge : elle y éprouve de grandes douleurs lancinantes qui se propagent jusqu'aux oreil-

les, surtout lors de la déglutition des boissons, qui s'exécute avec la plus grande difficulté. La nuit il y a du délire.

La malade a été guérie dans l'espace de trois jours, à l'aide de la *belladone* et du *foie de soufre.*

OBSERVATION XLVII.

ANGINE TONSILLAIRE.

M. Parfondry fils, demeurant rue Porte St-Léonard, souffre d'un mal de gorge depuis deux jours. Le 23 novembre 1835, il présentait les symptômes suivants :

Photophobie avec rougeur et injection de la conjonctive; douleur sourde et pesanteur au front; grande difficulté à écarter les mâchoires; amygdales gonflées, rouges et douloureuses; douleur de strangulation, plus forte en avalant les boissons et la salive; la déglutition est très-douloureuse et difficile; grand accablement : le malade est obligé de rester alité; fièvre; chaleur âcre à la peau; urines rouges et brûlantes; insomnie.

Le malade est entièrement guéri dans l'espace de trois jours, par l'*aconite*, la *belladone* et le *mercure soluble ;* ces trois médicaments ont été employés aux dernières dilutions.

OBSERVATION XLVIII.

ANGINE TONSILLAIRE.

En 1834, j'avais encore traité ce jeune homme pour la même affection : la guérison avait été obtenue avec la même rapidité à l'aide de la *belladone*, du *foie de soufre* et du *lachesis*.

Les maux de gorge qu'il avait eus précédemment avaient été combattus à l'aide du traitement antiphlogistique, c'est-à-dire à l'aide de saignées et d'application de sangsues. Par cette méthode, il était ordinairement malade pendant trois semaines.

Il serait inutile de rapporter les nombreuses guérisons d'angine, que j'ai obtenues à l'aide des moyens homœopathiques. Je n'ai pas encore rencontré un seul cas des maladies de cette classe où je dusse renoncer à ces moyens si simples et si rapides dans leurs résultats, pour recourir à ceux qu'emploie l'autre médecine, et, il faut le dire, avec un succès bien marqué; mais à la suite desquels il faut souvent se guérir du remède lui-même par une convalescence plus ou moins longue. Si l'angine est une affection qui cède le plus souvent à la médecine antiphlogistique, la guérison de cette maladie n'est pas moins remarquable par les procédés homœopathiques.

OBSERVATION XLIX.

EMBARRAS GASTRIQUE.

Un Polonais, à la suite de chagrins concentrés et d'excès d'étude, souffrait de la poitrine depuis trois mois.

A chaque inspiration, il éprouvait une sensation de piqûre à l'intérieur de la poitrine sous le sternum, vers la partie inférieure; il ressentait aussi des pointes douloureuses vers la région du cœur: il n'existait pas de toux. Il y avait absence d'appétit, langue blanche, chargée, et constipation. Il était vivement tourmenté par le désir de revoir sa patrie et ses parents.

Une seule dose de trois globules de *nux vomica*, trentième dilution, a suffi pour lui rendre la santé en peu de jours.

OBSERVATION L.

EMBARRAS GASTRIQUE.

M. Faust se plaint de pesanteur douloureuse au front et à l'occiput, augmentée en penchant la tête en avant; poids à la région épigastrique, avec douleur tensive, augmentée par la pression; gêne dans l'estomac

après l'ingestion des aliments; la langue est couverte d'un enduit blanchâtre; il existe des élancements douloureux à la base de la poitrine, surtout pendant les mouvements inspiratoires; il supporte avec peine la lumière des bougies; les selles sont dures et difficiles.

Le malade prend six globules de *bryone*, trentième dilution, le 18 mars 1834.

Trois jours après, M. Faust était entièrement rétabli. Il était malade depuis quinze jours lorsqu'il vint me consulter.

OBSERVATION LI.

EMBARRAS GASTRIQUE.

M. Alvin, âgé de 65 ans, se trouve indisposé depuis huit jours.

La langue est blanche; il y a perte d'appétit; le ventre est un peu tendu et gonflé; il y a une selle par jour, sous forme de diarrhée. Le pouls est très-faible et petit.

Je prescris trois globules d'*antimoine cru*, le 12 décembre 1835.

Le 15, il se trouvait dans un état satisfaisant.

2° Le 16, il survint une diarrhée, jaunâtre, très-fétide, sans douleur.

Le 17, évanouissement, suivi de vomissements jaunâtres; langue couverte d'un enduit jaunâtre, épais: il

est obligé de s'aliter. Je prescris trois globules d'*ipécacuanha*, troisième dilution, deux doses. Le lendemain, le malade prend plusieurs doses de *china* , quinzième dilution.

Le 20, M. Alvin jouissait d'une bonne santé.

OBSERVATION LII.

EMBARRAS GASTRIQUE.

Un homme, âgé de 64 ans, était atteint depuis quatre à cinq semaines d'une constipation alternant avec la diarrhée : il éprouvait des douleurs compressives au-dessus des orbites, plus violentes le matin ; il avait en outre un embarras gastrique, avec langue blanchâtre, épaisse ; soif ; anorexie ; il éprouvait une grande faiblesse et une courbature dans les membres. Les selles sont devenues régulières à l'aide de l'emploi de l'opium. La *fève de St-Ignace* a produit un effet remarquable sur l'embarras gastrique. En voyant le malade, le médecin de l'hôpital crut d'abord que l'on avait fait usage d'un vomitif.

Cette guérison a exigé sept jours de traitement.

OBSERVATION LIII.

EMBARRAS GASTRIQUE.

Hubert Jamart, d'une forte stature et d'un tempé-

ramentbilieux, ouvrier-tourneur en fer, âgé de 37 ans, très–accoutumé aux déplétions sanguines, est malade depuis cinq semaines.

Il éprouve, à la région épigastrique, une sensation comme si les aliments ne se digéraient pas; il existe des nausées et des efforts pour vomir : ces symptômes sont soulagés en provoquant le vomissement, à l'aide de l'introduction du doigt dans le gosier; sensation de gonflement au creux de l'estomac ; il lui paraît que ses aliments s'aigrissent; il est sujet à faire beaucoup de renvois aigres; selles dures, difficiles, quotidiennes, et comme mêlées de matières cuites. Ses souffrances lui occasionnent beaucoup d'ennui.

Je prescris cinq globules de *nux*, le 17 mai 1836.

Le 26, toutes ces diverses souffrances étaient dissipées : il jouissait d'une santé parfaite.

OBSERVATION LIV.

EMBARRAS GASTRIQUE.

Bartholomé Leroy, âgé de 30 ans, ouvrier à l'atelier de M. John Cockerill, est malade depuis un an. Il se plaint d'un refroidissement dans la tête, de céphalalgie gravative, et de transpiration au cuir chevelu; vertiges en se baissant, et tournoiement de tous les objets en se relevant ; obturation du nez et des oreilles, avec écoulement continuel de mucus nasal, et dureté de l'ouïe ;

douleur au creux de l'estomac, avec pesanteur comme si les aliments ne se digéraient pas ; respiration difficile par moments. Il a été atteint de la gale, à l'âge de 27 ans. Il éprouve constamment une profonde tristesse : rien ne peut lui donner de la joie.

Je prescris trois globules de *pulsatille*, le 12 avril 1836.

Le 18, il y a diminution des lourdeurs de la tête ; la respiration est plus libre ; diminution de la douleur du creux de l'estomac ; les aliments se digèrent mieux ; disparition presque complète des vertiges. Il existe depuis quatre jours des battements aux deux tempes.

Je prescris un grain de la troisième trituration de *soufre*.

Le 24, le malade est guéri.

OBSERVATION LV.

EMBARRAS GASTRIQUE.

Le 2 septembre, Bartholomé Leroy est de nouveau malade depuis huit jours. Il avait continué de jouir d'une bonne santé jusqu'à cette époque. Il éprouve une surcharge d'estomac avec le cœur malade. Les aliments restent sur l'estomac, et il vomit longtemps après les avoir pris.

Je prescris une goutte de la dix-huitième dilution de *bryone*. . . . . .

Le 4, les vomissements ont cessé. Il éprouve encore de la pesanteur à l'estomac. Nouvelle dose de *bryone*.

Les jours suivants, il se portait bien, et n'a plus été malade depuis ce temps.

OBSERVATION LVI.

VOMISSEMENT.

Le 23 juillet 1833, je fus appelé pour un enfant qui, depuis quelques jours, se trouvait fort enrhumé. Les aliments étaient constamment vomis ; il avait tous les jours plusieurs accès de fièvre, suivis de sueur.

Je prescrivis deux gouttes de la troisième dilution d'*épicacuanha,* avec du sucre, du lait, qui furent divisées en quatre paquets, pour prendre à quatre heures d'intervalle.

Le lendemain, les vomissements avaient cessé, ainsi que la fièvre et la sueur. Les symptômes catarrhaux n'exigèrent aucun traitement particulier : ils cédèrent d'eux-mêmes quelques jours après, en ne faisant usage que de tisanes.

QUELQUES MOTS SUR L'ÉPIDÉMIE

DU CHOLERA-MORBUS ASIATIQUE.

Ayant été témoin, pendant mon séjour à Paris, des ravages affreux que le choléra-morbus exerça dans cette capitale, malgré les soins empressés que donnaient aux malades les médecins les plus distingués, qui employaient avec zèle et discernement les médications les plus rationnelles et les plus diverses, je me sentais découragé lorsque ces tristes souvenirs venaient occuper ma pensée. Je me disais que, quoique j'eusse fait une étude approfondie de cette maladie, et vu mettre en pratique les divers traitements qu'on avait préconisés dans les divers endroits où elle avait passé comme un torrent, que je n'en savais guères plus que celui qui n'avait jamais eu occasion d'observer ce fléau. Peu de temps après être revenu dans ma ville natale, je m'étais mis à étudier les divers ouvrages qui existaient alors sur l'homœopathie. Je lus dans les écrits du grand Hahnemann, que le choléra-morbus, traité d'après les principes de sa méthode, est une maladie facile à guérir et qui offre des succès presque constants quand il y a parfaite homœopathicité entre la maladie et le médicament dont on fait choix.

Je me procurai alors un traité spécial du choléra-morbus par le docteur Quin, dans lequel étaient indi-

qués les divers remèdes homœopathiques qui convenaient dans les diverses formes qu'affectait cette maladie. Frappé des succès brillants qu'il promettait, je pris la résolution de traiter cette épidémie à l'aide de ces moyens, si l'occasion venait malheureusement à se présenter.

Dans le mois d'octobre 1833, le choléra-morbus éclata à la Boverie. Quatre personnes, qui en furent atteintes presque en même temps, succombèrent en moins de 36 heures, malgré le noble dévouement de plusieurs médecins distingués de notre ville, qui leur prodiguèrent tous les secours préconisés par l'allopathie. L'épouvante était grande parmi les habitants de cet endroit, surtout lorsqu'ils apprirent qu'une jeune femme en était encore atteinte. On conseilla aux parents de me faire appeler, parce que j'avais observé cette maladie pendant le temps qu'elle avait regné à Paris. Je traitais cette jeune femme par l'homœopathie, et j'eus le bonheur de voir mes efforts couronnés de succès. Dès lors, j'eus à traiter presque toutes les personnes qui furent attaquées de choléra, non-seulement à la Boverie, mais encore aux environs. J'avais tenu note du nom des malades et de leurs domiciles, ainsi que de quelques détails les plus saillants de leurs souffrances et des remèdes employés, autant que pouvaient me le permettre mes nombreuses occupations : car non-seulement le jour était consacré à leur donner mes soins, mais encore une grande partie de la nuit. Je regrette de ne pouvoir publier tous ces détails que j'ai eu le malheur d'égarer et que j'ai recherchés en

vain, à l'exception des trois observations que je vais raconter.

Ma plus douce récompense en cette occasion, et la seule que j'aie ambitionnée, fut dans les succès que j'obtins à l'aide de l'homœopathie. Le nombre des malades que j'eus à traiter, fut assez considérable. Tous ceux qui me firent appeler, lorsque le pouls existait encore et que la maladie n'était pas trop avancée, j'ai pu les sauver, à l'exception d'un enfant qui fut atteint dans la convalescence d'une fièvre cérébrale à laquelle il succomba. En outre, j'ai pu guérir au moins les trois cinquièmes des cholériques chez qui il n'existait plus de pouls à mon arrivée, et qui étaient pour la plupart cyanosés. Je pourrais au besoin invoquer le témoignage des habitants et surtout celui d'un digne ecclésiastique, le curé de ce village, dont j'ai bien souvent admiré le noble dévouement, et que je trouvais toujours près de mes malades, occupé à leur prodiguer des consolations morales. Souvent ce prêtre m'annonçait lui-même que le pouls n'existait plus, et qu'il ne concevait point la possibilité de leur sauver la vie. Grands étaient son contentement et son étonnement lorsqu'il voyait revenir à la vie, à l'aide de moyens si simples et en peu d'heures, des personnes qui n'étaient plus en quelque sorte que des cadavres.

Les moyens dont je faisais usage dans la cholérine, étaient *le camphre*, *l'acide phosphorique*, *l'ipécac*, *la camomille* et *le mercure soluble*. Dans le choléra confirmé, j'employais *veratrum album*, *cuprum-metallicum*, *carbo vegetabilis*, *metallum album*, et *secale cornu-*

tum. Dans les maladies consécutives avec symptômes inflammatoires ou ataxiques, j'avais recours aux médicaments suivants : *aconit*, *belladona*, *rhus*, *bryonia* et *china*.

OBSERVATION LVII.

CHOLERA-MORBUS ASIATIQUE.

Adrien Vandenbroeck, âgé de 14 ans, ouvrier à la papeterie de M. Renoz de Borlé, à la Boverie, est atteint, le 8 octobre 1833, à cinq heures du matin, d'une forte diarrhée de matières d'un aspect laiteux, mêlées de grumeaux albumineux. Ces selles sont suivies d'une grande prostration et accompagnées d'un grand bruit dans le ventre avec des tranchées violentes. A onze heures, il survint des vomissements de même nature et des crampes dans les membres. Je suis appelé près du malade à cinq heures de l'après-midi.

Les traits de la face étaient décomposés, les yeux fortement enfoncés dans leurs orbites ; la voix éteinte ; les extrémités violacées et d'un froid de glace ; les crampes faisaient souffrir cruellement le malade ; le pouls était filiforme, presque insensible ; le cœur battait avec une faiblesse remarquable ; les selles et les vomissements se répétaient à de courts intervalles ; la soif était ardente; la langue froide et bleuâtre; grande chaleur au creux de l'estomac ; les urines avaient été

supprimées dès le début de la maladie. Le malade était en proie à de vives angoisses ; la respiration était petite et se faisait avec grande difficulté.

Je prescris quatre poudres d'*ellébore blanc*, douzième dilution, pour en prendre une toutes les demi-heures.

Ce médicament fit cesser les crampes et les vomissements ; les selles continuèrent à des intervalles de deux à trois heures.

Le lendemain, je trouvai le malade offrant les symptômes d'une fièvre inflammatoire avec des symptômes cérébraux, tels que délire et soubresauts de tendons.

Je prescrivis trois doses d'*aconit*, dix-huitième dilution, à prendre toutes les six heures.

Le soir, on vint me rapporter que le malade était baigné de sueur, et qu'il goûtait un sommeil tranquille.

Le 10, il y avait absence de fièvre et de soif ; les symptômes cérébraux étaient disparus ; le pouls était calme et sans fréquences ; il avait encore eu trois selles de nature cholérique.

Je prescris six globules d'*acide phosphorique*, neuvième dilution.

Dès lors la convalescence s'établit, et lo malade ne tarda pas à jouir d'une bonne santé.

OBSERVATION LVIII.

CHOLERA-MORBUS ASIATIQUE.

Le nommé Maquaie, demeurant à Longdoz, est attaqué subitement le 9 octobre, d'une forte diarrhée de nature cholérique avec gargouillements, coliques et crampes dans les membres ; bientôt les vomissements se joignent à ces symptômes.

Il éprouvait de violentes douleurs dans les entrailles, des étourdissements dans la tête ; le pouls était nul, et le cœur se contractait avec mollesse ; la langue était froide ; les vomissements étaient très-fatigants et fréquents ; la voix était sépulcrale, et la face telle qu'on la voit dans une attaque violente de choléra.

Je prescris trois doses de *veratrum.*

Le soir, on vint me dire que tous les symptômes étaient disparus, et qu'il s'était déclaré une abondante transpiration.

Le 10, les selles blanchâtres continuaient; les urines étaient supprimées depuis 48 heures.

Je prescris cinq globules de *cantharide,* trentième dilution.

Quelques heures après, les urines reprirent leur cours naturel.

Le lendemain le malade se portait bien.

OBSERVATION LIX.

CHOLÉRA-MORBUS AVEC CYANOSE.

La femme Boulanger, habitant au commencement du village de Froidmont, fut atteinte dans le même temps d'une attaque très-violente de choléra-morbus, dont je ne rapporterai point l'histoire, puisque cette maladie était semblable aux deux cas précédents, à l'exception que les symptômes étaient encore plus graves et que les membres étaient cyanosés.

La malade a été guérie dans l'espace de 36 heures par des doses alternées de *veratrum album* et de *cuprum metallicum*.

OBSERVATION LX.

GASTRALGIE ET INCOMMODITÉS PROVENANT DE L'ÉTAT DE GROSSESSE.

La femme Coune, demeurant rue du Stalon, éprouve depuis quelques jours de violents serrements d'estomac, avec céphalalgie frontale, et des faiblesses qui lui occasionnent des évanouissements.

Le jour de ma visite, elle avait eu un épistaxis très-abondant, avec trouble de la vue.

Cette femme, qui est enceinte de huit mois, est tourmentée depuis le commencement de sa grossesse par de fréquents vomissements, et depuis quelques jours, elle ne peut supporter ni boissons ni aliments : la moindre chose qu'elle avalait était vomie à l'instant même.

Son accoucheuse lui conseilla de me faire appeler, quoiqu'elle fût dans la persuasion que les remèdes ne pouvaient agir à une époque aussi avancée de la grossesse. Néanmoins, *l'ipécac* et la *nux* réussirent à la délivrer de ces diverses souffrances.

Dès lors cette femme, pouvant prendre des aliments sans les vomir, regagna quelques forces et ses couches furent très-heureuses.

OBSERVATION LXI.

GASTRALGIE AVEC VOMISSEMENT.

M. Simonis, de Seraing, mouleur en sable à l'établissement de M. John Cockerill, souffre d'une affection chronique de l'estomac qui présente les symptômes suivants :

Vomissement des boissons et des aliments presque

immédiatement après leur ingestion; vomissement, avec de grands efforts, de matières vertes, provoqué par la marche ou la fatigue; douleurs lancinantes au creux de l'estomac, qui se prolongent jusques entre les omoplates; douleurs sourdes dans l'estomac, avec sensation de faiblesse de cet organe, accompagnées de sueur au front; sensation d'un grand poids, semblable à une pierre, à l'épigastre; sensation au cordia, comme si les aliments y rencontraient un obstacle qui empêchât leur passage; pyrosis; rapports fréquents avec sensation de brûlure au creux de l'estomac qui s'étend jusqu'à la gorge; constipation et parfois selles régulières; grande altération des traits du visage; amaigrissement et épuisement des forces qui empêche de se livrer à son travail habituel; la nuit, absence de vomissement et douleurs moindres; c'est depuis le matin jusqu'à midi que le mal est le plus fort; ennui, découragement et grande tristesse.

Lorsque cet homme vint me trouver pour la première fois en 1834, il était malade depuis cinq mois, et plusieurs traitements avaient échoué.

Plusieurs doses *d'ipécacuanha*, suivies de deux doses de *nux vomica*, triomphèrent de cette grave affection en moins de sept jours.

En novembre 1835, cette maladie reparut avec le même cortége de symptômes : elle céda de nouveau dans l'espace de quinze jours, pendant l'usage de *nux vomica*, suivi du *metallum album*.

En avril 1836, la maladie reparaît avec les mêmes caractères que précédemment; et, pour la troisième

fois, la maladie cède aux mêmes moyens, aussi après un traitement de quinze jours.

Depuis lors, jusque vers le milieu de décembre de la même année, M. Simonis a continué de jouir d'une bonne santé, sans ressentir la moindre souffrance qui pût lui rappeler son affection ancienne.

J'attribue ces rechutes à la profession que cet homme exerce, parce que j'ai eu occasion de traiter plusieurs malades semblables parmi les ouvriers qui exerçaient le même métier.

OBSERVATION LXII.

CRAMPES D'ESTOMAC.

Melle Dieudonnée Henchard, couturière, âgée de 38 ans, bien réglée, souffre depuis quatre ans de maux d'estomac, pour lesquels elle a subi divers traitements et des applications nombreuses de sangsues, qui n'ont pu la guérir.

Elle éprouve de violentes douleurs crampoïdes dans l'estomac : cet organe semble tantôt se rétrécir et tantôt se dilater avec ballonnement du ventre et étranglement de la gorge; ces douleurs se propagent en dessous des omoplates, et sont accompagnées d'un grand étouffement; constipation : selles au bout de trois jours.

Le 8 octobre 1836, je prescris à la malade quinze

globules de *pulsatille*, dissous dans huit onces d'eau distillée, à prendre une cuillerée matin et soir.

Le 15, les crampes et les douleurs du dos étaient guéries.

La malade rapporte qu'elle a eu la gale à l'âge de 18 ans, et que ses règles sont constamment suivies de flueurs blanches. La face est habituellement d'une couleur jaunâtre.

Je prescris une goutte de la trentième dilution de teinture de *soufre*.

Le 18, je revis la malade : les selles avaient lieu régulièrement tous les jours.

Depuis lors, cette femme ne s'est plus plainte de ses douleurs d'estomac.

OBSERVATION LXIII.

GASTRALGIE.

Mme *** me consulta, le 5 août 1835, pour une affection existant depuis neuf ans, et qui la faisait horriblement souffrir. Cette dame avait le moral affecté, à la suite de violents chagrins domestiques, et attribuait l'origine de ses maux à cette cause. Voici le portrait de ses souffrances :

La malade se plaint d'une douleur vive, parfois lancinante, au creux de l'estomac, se propageant à la région dorsale, et accompagnée de frissons à cette

région ; l'appétit est faible, et la soif se fait fréquemment sentir ; il existe une constipation habituelle ; le pouls est faible et petit. Elle est sujette à de grands maux de tête et à des crampes dans les membres ; les extrémités sont habituellement froides et glacées, tandis que le front et la poitrine sont brûlants.

Elle éprouve à de certains intervalles, surtout lorsque la cause de ses chagrins augmente, des symptômes épileptiformes, consistant en des contorsions des mâchoires, avec trismus, et en des convulsions des yeux et des membres ; pendant la durée de ces attaques, elle est en proie à de grandes frayeurs, et se croit entourée d'assassins et d'huissiers.

Je prescris cinq globules de *metallum album*, trentième dilution, pour prendre à huit heures du soir.

Deux heures après, il s'élève une scène vraiment remarquable et surprenante par rapport à l'exiguité de la dose de metallum album qui avait été administrée.

La malade commence par éprouver des douleurs excessives au creux de l'estomac, siége ordinaire de ses souffrances ; ensuite une soif ardente, de grands maux de tête, un froid glacial de tout le corps, et surtout des extrémités. Les douleurs se propagent au ventre et au dos, et sont accompagnées de frissons. La face se décompose par la violence des douleurs. Des gargouillements extrêmement sonores se font sentir dans tout l'abdomen ; il survient des accès nerveux de courte durée : elle croit être arrivée à sa dernière heure. Ses enfants voulaient venir me chercher, mais

elle les empêcha, parce que je l'avais prévenue de ce qui pouvait arriver, et qu'elle leur disait que c'était une crise occasionnée par le médicament.

Vers les trois heures du matin, il y eut un vomissement d'une matière d'un vert brunâtre, accompagné d'efforts terribles, et cinq à six selles excessivement fétides. Après ces derniers symptômes, il survint du calme, et la malade goûta un repos tranquille.

A son réveil, elle se trouvait dans un état satisfaisant, quoique souffrante des violentes secousses qu'elle avait ressenties la nuit. Elle fut obligée de conserver le lit pendant toute la journée.

Lorsque je la revis, la figure était défaite, les membres brisés; elle éprouvait encore au creux de l'estomac des douleurs, mais très-légères; le pouls était tranquille; la peau avait une chaleur naturelle; la soif était modérée; je lui prescrivis de l'eau sucrée pour boisson et quelques bouillons de bœuf; la nuit suivante fut excellente, et le 7 août, elle pouvait vaquer aux affaires de son ménage. Elle n'éprouvait plus aucune douleur, ne sentait plus cette soif habituelle: de bons aliments, et quelques consolations morales contribuèrent à la rétablir complétement.

OBSERVATION LXIV.

GASTRALGIE.

Jacques Musiau, âgé de 22 ans, domestique chez

M. le baron de Losz de Trixhe, est malade depuis huit jours.

Il se plaint de la sensation d'une grosse boule de feu au creux de l'estomac; pesanteur et sentiment de surcharge dans la poitrine et la région épigastrique; sensation d'étranglement à la fossette du cou; renvois inodores qui produisent du soulagement. Il attribue la cause de sa maladie à des efforts de travail. Depuis un mois, il n'a pas eu de saignements du nez auxquels il est sujet toutes les semaines.

Le 12 juillet, je prescris cinq globules de *rhus toxicodendron*, trentième dilution.

Le 14, le malade est parfaitement guéri.

OBSERVATION LXV.

GASTRALGIE INTERMITTENTE.

Lambertine Lecocq, domestique, âgée de 21 ans, malade depuis quinze jours, entre à l'hôpital le 19 septembre 1834. Sa maladie offre les symptômes suivants :

Céphalalgie frontale tensive, qui se déclare en marchant, diminue quand la malade est assise, et cesse entièrement quand elle est couchée; absence de fièvre, pouls régulier, mais lent et faible.

La région épigastrique est le siége de souffrances qui se montrent sous la forme d'accès de la durée de

quinze à vingt minutes, reparaissant cinq ou six fois le jour, et trois ou quatre fois pendant la nuit. Ces accès apparaissent subitement et acquièrent leur plus grande intensité en peu d'instants : ils sont composés de gonflement à l'épigastre avec douleur au toucher, de pincements très-vifs à l'estomac qui se dirigent vers la hanche gauche. Ces douleurs sont soulagées par la chaleur; elles sont plus fortes la nuit et le matin, et ne sont influencées ni par le mouvement ni par le repos. Chaque fois que la malade prend des aliments, les douleurs ne manquent pas de revenir. La fin des accès est signalée par une grande quantité de renvois, accompagnés de soif, de frissons et de sueur au front. L'accès fini, la malade se trouve dans un état d'anéantissement heureux, qui l'engage à se livrer au sommeil. Ce sommeil, de courte durée, est suivi d'un froid général qui l'oblige à se couvrir. Pendant l'accès, pleurs et gémissements. Dans l'intervalle des accès, la malade reprend un peu de gaieté, mais elle reste abattue, incapable de se livrer à aucun travail.

On la soumet au régime, sans lui faire prendre aucun médicament.

Le 22, même état. Je prescris quatre globules de *bryone*.

Le 23, même prescription.

Le 25, ce remède n'a produit aucune amélioration. Je prescris trois globules de *nux vomica*.

Le 26, la malade est guérie.

Le 6 du mois suivant, Lambertine Lecocq sort de l'hôpital, jouissant de la meilleure santé.

OBSERVATION LXVI.

GASTRO-ENTÉRALGIE.

Catherine Colleye, âgée de 41 ans, commissionnaire de la commune de Cheratte, éprouve les symptômes suivants :

Douleur depuis le milieu du sternum jusqu'au creux de l'estomac; élancements et sensation de vive chaleur à l'estomac par la marche, les mouvements respiratoires et la toux ; douleur constrictive dans la région diaphragmatique ; grondement dans le ventre avec sensation de constriction des intestins ; le matin, maux de cœur avec douleur sous le sternum qui oblige à se livrer à des efforts fréquents de tussiculation ; absence de soif ; appétit augmenté ; selles dures et difficiles ; règles courtes et peu abondantes ; toux sèche, le matin et le soir ; l'inspiration produit un bruit d'éclatement vers la région du cœur ; frissonnement fréquent dans les bras et les jambes ; grande disposition à s'effrayer, avec bouffées de chaleur à la face et ardeur dans le cerveau. Le moral est devenu très-irascible.

La bryone et la nux sont données sans succès. J'apprends alors que cette femme est malade depuis un an, à la suite d'un effort violent. Le 19 mars 1836, je prescris dix globules de la trentième dilution de *rhus toxicodendron*, dissous dans huit onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée matin et soir.

La bouteille était à peine finie, que la malade était entièrement rétablie.

OBSERVATION LXVII.

GASTRO-BRONCHITE.

Une pauvre femme, enceinte de sept mois, souffrait, depuis quatre jours, d'une maladie dont le début avait été signalé par un malaise général, des frissons, de l'accablement et un brisement des membres. Étant venue me consulter le 8 juin, je trouvai les symptômes suivants :

Courbature générale ; grand accablement ; céphalalgie avec compression aux tempes ; langue sèche, rouge à la pointe et recouverte à sa base d'un enduit blanchâtre ; soif vive ; anorexie ; constipation depuis deux jours ; sensibilité à l'épigastre, avec chaleur qui se propage le long de l'œsophage jusqu'au pharynx, où elle éprouve de la douleur ; toux qui déchire la poitrine et l'épigastre ; grande gêne de la respiration ; pouls fort, plein, accéléré ; chaleur générale accompagnée de frissons. Je prescris l'*aconit*, vingt-quatrième dilution, une goutte mêlée avec du sucre, du lait, et divisée en deux doses, pour prendre à un intervalle de quatre heures.

Le 10, il n'existe plus de fièvre, il y a eu, dans la nuit du 8 au 9, un vomissement de sang ; les urines sont brûlantes ; absence de selles depuis quatre jours.

Je prescris cinq globules de *nux vomica*, trentième dilution.

Le 11, la malade a éprouvé dans la nuit une forte exaspération des symptômes du ventre et de la poitrine. Le matin, elle a eu une selle qui a été suivie de l'amendement de toutes les souffrances.

Le 12, cette femme entre en convalescence, et le 14, elle reprend ses occupations, se trouvant entièrement rétablie.

OBSERVATION LXVIII.

GASTRITE AIGUE.

Marie Thompson, demeurant rue de la Botte, éprouve, dans la nuit du 25 au 26 décembre 1836, un refroidissement et une grande frayeur.

Rentrée dans son domicile, cette femme est prise de frissons, et vomit, avec de grands efforts, tout ce qu'elle veut ingérer.

Cet état persévère le 26 et le 27. Je suis alors appelé dans la soirée près de la malade : mais, obligé de différer ma visite jusqu'au lendemain matin, en attendant je prescris deux gouttes de la troisième dilution d'*ipécacuanha*, dans huit onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe toutes les heures.

Le 28, j'allai voir la malade et j'appris que les vomissements avaient entièrement cessé, immédiate-

ment après les premières cuillerées de la potion homœopathique. Voici l'état où je trouvai la personne :

Douleur de brisement et d'arrachement dans les os de la tête ; soif ardente ; anorexie et dégoût pour les aliments ; langue blanche, sèche, rouge à la pointe et aux bords ; grande sensibilité à la région épigastrique, avec douleur brûlante à l'intérieur de l'estomac ; absence de selles depuis quatre jours ; pouls accéléré, petit et concentré ; chaleur âcre à la peau ; grand abattement, et tremblement continuel de tout le corps.

Je prescris une goutte de *nux vomica*, trentième dilution.

Le 31, la malade était parfaitement guérie, et put venir elle-même me remercier des soins que je lui avais donnés.

OBSERVATION LXIX.

GASTRITE.

Melle Forgeur, rue de la Régence, éprouvait depuis quelques jours les symptômes suivants, lorsque je la vis le 22 juillet 1834 : la langue était blanchâtre, la pointe et les bords étaient d'un rouge vif ; il y avait de la soif et absence complète d'appétit ; les selles étaient rares et difficiles ; les urines troubles et foncées en couleur ; il y avait de la chaleur à la peau ; le pouls était

fort et développé ; elle éprouvait de l'anxiété, des palpitations et une courbature générale.

De faibles doses d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, ont fait disparaître tous ces symptômes dans l'espace de 36 heures.

OBSERVATION LXX.

GASTRITE CHRONIQUE.

M. B......., âgé de 22 ans, est atteint depuis six ans d'une affection chronique de l'estomac, et, depuis ce temps, les médecins qui l'ont soigné, ont constamment eu recours, tous les deux ou trois mois, à de nombreuses applications de sangsues sur la région épigastrique. Ces déplétions sanguines soulageaient à la vérité les souffrances du malade, mais elles ne le guérissaient point, parce que ces moyens n'agissaient que comme palliatifs, sans attaquer le mal dans son essence. Cette pratique avait pour résultat de faire passer l'affection qui était devenue aiguë à l'état de chronicité, d'affaiblir beaucoup ce jeune homme, et de lui créer une santé languissante.

Lorsque M. B........ vint me consulter, dans le commencement du mois d'août 1835, je l'examinai avec attention, et je traçai l'image suivante de sa maladie :

Ce jeune homme me parut évidemment entaché

d'un vice psorique, d'abord parce qu'il avait été atteint de la gale dans sa tendre jeunesse, qu'il était porteur d'un goître assez volumineux, depuis l'âge de sept ans, et que plusieurs dents étaient atteintes de carie déjà depuis cinq ans. Ce germe de maladies chroniques était d'ailleurs confirmé par une éruption de gros boutons rouges sur toute la face; ils existaient depuis l'âge de 18 ans.

Il se plaint d'un brûlement douloureux dans l'intérieur de l'estomac; la région épigastrique est le siége de souffrances constrictives et gravatives, qui deviennent plus intenses pendant la nuit et étant couché; cette dernière position est très-pénible, et le malade est obligé, pour trouver du soulagement, de se poser tantôt à droite, tantôt à gauche, longtemps avant de pouvoir s'endormir; des rêves fatigants et de vives angoisses qu'il éprouve pendant son sommeil le réveillent fréquemment. L'action de monter un escalier lui fait éprouver des palpitations de cœur, et produit de la difficulté de respirer; l'acte de la digestion, ainsi que l'état de vacuité de l'estomac, lui occasionnent aussi de l'oppression; la langue est habituellement chargée et l'appétit faible; le matin, il a des nausées fréquentes; il ne souffre point le lait, parce qu'il ne peut le digérer; le pouls est dur, mais sans fréquence.

Ce jeune homme est d'un caractère mélancolique et se plaît dans une vie sédentaire; la moindre frayeur, une légère émotion, lui causent des vibrations nerveuses et des impressions pénibles, ce qui aggrave considérablement les souffrances de l'estomac.

Je prescrivis trois doses de la troisième trituration de *soufre*, à en prendre une chaque soir.

L'action de ce médicament se fit sentir par la réapparition d'un symptôme ancien qui avait persisté pendant deux années et qui était disparu depuis un an. Ce symptôme consistait en une espèce d'engourdissement de la jambe droite ; cette souffrance eut lieu pendant 48 heures. Pendant la durée d'action du soufre, les boutons de la face diminuèrent de nombre et de grosseur.

Ce remède ne produisit qu'un léger changement de la maladie.

Le 24 septembre, je prescrivis trois globules de *calcarea*, trentième dilution.

Ce médicament produisit beaucoup de bien. Les souffrances devinrent légères et très-supportables ; les nuits furent beaucoup meilleures ; l'appétit augmenta, et le lait put être digéré avec facilité.

Le 3 novembre, l'affection de l'estomac prit subitement un caractère aigu : je fus obligé de recourir à l'*aconit*, vingt-quatrième dilution. Plusieurs doses de ce médicament furent administrées et firent cesser cet état en peu de temps, ce qui produisit un vif plaisir au malade, qui ne croyait point que ces souffrances aiguës pussent se dissiper sans évacuations sanguines.

La *nux vomica*, à la trentième dilution, le *quinquina*, à la quinzième, et la *bryone*, à la dix-huitième dilution, furent ensuite prescrites au malade ; et, sous l'influence de ces remèdes, les souffrances, qui étaient déjà parvenues à un degré très-léger, se dissipèrent entièrement.

Aujourd'hui, il jouit d'une bonne santé, et il y a dix-huit mois écoulés depuis la dernière application de sangsues.

OBSERVATION LXXI.

GASTRITE CHRONIQUE.

M. Jules André, artiste français, âgé de 29 ans, étant venu à Liége en 1836, se soumit à un traitement homœopathique pour essayer de se guérir d'une gastrite chronique, dont il souffrait depuis huit ans.

Un examen attentif me fit recueillir les symptômes suivants :

Douleur d'estomac et coliques, qui acquièrent parfois un tel degré d'intensité qu'il survient des vomissements pendant la nuit ; sensation d'arrière-goût des aliments dans le gosier, et qui continue longtemps après les avoir pris. Parfois irritation de la gorge, qui occasionne un peu de toux ; digestions lentes avec bâillements fréquents ; pesanteur à l'estomac, et oppression de poitrine produite par la pression de l'estomac. Il ne peut supporter le lait, qui lui donne de vives coliques ; constipation ; selles au bout de deux ou trois jours ; douleurs pleurodyniques et aiguës dans tout le côté droit, à l'épaule, et vive sensibilité du sein droit par le toucher ; engourdissement du bras droit ; rapports à vide avec élancements à la poitrine ; le pouls

est faible ; c'est presque toujours la moitié droite du corps qui est plus malade ; très-grande irritation des nerfs qui rend très-impressionnable, produit de la tristesse, et parfois beaucoup d'impatience.

Le 10 et le 11 juin, je prescris cinq globules de *bryone blanche*. Ce médicament améliore l'état du malade : les digestions deviennent plus faciles, et les selles plus régulières.

Ee 15 juillet, je prescris cinq globules de *nux*.

Le 25, les douleurs rhumatismales ne se faisaient plus sentir. Il existait depuis quelques jours une rougeur inflammatoire de l'œil droit. Je prescris cinq globules de *pulsatille*.

Le 30, l'ophthalmie était guérie, et la santé devenait de jour en jour meilleure.

Dans la nuit du 26, il avait éprouvé de violents maux de tête, avec la sensation d'une masse de plomb au-dessus du cerveau.

Le malade reçoit plusieurs doses de *soufre*, trentième dilution.

Lors de son départ pour Paris, M. Jules André jouissait d'une bonne santé.

OBSERVATION LXXII.

GASTRITE CHRONIQUE.

M. ***, professeur à l'université de Liége, est malade depuis dix ans, à la suite d'un refroidissement de

l'estomac par une boisson froide. Il se plaint des symptômes suivants :

Douleur sourde et constante à la région hypogastrique ; urines fréquentes et en petite quantité, parfois avec un sédiment rougeâtre ; selles difficiles, irrégulières et insuffisantes ; céphalalgie gravative pendant la journée ; pesanteur et sensibilité à l'estomac, avec douleur au dos, surtout pendant la digestion ; il ne peut supporter l'eau, qui produit du malaise à l'estomac : en général, toutes les boissons froides lui occasionnent des souffrances à l'estomac ; digestions difficiles ; grand affaissement le matin ; grande facilité à se refroidir, d'où résultent de fréquents corizas ; le café lui produit beaucoup de souffrances ; il est très-sujet à des douleurs rhumatismales dans les changements de temps ; il souffre fréquemment de maux de dents : il a été atteint de la gale dans sa tendre jeunesse.

Le 4 juin 1836, le malade prend la *pulsatille*, douzième dilution, qui est répétée le 11 du même mois.

Sous l'influence de ce remède, les selles deviennent régulières, les douleurs hypogastriques disparaissent, et l'affaissement se dissipe entièrement.

Le 27 du même mois et le 11 juillet, le malade prend la teinture de *soufre*, trentième dilution.

Ce médicament produit, pendant la durée de son action, divers symptômes pathogénétiques, et entre autres des boutons purulents à la face ; ils sont gros comme des pois.

Quelque temps après, M. *** jouissait d'une bonne santé.

Dans le mois de décembre dernier, j'ai eu occasion de m'assurer qu'il continuait à se bien porter.

OBSERVATION LXXIII.

GASTRO-ENTÉRITE AIGUE.

Henriette Crampon, âgée de 27 ans, malade depuis quatre semaines, entrée à l'hôpital le 28 septembre 1834, offrait les symptômes suivants : facies des fièvres graves, soif, anorexie ; langue d'un rouge cerise, lisse et sèche ; ventre extrêmement tendu, dur, tympanisé, sensible au toucher ; constipation opiniâtre, durant depuis trois semaines ; chaleur sèche à la peau ; fièvre.

Le 30, je prescris l'*aconit.*

Le 1er octobre, le ventre se trouve dans un état surprenant : il est devenu très-souple et peut supporter le toucher, la pression dans tous les sens, sans occasionner la moindre douleur ; la tympanite est entièrement dissipée; la face et le pouls sont mieux composés.

Le 2, je prescris la *nux vomica.*

Le 3, la langue est beaucoup moins rouge ; ses papilles sécrètent un produit blanchâtre pointillé. La malade, à sa grande surprise, a une selle naturelle pendant la nuit, sans qu'on ait eu recours à aucun lavement depuis son entrée à l'hôpital.

Le 5, je répète la *nux*. Les jours suivants les selles deviennent régulières.

OBSERVATION LXXIV.

GASTRO-ENTÉRITE CHRONIQUE.

M. ***, docteur en droit, est malade depuis l'année 1827, par suite d'un purgatif qui lui fut prescrit par un officier de santé. Ce médicament agit avec tant de violence, qu'il en résulta un long évanouissement et des douleurs atroces dans les intestins. A dater de ce moment, ce docteur fut atteint d'une affection chronique, que les médecins caractérisèrent sous le nom de gastro-entérite; et on lui prédit que, pendant toute sa vie, il conserverait une grande sensibilité des intestins, qui serait cause de fréquentes rechutes au moindre écart de régime. Des excès dans les travaux intellectuels contribuèrent aussi à aggraver et entretenir cette maladie chronique, qui atteignit son plus haut degré d'intensité en 1828 et 1829, époque à laquelle le malade fut presque constamment souffrant. A partir de cette période, le sujet éprouva des intervalles de relâche dans ses souffrances, et ne fut plus malade, pour ainsi dire, qu'à deux époques de l'année, au printemps et en automne, et seulement pendant un espace de quinze jours; mais alors ses souffrances se faisaient encore sentir avec beaucoup de violence. En 1832, ces épo-

ques de récrudescence se manifestèrent avec bien moins d'intensité ; la santé du malade était alors fort améliorée. Cette maladie continua à suivre la même marche jusque vers le milieu de l'année 1835.

A l'époque où le malade vint me consulter, en janvier 1836, son état était assez grave depuis plusieurs mois : il attribuait cette aggravation à un bain de rivière, à la suite duquel il avait éprouvé un refroidissement.

Les symptômes qui s'offrirent à notre examen étaient à peu près les mêmes que ceux dont il se plaignait depuis 1827, pendant les époques où il souffre habituellement le plus ; mais ils n'avaient point le même degré d'intensité qu'ils présentèrent en 1829. J'ai joint au tableau de cette maladie quelques particularités ou idiosyncrasies de son état de santé habituel.

Très-grande sensibilité des yeux ; facilité à contracter des ophthalmies ; larmoiement le matin étant au lit ; les yeux deviennent très-souffrants lorsqu'il y a aggravation dans les symptômes du ventre.

L'intérieur de la bouche devient assez fréquemment le siége d'aphthes douloureux ; irritation à la pointe de la langue, surtout lorsque l'abdomen est fortement entrepris.

Si le malade prend quelques aliments de plus qu'à son ordinaire, il ressent de l'irritation sous le sternum, et un enrouement à la gorge. Les digestions sont ordinairement fort laborieuses. Tiraillements nerveux dans le ventre, suivis du même symp-

tôme dans l'intérieur de la tête et d'un larmoiement abondant ; bientôt après, il éprouve un abattement moral et physique et une grande fatigue dans tous les membres ; alternatives de diarrhée et de constipation ; mais la constipation est l'état dominant ; les matières fécales sont dures et évacuées avec difficulté ; les urines sont fréquentes ; à la suite d'une indigestion, elles déposent un sédiment au fond du vase ; parfois écoulement de liqueur prostatique, surtout quand il y a aggravation dans les symptômes du ventre.

Irritation nerveuse de la poitrine, surtout après une longue conversation ; la poitrine s'entreprend avec la plus grande facilité ; il est très-sujet à souffrir d'affections catarrhales qui sont parfois très-fortes. Un refroidissement, et surtout l'humidité des pieds, provoquent à l'instant des maux de gorge ; grande disposition à s'enrhumer et à se refroidir ; la moindre indigestion provoque une toux sèche et nerveuse. Le vin de Bourgogne et le café l'échauffent et lui font porter le sang à la tête ; la bière prise hors des repas provoque des borborygmes ; grande susceptibilité nerveuse ; le grand air lui fait du bien, ce qui l'engage à aller se promener de grand matin. Eruption dartreuse sèche, avec grand prurit sur diverses parties du corps et principalement aux cuisses, surtout à l'approche de l'hiver ; boutons rouges et petits sur la peau du front. Rêves fréquents, anxieux, parfois tout haut et pleins d'idées désagréables. S'il reste au lit après six heures du matin, il éprouve des borborygmes fatigants ; sommeil très-agité, surtout lorsque le moral est vivement affecté.

Mélancolie ; hypochondrie ; très-grande susceptibilité pour un rien ; la moindre contrariété morale rappelle les souffrances physiques, et alors l'esprit est triste et vivement affecté.

Plusieurs doses de *nux vomica*, trentième dilution, furent prescrites au malade : ce remède parut vivement le tracasser, et ne produisit que très-peu de bien.

Le 20 février, je prescris la teinture forte de *soufre*.

Le 23, l'emploi de ce médicament dut être suspendu par l'apparition d'une forte toux accompagnée de céphalalgie, de vertiges, d'un dérangement d'estomac et de chaleur à la peau, avec le pouls dur et fébrile : cette affection catarrhale fut guérie par l'administration de l'*aconit*, vingt-quatrième dilution.

Le 26, le malade prit de nouveau le *soufre*, qui fut continué jusqu'au 29 du mois suivant.

Pendant ce temps, il y eut des alternatives d'aggravation et d'amélioration dans tous les symptômes de la maladie. En même temps, le médicament produisit quelques symptômes pathogénétiques.

Le moral se trouva ensuite dans un état très-satisfaisant.

Je revins ensuite de nouveau à l'administration de la *nux*, dont je donnai plusieurs doses.

Vers le milieu du mois d'avril, M. *** jouissait d'une assez bonne santé. A cette époque, il dut se rendre à Bruxelles pour une quinzaine de jours, et vint me trouver, afin de se munir de quelques poudres homœopathiques pour prendre, s'il en sentait la nécessité.

Arrivé dans cette ville, et ne voyant pas la possibilité

d'observer de régime, il ne prit point les médicaments que je lui avais prescrits. De retour à Liége, il fut encore souffrant pendant quelques jours, et finit par jouir d'une très-bonne santé : et depuis environ huit mois, il a continué à se bien porter, malgré ses nombreuses occupations. Le moral est dans le plus grand calme ; la tête est libre et exempte de toute souffrance.

Il est arrivé chez ce malade ce que plusieurs médecins homœapathes ont déjà observé ; c'est-à-dire que des personnes qui étaient souffrantes depuis plusieurs années, ont recouvré une excellente santé quelque temps après avoir subi un traitement homœopathique, qu'une cause quelconque leur avait fait suspendre pendant quelques semaines.

J'avoue que l'observation que je viens de rapporter ne sera point trouvé concluante par un grand nombre de personnes. En effet, quelques jours avant son entier rétablissement, M. *** avait fait usage de frictions sèches par tout le corps à l'aide d'une brosse, et il est très-porté, sans pourtant en être convaincu, à attribuer sa guérison à ce moyen.

J'ai voulu dire toute la vérité, comme je l'ai fait dans tout le cours de l'ouvrage, et laisser au lecteur le soin de juger à quelles causes on doit attribuer la guérison de cette maladie, qui existait depuis dix ans, et contre laquelle tous les traitements avaient échoué jusqu'au moment où l'homœopathie fut mise en usage.

J'ai rapporté l'histoire de cette observation, principalement à cause de la longue période de santé où

M. *** se trouve depuis le mois de mai 1836, ce qui ne lui était point encore arrivé depuis le premier moment de sa maladie. S'il est vrai que les frictions à l'aide de la brosse ont contribué à cette guérison, je ne serais pas fâché de trouver l'occasion de les signaler, pour que les médecins puissent soulager ou guérir, à l'aide d'un moyen si simple, des affections aussi graves et aussi communes que celle dont était atteint M. ***.

Du reste, je dois faire remarquer qu'il est parvenu à ma connaissance, que plusieurs personnes atteintes de gastro-entérites chroniques, chez qui on avait pratiqué ces frictions sèches, ont été quelquefois soulagées, mais non complétement guéries; et que chez d'autres, l'emploi de ces frictions a été parfois suivi d'une grande exaspération des symptômes de la maladie. Il en est de même d'un moyen qui a été préconisé dans ces derniers temps et dont tous les journaux ont fait mention : je veux dire les frictions avec le lard, dans la phthisie pulmonaire. Je les ai employées pour vérifier les éloges qu'on en faisait, et jusqu'ici je n'en ai point obtenu de résultats véritablement satisfaisants.

OBSERVATION LXXV.

GASTRO-ENTÉRITE CHRONIQUE.

M. Parfondry, âgé de 45 ans, d'un tempérament

bilioso-sanguin, demeurant rue Porte-St-Léonard, est atteint, depuis trois ans, d'une affection chronique de l'estomac, pour laquelle il a été traité par plusieurs médecins allopathes, jouissant d'une grande réputation dans notre ville, mais qui n'ont pu parvenir à lui rendre une santé qui autrefois était des plus florissantes. Lorsque ces messieurs avaient combattu l'inflammation de l'estomac par le traitement antiphlogistique, et qu'ensuite ils voulaient avoir recours aux toniques pour relever les forces du malade et lui faire supporter des aliments, celui-ci ne tardait guère à avoir une rechute, au point de ne pouvoir plus supporter la moindre substance.

Découragé de ces insuccès, désespérant de pouvoir jamais recouvrer la santé par le secours de la médecine ordinaire, et ayant entendu parler de la guérison homœopathique d'une maladie qu'il croyait être semblable à la sienne et qui datait déjà de dix ans, il me fit appeler pour être traité d'après les principes de la doctrine du célèbre Hahnemann.

A l'aide d'une exploration minutieuse, je parvins à recueillir la série des symptômes suivants :

La langue est large, humide, rouge à la pointe, recouverte d'un enduit blanchâtre uniforme ; crachotement continuel, comme par une espèce de salivation ; les selles sont dures, difficiles, semblables aux excréments de moutons, entourées de stries de sang, n'ayant lieu qu'à l'aide de lavements et seulement deux fois par semaine ; l'estomac est le siége de pulsations et d'un soulévement, espèce d'oscillation de bas en haut,

qui se fait sentir à jeun et également lorsqu'il a pris quelques aliments : ceux-ci irritent l'estomac et y produisent une sensation de resserrement ; il goûte bien les aliments, mais il n'ose en prendre à cause des souffrances qu'ils occasionnent ; il se nourrit entièrement de lait, et ne prend que *deux biscotes* de Bruxelles par jour : toute autre espèce d'aliments, tels que le bouillon, la viande, le pain, les légumes, etc., ne peuvent être supportés ; le malade ressent rarement de la soif ; il prétend que la substance de l'estomac est ramollie : s'il lui arrive de manger un peu plus que de coutume, alors il éprouve des vibrations nerveuses, le long de la poitrine jusque dans la gorge, ensuite une céphalalgie gravative, et de la chaleur dans la région des reins ; les boissons tièdes procurent du soulagement à l'estomac ; après le repas, gargouillement dans l'estomac ; lèvres sensibles, d'un rouge-pointillé, et picotements à la pointe et aux bords de la langue, surtout lorsque l'estomac est irrité ou que M. P. a parlé pendant quelque temps ; grande faiblesse et amaigrissement ; les membres inférieurs sont émaciés ; le pouls est faible et lent, soixante pulsations par minute ; le mouvement de la voiture aggrave ses souffrances ; autrefois il aimait la musique, mais actuellement elle lui cause des impressions pénibles et des vibrations de nerfs ; refroidissement facile et très-grande sensibilité au froid ; s'il s'expose à un brouillard, l'estomac est de suite irrité comme par du sel ; caractère triste et irascible, se tourmentant pour un rien.

Il serait inutile et même fastidieux de suivre le ma-

lade dans les divers changements et améliorations qui sont survenus pendant l'emploi des médicaments qui ont été nécéssaires pour obtenir sa guérison. Les selles sont devenues plus faciles et à des intervalles moins éloignées, à l'aide de plusieurs doses de *nux vomica*, trentième dilution ; mais elles ne sont devenues bien régulières qu'après l'administration de l'*opium*, sixième dilution, et du *plomb*, douzième dilution. Ces médicaments ont d'ailleurs considérablement amélioré l'ensemble de la maladie. A cette époque, le malade pouvait supporter du chocolat léger, huit biscotes et une plus grande quantité de lait. L'*acide phosphoque*, l'*ellébore blanc* et le *quinquina* produisirent également beaucoup de bien. Le *conium* se montra aussi d'une grande utilité. Mais le médicament qui produisit le plus grand bien, et qui compléta la guérison, fut le *soufre*, teinture forte, répété plusieurs fois, ce médicament si héroïque dans toutes les maladies chroniques !...

Le traitement avait commencé le 10 du mois de novembre 1835, et six mois après, M. Parfondry jouissait de la meilleure santé.

« Monsieur le médecin, » disait cet homme, plein de reconnaissance et d'admiration pour la nouvelle médecine, « l'histoire de ma maladie sera un des plus beaux fleurons à ajouter à la couronne que l'homœopathie est occupée à tresser à Liége, en l'honneur de l'immortel Hahnemann. »

Au commencement du mois de mai 1836, il quitta Liége pour se rendre à sa campagne, n'en revint que

vers la fin d'octobre, n'ayant eu besoin, pendant tout ce temps, d'aucune espèce de médicaments.

A une de ses premières visites, il vint me trouver, pour réitérer ses remercîments. Je fus agréablement surpris en le voyant : il avait gagné beaucoup d'embonpoint, et toutes les fonctions s'exécutaient dans leur parfaite intégrité. Cet homme, qui avait vécu si longtemps avec deux simples biscotes, se levait actuellement bien reposé par une bonne nuit, et plein d'appétit. Il commençait par prendre une grande jatte de chocolat, avec laquelle il mangeait tout entier un de ces pains appelés vulgairement pistolets ; à dix heures, il faisait un deuxième déjeuner avec quelques beurrées ; à une heure, il mangeait du bouillon, des légumes, de la viande, un demi-poulet, et arrosait le tout des trois quarts d'une bouteille de bon vin de Bordeaux. Pendant le reste de la journée, il ne prenait plus rien, à l'exception quelquefois d'une croûte avec laquelle il achevait sa bouteille (1).

Qu'on juge par ce résultat surprenant, de quelle santé doit jouir actuellement M. Parfondry!...

Nota. Nous avons omis de dire que le malade portait, avant notre traitement, un large séton sur la région de l'estomac, et qu'un des premiers soins que nous lui donnâmes exigea la fermeture de cet exutoire.

(1) Cependant j'ai prévenu ce client que c'était s'exposer à une rechute que de prendre tant de vin.

OBSERVATION LXXVI.

GASTRO-ENTÉRITE CHRONIQUE.

Une jeune femme, malade depuis plusieurs mois, se plaint des souffrances suivantes :

Soif vive ; perte d'appétit ; langue rouge à la pointe et constamment chargée d'un enduit blanc-jaunâtre ; sensation de sécheresse et goût pâteux dans la bouche ; dégoût pour le café ; nausées et sensibilité douloureuse au creux de l'estomac, surtout au toucher, avec tiraillements qui se font ressentir également entre les omoplates ; étouffement, produit comme par un poids sur la poitrine ; pouls fréquent et dur ; douleurs pleurodyniques au sternum et aux côtes ; sensation de tournoiement dans la région frontale ; constipation ; les selles n'ont lieu qu'à force de lavements ou à l'aide de purgatifs ; tristesse et ennui continuel. Les souffrances se font principalement sentir le matin. Les nuits sont mauvaises, pleines d'agitation et de rêves anxieux ; la malade est baignée de sueur à son réveil.

Cette femme a été guérie dans l'espace de quatorze jours, pendant le mois de mai 1834, au moyen de l'*aconit*, de la *bryone blanche*, de la *coloquinte*, et de l'*antimoine cru*.

Thérèse N..... a continué à jouir d'une bonne santé,

jusque vers le milieu du mois d'août de la même année.

A cette époque elle vint me consulter pour l'affection suivante :

OBSERVATION LXXVII.

EMBARRAS GASTRIQUE.

Douleur de pression au front ; goût aigre dans la bouche, principalement le matin ; langue chargée d'un enduit jaunâtre ; perte d'appétit ; fréquents gargouillements dans le ventre ; selles dures et difficiles ; rêves fatigants et agitation pendant le sommeil.

Je prescrivis six globules de *nux*, trentième dilution, et cinq jours après, cette femme jouissait d'une bonne santé.

Depuis lors, elle n'a plus eu besoin des secours de la médecine.

OBSERVATION LXXVIII.

GASTRO-ENTÉRITE CHRONIQUE.

Mme Braconnier, âgée de 44 ans, ayant cessé d'être réglée depuis deux ans, est constamment occupée à manier de l'acide nitrique.

Cette femme est d'une excessive maigreur, par suite d'abondantes et fréquentes déplétions sanguines, auxquelles on a fait succéder de fortes doses de quinquina, qui n'ont fait qu'empirer sa position.

Lorsqu'elle vint me consulter, elle ne pouvait supporter l'aliment le plus léger, déjà depuis neuf semaines entières. De l'eau pure, du lait, et parfois un peu de bouillon clair, composent toute sa nourriture actuelle, laquelle a encore été précédée d'une abstinence absolue pendant sept semaines.

Lorsqu'elle se permet quelque aliment plus substantiel, peu de temps après elle éprouve, dans le creux de l'estomac, des douleurs violentes et déchirantes, accompagnées d'une ardeur brûlante qui se propage le long de l'œsophage jusqu'au pharynx.

Elle se plaint d'une irritation continuelle de l'estomac, provoquant des renvois fréquents, avec sensation de déchirement dans la poitrine, et accompagnés de l'ascension d'une espèce de vapeur jusque dans l'intérieur de la tête.

Vertiges ; langue blanche ; goût aigre et désagréable dans la bouche ; maux de cœur, avec sensation de tournoiement dans l'estomac ; douleurs lancinantes et continuelles dans la région du cordia et entre les omoplates ; élancements qui coupent la respiration dans les muscles pectoraux ; constipation ; sortie de lombrics ; crampes dans les membres inférieurs, avec sueur au front, et grande prostration des forces.

Après un traitement de dix semaines, la santé de cette femme a été parfaitement rétablie, dans le mois

de septembre 1836, par l'emploi du *calcarea*, de la *nux*, et de la *bryone blanche*.

Mme Braconnier a gagné de l'embonpoint et récupéré des forces ; elle peut actuellement prendre toute espèce d'aliments, sans en ressentir la moindre souffrance. Elle n'a pas encore éprouvé de rechute (ce que je viens d'apprendre, dans le mois de décembre, par son mari, sergent-pompier, qui est venu me consulter).

Encore une malheureuse qui a failli être la victime d'un traitement ayant pour base les évacuations sanguines, et que l'homœopathie a pu rappeler à la vie par des moyens doux et exempts de dangers.

Si la doctrine de Hahnemann se montre si puissante lors même que la santé des malades a été profondément altérée, que ne doit-on point espérer de cette médecine, lorsque le jour sera venu où les hommes imploreront son aide dès le début de leurs maladies!...

OBSERVATION LXXIX.

HÉPATITE.

Marie Kinnaps, domestique, âgée de 21 ans, d'un tempérament sanguin, entre à l'hôpital le 4 septembre 1834, pour y être soumise au traitement d'une maladie de foie. Elle est malade depuis douze jours, et a déjà été traitée par un médecin allopathe, au moyen de rafraîchissants, de laxatifs et de saignées : traite-

ment qui a fortement empiré les souffrances de cette femme. Dans son état de santé ordinaire, elle est sujette aux vertiges et à des attaques de nerfs, affection pour laquelle les médecins qui la traitent ne trouvent rien de mieux à faire que des applications de sangsues et des saignées répétées huit ou dix fois dans le cours d'une année.

Cette femme ayant été soumise à mon examen, je recueillis les symptômes suivants :

Pesanteur et embarras de la tête ; élancements au front le matin ; tintement et bruissement des oreilles ; conjonctives jaunâtres ; la vue est affaiblie : elle voit les objets comme à travers un brouillard ; soif ; anorexie ; goût amer ; sensation dans la bouche, comme si elle était enduite de graisse ; langue couverte d'un enduit jaunâtre, épais ; épigastre douloureux à la pression ; borborygmes ; douleur lancinante dans l'abdomen, plus forte par la pression ; constipation ; urines d'un brun jaunâtre ; toux spasmodique sans expectoration, qui ne se montre point la nuit ; grande difficulté de respirer, produite par la douleur épigastrique ; absence de fièvre ; peu de sommeil ; ictère générale ; la peau présente une teinte jaunâtre et légèrement verdâtre ; grand épuisement des forces, qui oblige la malade de rester alitée ; douleur de courbature dans les membres ; sensations fréquentes de défaillance ; les pieds sont froids et les mains d'un rouge bleuâtre ; la malade est accablée d'une profonde mélancolie ; tristesse et pleurs involontaires : les symptômes augmentent le soir et pendant la nuit. Pendant les premiers

jours du traitement, la malade prenait, à mon insu, de la tisane au citron, ce qui pourrait avoir retardé la guérison en contrariant l'action des remèdes.

Le 24 du même mois, tous les symptômes énumérés plus haut avaient disparu : Marie Kinnaps avait recouvert ses forces avec la santé.

Les médicaments qui ont été successivement employés sont : *pulsatilla*, *chamom.*, *ars.*, *cannab.*, *murias magnes.*, *nux vomica* et *china*. Après l'emploi du *chanvre*, les règles ont apparu dix jours avant leur époque habituelle ; l'usage du muriate de magnésie a été suivi d'une transpiration abondante et d'élancements dans différentes parties du corps, principalement à l'épaule.

Cette femme aurait besoin de subir un traitement antipsorique. A sa sortie de l'hôpital, le 26 septembre, je lui ai prescrit quatre globules de *teinture de soufre*, trentième dilution.

OBSERVATION LXXX.

HÉPATITE CHRONIQUE.

Pirlot, âgé de 30 ans, ouvrier lamineur à l'atelier de M. Orban, à Grivegnée, est malade depuis six mois à la suite d'accès de colère et de longs chagrins.

Le 8 juin 1834, il offrait les symptômes suivants :

Profonde tristesse, tout lui fait peine ; chaque émo-

tion occasionne un sentiment pénible à la région épigastrique; teinte jaune de la face et principalement des ongles des mains; pouls à cinquante pulsations par minute; le matin, lourdeur et pesanteur à la région frontale susorbitaire; grand développement des follicules de la base de la langue qui est couverte d'un épais enduit blanchâtre; afflux de salive à la bouche; goût rance dans la bouche; absence de soif et perte complète d'appétit; après le manger, renvois à vide et pesanteur à l'estomac; selles dures, difficiles, tous les deux ou trois jours; urines d'un jaune-orange; sensation continuelle d'un poids sur le sternum; tussiculation sèche; battement de cœur; faiblesse et élancements aux membres inférieurs.

Le malade a été guéri dans l'espace de deux mois et demi, pendant l'administration des médicaments suivants : *acide phosphorique, nux vom., pulsatille, sulfur, bryone, mercure soluble, digitale*, et *antimoine cru.*

J'ai eu occasion, en 1836, de revoir cet homme, qui avait joui jusqu'à cette époque d'une santé parfaite; il venait me consulter pour un simple embarras gastrique qui céda à un seul remède homœopathique. Avant de venir me consulter pour sa gastro-duodéno-hépatique chronique, cet homme avait inutilement fait usage d'évacuations sanguines, de purgatifs, et de diverses tisanes amères.

OBSERVATION LXXXI.

ENTÉRALGIE.

Une jeune dame, allaitant un enfant âgé de trois mois, est prise subitement de violentes coliques dans la soirée du 7 novembre 1836.

Vers les dix heures du soir, je suis mandé pres de la malade.

Les douleurs de l'abdomen étaient déchirantes ; il lui semblait que les entrailles étaient le siége d'une vaste plaie. Elle était obligée de pousser des cris, tant les douleurs étaient violentes. Il y avait eu trois selles blanchâtres. Le pouls était faible et petit.

Je prescris quatre doses de *camomille*, à prendre à un intervalle de vingt minutes.

Vers les onze heures, il n'y avait aucune amélioration ; mais j'appris que la cause probable était un refroidissement, en ayant mis tremper du linge dans l'eau très-froide.

Je prescrivis alors quatre globules de *pulsatille*, et en moins d'une demi-heure, toutes les souffrances étaient dissipées, et la malade s'est endormie d'un sommeil tranquille pendant tout le reste de la nuit.

Le lendemain, cette dame jouissait d'une bonne santé, et me remerciait de la promptitude avec laquelle elle avait été soulagée.

OBSERVATION LXXXII.

ENTÉRALGIE.

Une jeune demoiselle, menant une vie très-sédentaire, est habituée à être réglée abondamment pendant huit jours.

Dans le mois de novembre 1835, les menstrues n'apparaissent que pendant deux heures.

Dans la soirée du 30 du même mois, elle est prise de coliques violentes, précédées de frissons par tout le corps, venant par accès et accompagnées de défaillance, d'un grand abattement, et de l'altération des traits de la face; le pouls est petit et faible. Il n'existe pas de fièvre ni de soif.

A onze heures du soir, je prescris cinq globules de *pulsatille*, douzième dilution.

Deux heures après, la malade tombe dans un sommeil profond.

A six heures du matin, lorsque je revis cette personne, elle n'éprouvait plus la moindre douleur.

OBSERVATION LXXXIII.

ENTÉRO-COLITE.

M. le professeur Fourdrin éprouve dans la soirée du 17 février 1836, à la suite d'émotions mora-

les extrêmement tristes, une violente constriction dans les intestins, semblable à celle que l'on éprouve lorsqu'on a été en proie à une grande frayeur.

Le 18, frissons et état de malaise.

Le 19, refroidissement et série d'émotions très-pénibles. Il rentre chez lui fort accablé, et est atteint d'une diarrhée consistant en des selles glaireuses, écumeuses, légèrement sanguinolentes et d'une odeur cadavéreuse, très-fétide. L'abdomen est très-sensible, surtout dans la direction de l'intestin-colon ; épuisement et grande faiblesse ; la tête est très-douloureuse ; soif; pouls faible, fréquent ; grand affaiblissement des fonctions intellectuelles.

Le malade prend le *mercure corrosif* à la douzième dilution.

Les selles deviennent moins fréquentes, et les douleurs abdominales cessent entièrement.

Le 20, les selles étaient claires et jaunâtres ; il existait une légère douleur sourde dans le ventre.

Deux doses de *camomille* produisent un effet avantageux.

Le malade n'a été entièrement guéri qu'après l'usage de la *bryone blanche*.

OBSERVATION LXXXIV.

DIARRHÉE AVEC ATROPHIE.

Un jeune enfant, âgé de dix semaines, est tombé dans

le marasme le plus complet : ses os paraissent n'être plus recouverts que par la peau. Il a douze ou quinze selles par jour, semblables à du lait caillé, précédées de pleurs et de cris plaintifs. La face est le siége d'une éruption de boutons nombreux, rassemblés par groupe, d'un rouge vif, et gros comme la tête d'une épingle. Il existe depuis vingt-quatre heures une hernie à l'aine gauche.

Le *mercure soluble*, à la douzième dilution, est prescrit à la mère, ainsi qu'à l'enfant ; et vingt-quatre heures après, la diarrhée, qui durait depuis cinq semaines, avait cessé. Il ne restait plus de la maladie que l'éruption de la face.

OBSERVATION LXXXV.

DIARRHÉE.

Un jeune homme de 18 ans est atteint, depuis trois semaines, d'une diarrhée de matières blanchâtres, précédée de coliques, avec soif ; le malade a seize à vingt selles par jour. Quatre doses de *camomille*, et une dose d'*acide phosphorique*, guérissent cette maladie en quatre jours de temps.

OBSERVATION LXXXVI.

DIARRHÉE.

M. Defrenne, agé de 56 ans, demeurant à la Bove-

rie, est obligé de s'aliter, le 5 juin 1836, par cause d'un grand froid sur tout le corps, accompagné de tremblement fébrile des membres.

La nuit suivante est très-agitée et pleine d'insomnie.

Le lendemain, lorsque je vis le malade, il avait eu plus de vingt selles jaunâtres et très-liquides; la langue était très-blanche; il avait de fréquents rapports avec odeur d'œufs pourris; le pouls était dur et fréquent; il était constamment tourmenté par une grande chaleur avec frissons intérieurs, alternant avec des sueurs qui produisaient beaucoup de faiblesse.

Une seule dose de *quinquina*, quinzième dilution, a suffi pour le rétablir.

OBSERVATION LXXXVII.

DIARRHÉE.

Le fils de M. M.... tombe malade, le 15 juin 1834. Il a des selles nombreuses, accompagnées de coliques; les matières sont très-liquides, et exhalent l'odeur d'œufs pourris. Le malade est alité; la fièvre est très-forte, et il y a eu du délire pendant la nuit.

La guérison a été obtenue dans l'espace de trente-six heures, par une dose de la troisième trituration du *foie de soufre*.

OBSERVATION LXXXVIII.

DIARRHÉE.

La cuisinière de M. de Brouwer, âgée de 60 ans, était malade depuis plusieurs jours, lorsqu'elle vint me consulter le 8 mai 1833. Elle éprouvait les symptômes suivants :

Vertiges ; grande faiblesse ; langue blanchâtre ; perte d'appétit ; faiblesse d'estomac ; coliques vives ; quinze à vingt selles par jour ; elles sont glaireuses, de la consistance du blanc d'œuf.

Je prescris la *camomille*, douzième dilution, six globules à prendre en trois doses, à deux heures d'intervalle.

La malade commence ce traitement à midi ; à huit heures du soir, elle eut encore une selle, mais plus consistante, et qui fut la dernière. Je la revis le lendemain ; elle était parfaitement rétablie.

OBSERVATION LXXXIX.

DIARRHÉE VERDATRE ET OTHORRHÉE PURULENTE.

Mon fils, âgé de neuf mois, avait depuis plusieurs mois une diarrhée verdâtre, qui avait résisté à divers

moyens homœopathiques, préconisés dans cette circonstance.

Dans le mois d'octobre 1836, il fut atteint d'un coriza fluent avec éternument, d'une toux grasse très-forte pendant la nuit, et d'un écoulement puruleut au conduit auditif de l'oreille gauche: il était très-souffrant, et passait de mauvaises nuits.

Le 18, je lui fais prendre trois globules de *pulsatille*, douzième dilution.

Le 20, il n'y avait aucun changement dans son état: Je réitère la même dose de *pulsatille*.

Le 22, les symptômes catarrhaux et l'écoulement purulent étaient entièrement guéris. A partir de ce moment, la diarrhée cesse également, et les selles deviennent jaunes et consistantes.

Depuis lors, il a joui d'une bonne santé, et il ne s'est plus montré aucune selle verdâtre.

OBSERVATION XC.

DIARRHÉE.

Catherine B....., âgée de 57 ans, est atteinte, depuis trois mois, d'une diarrhée de matières tantôt jaunâtres et glaireuses, tantôt noirâtres, et parfois de diverses couleurs; les selles sont précédées de coliques et de douleurs dans le dos; elle éprouve fréquemment des vertiges avec tournoiement de tous les objets; des bou-

tons prurileux existent sur l'abdomen depuis quinze jours. Cette femme a eu la gale dans sa jeunesse.

Quelques doses de la teinture forte de *soufre* l'ont guérie dans l'espace de quinze jours.

OBSERVATION XCI.

LIENTERIE.

Un enfant de M. le major Timmerhans, âgé de treize mois et sevré depuis trois mois, est tombé dans un état de dépérissement. Il est atteint depuis deux mois d'une diarrhée de matières indigérées, verdâtres et glaireuses. Chaque jour, il a trois à six selles, accompagnées de légères coliques ; il existe un peu de fièvre ; la peau est sèche, et écailleuse sur les bras ; la langue est rouge sur les bords ; l'appétit est très-variable ; peu de sommeil ; inquiétude et agitation pendant la nuit ; le malade a constamment le doigt dans le nez : on n'a cependant jamais observé la présence de vers. Cet enfant est aussi atteint d'une petite toux sèche.

Les médicaments qui ont été employés sont la *camomille*, l'*ipécac*, le *mercure soluble*, le *china*, le *cina* et la teinture forte de *soufre*.

La guérison a été obtenue en 1835, après sept semaines de traitement.

Aujourd'hui, cet enfant est robuste et continue à jouir de la meilleure santé.

OBSERVATION XCII.

DYSSENTERIE.

M. Guillery, savant distingué et professeur de chimie à l'université de Bruxelles, se rendit à Liége vers la fin de septembre 1836.

Depuis dix jours, il était atteint d'une diarrhée qu'il avait entièrement négligée. Le 26, les selles furent plus fréquentes, glaireuses, et précédées de vives coliques.

Cédant aux sollicitations de son frère, qui l'engageait à ne pas tarder davantage à recourir à la médecine, il consentit à être traité par l'homœopathie ; et vers les huit heures du matin, je fus appelé près du malade.

Je lui prescrivis trois doses de *camomille*, qui ne furent suivies d'aucun effet, parce que la nature de l'affection ne s'était point encore dessinée.

Vers les onze heures du matin, la maladie prit un caractère assez grave, et on s'aperçut qu'il était question d'une dyssenterie.

Vers une heure de l'après-midi, je fus rappelé près du malade. Il était obligé de rester alité, à cause de la grande fatigue et de l'abattement qu'il éprouvait.

Les selles étaient fréquentes et fort sanguinolentes ; parfois elles étaient composées de sang presque pur.

Les selles sont accompagnées et suivies de ténesme douloureux et d'ardeur à l'anus ; le malade est horriblement tourmenté par des douleurs déchirantes, constrictives et brûlantes dans les intestins. Le pouls est petit, faible et accéléré.

Je prescris deux gouttes de la douzième dilution d'*hydrargyrum sublimatum*, dans une potion de huit onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe d'heure en heure.

M. Guillery, dans l'espace de vingt-quatre heures, a été parfaitement guéri sous l'influence de ce médicament. Le même jour, il voulait retourner à Bruxelles, pour ne point négliger ses nombreuses occupations ; mais, d'après mes conseils, il se décida à rester encore deux jours à Liége, pour consolider sa guérison et recouvrer ses forces.

Son voyage a été exempt d'accidents ; et, depuis peu, j'ai appris qu'il a continué à jouir d'une bonne santé.

OBSERVATION XCIII.

DYSSENTERIE GRAVE.

Le malade qui fait le sujet de l'observation qui va suivre, fut atteint, le 12 du mois de septembre 1834, d'une diarrhée bilieuse avec tranchées. Je prescrivis la *camomille*, qui resta sans effet.

Le 13 février, coliques vives, symptômes de dyssen-

terie; le malade prend une dose d'*aconit* le matin, et une dose de *sublimé corrosif* le soir. Pendant la nuit du même jour, vingt ou trente selles mêlées de matières verdâtres et sanguinolentes.

Le 14, toutes les dix minutes, le malade a une selle qui ressemble à des lambeaux de membrane muqueuse intestinale épaissie, qui serait le siége d'une violente inflammation; les selles sont précédées de coliques excessivement douloureuses et qui cessent après les évacuations alvines; sensation de brûlure dans la région de l'ombilic; la pression y occasionne de vives douleurs; langue blanchâtre; nausées; grande avidité pour les boissons froides; cependant elles occasionnent de vives douleurs lorsqu'elles sont parvenues dans l'estomac; la face est pâle; le pouls est faible et accéléré; somnolence, insomnie produite par la fréquence des selles : le malade conserve beaucoup de courage et de tranquillité d'âme.

A huit heures du matin, je prescris trois doses d'*ipécac*. A une heure, les douleurs du ventre sont excessivement douloureuses : le malade prend une dose de *coloquinte*. A quatre heures, la maladie continue à marcher avec la même violence : je prescris une dose de *colchique*. A huit heures, l'état du malade, loin de s'améliorer, continue à empirer : grand affaissement, traits décomposés; couleur livide de la face; pouls petit, fréquent, misérable; selles de même nature, toujours aussi fréquentes, et accompagnées de sensation d'érosion à l'anus. Prescription : cinq doses de

mercure corrosif, à prendre dans la nuit à trois heures d'intervalle.

Le 15, la nuit a été extrêmement mauvaise ; les symptômes continuent avec la même violence : le malade est en proie à des ténesmes brûlants et à des coliques douloureuses qui précèdent les évacuations alvines, lesquelles sont suivies d'épuisement et de somnolence. Depuis la nuit du 13 au 14, le malade a une toux qui occasionne des douleurs profondes dans la poitrine, et qui se fait avec difficulté, par suite de l'état d'épuisement où il se trouve ; la matière de l'expectoration ressemble à un mucilage épais de gomme arabique, contenant des stries de sang d'un rouge vif ; la face est terreuse ; les yeux ont perdu leur éclat ; la soif est portée à un haut degré, mais le malade résiste à ce besoin impérieux à cause des vives souffrances que les boissons occasionnent dans tout l'abdomen.

Je prescris une goutte de teinture de *soufre*, trentième dilution, dans sept onces d'eau. Huit heures après la prise de ce médicament, les selles, moins fréquentes, contiennent de la bile et du mucus : sur quatre selles, une seule offre les caractères de la dyssenterie ; les douleurs abdominales sont presque entièrement dissipées : le malade se lève et va se placer de lui-même auprès du feu ; les symptômes de la poitrine sont disparus ; le malade boit avec plaisir, sans douleur ; la figure est mieux composée. Cette amélioration dans l'état du malade continue le 16 ; mais la nuit suivante la maladie recommence avec une nouvelle intensité : les selles sont tantôt jaunâtres, tantôt verdâtres et mêlées

de matières sanguinolentes, avec des ténesmes et des tranchées. Je prescris la *pulsatille.*

Le 18, même état du malade ; prescription : *mercure soluble*, douzième dilution.

Le 20, selles toutes les cinq ou dix minutes, composées de matières brunâtres, verdâtres et sanguinolentes, exhalant une odeur cadavéreuse ; ténesme brûlant, avec chute du rectum ; sécheresse du gosier ; le passage des liquides est très-douloureux ; grand amaigrissement ; voix éteinte ; face décomposée ; les yeux enfoncés dans leur orbite ; le corps du malade exhale une odeur fade, nauséabonde ; le pouls est misérable ; la peau sèche et brûlante. Je prescris le *metallum album,* qui ne produit aucune amélioration dans l'état du malade. Alors, ne sachant plus que faire, et voyant tous les moyens échouer, je prescris une goutte et demie de teinture ordinaire d'*aloès* (à peu près 1/5 de grain), dans deux onces d'eau distillée, que je fais prendre au malade par cuillerées à café, de deux en deux heures. Sous l'administration de ce remède (dont d'ailleurs je ne connais point la pathogénésie), les selles devinrent encore plus fréquentes et plus douloureuses, mais elles cessèrent subitement pendant l'espace de quatre heures, ce qui permit au malade de se livrer au sommeil, qui améliora son état. Enfin, ce mieux fut de courte durée, et la maladie revint au même point qu'avant l'administration de ce dernier médicament. Ce fut alors que le médecin de l'hôpital voulut que le malade fût traité par les moyens allopathiques. L'*opium* à hautes doses, joint au *ratanhia,* fut administré à

l'intérieur et en lavements ; et pendant l'usage de ces moyens, je dois le dire, le malade a recouvré la vie dont je désespérais en quelque sorte.

Sans aucun doute, j'aurai commis des fautes graves dans le choix des remèdes homœopathiques, ce que mon peu d'expérience d'alors ne doit que trop confirmer. Aussi disais-je en terminant cette observation, que j'ai déjà publiée : « J'attends de la franchise de mes confrères l'explication de ma non-réussité. »

Voici la note de M. Peschier, rédacteur du journal *la Bibliothèque Homœopathique de Genève ;* elle me paraît bonne à reproduire :

Notre honorable collègue nous demande modestement quel aurait été notre traitement dans le cas de son Observation XCIII, et en quoi il nous paraît qu'il a manqué à l'indication homœopathique.

Nous commençons par protester contre le dessein de régenter un confrère que pourrait faire supposer une correction proposée à son traitement; rien n'est plus facile que de blâmer la conduite thérapeutique d'un médecin, et d'en proposer une autre, lorsqu'on connaît la terminaison d'un cas, qu'on a sous les yeux le catalogue des remèdes employés, et qu'il suffit d'en achever la série, en conseillant ceux qui n'ont pas été adoptés : il ne résulte d'ailleurs pas de ce nouveau conseil la preuve évidente qu'ils eussent mieux réussi que ceux qui sont restés infructueux. Ce n'est donc pas nous-mêmes qui voulons parler ici; mais c'est la matière médicale pure qui va

instruire notre collègue : à cet effet, nous allons rassembler les symptômes observés par le docteur Malaise, qui sont propres à une seule et même substance, et recueillis par Hahnemann.

Nausées ;

Grande avidité pour les boissons froides ;

Mal de ventre autour de l'ombilic ;

Tranchées avec diarrhée ;

Diarrhée âcre avec ténesmes ;

Evacuations de matières d'un jaune vert avec du mucus, suivies de brisure et de défaillance ;

Évacuations immodérées ;

Diarrhée violente, sanguinolente ;

Ardeur à l'anus ; douleur cuisante à l'anus ;

Face pâle ; — sécheresse du gosier ;

Pouls faible, presque insensible ;

Envie de dormir ;

Épuisement, affaissement ;

Pâleur ;

Toux, et douleur de poitrine.

Le remède qui résume ces symptômes, offerts par le malade, est le *veratrum album*, qui ne s'est pas présenté à l'esprit de notre collègue.

Au reste, il n'a pas dû être fort surpris de la réussite obtenue par le *ratanhia*, puisque ce remède produit les symptômes suivants :

Élancements douloureux dans la partie supérieure du ventre, qui arrachent des cris ;

Diarrhée sanguinolente ; vomissements ;
Toux sèche avec douleur de poitrine.

Quel que soit le remède avec lequel un médecin aura réellement guéri d'un cas de maladie, nous restons persuadé qu'il doit s'être rencontré dans ses effets quelque chose d'homœopathique avec le cas : la différence qui existe entre le médecin allopathe et l'homœopathe, c'est que celui-ci applique le remède avec connaissance de cause et dans un but connu d'avance (l'action homœopathique) ; tandis que celui-là n'agit que par tradition, lorsqu'il ne se confie pas tout à fait à la fortune.

OBSERVATION XCIV.

DYSSENTERIE TYPHOIDE.

Knopp de Brunswick, âgé de 25 ans, ouvrier papetier à la fabrique de M. Renoz, près de Liége, est atteint de diarrhée depuis huit jours.

Le 25 juillet 1834, les selles augmentent, et deviennent sanguinolentes, douloureuses. Le même jour, à sept heures du soir, je suis appelé.

Le malade était alité depuis la veille : commencement de stupeur et réponses lentes ; tête douloureuse avec tension au front ; injection des conjonctives, avec les yeux d'un brillant vitré et qui supportent difficilement la lumière ; la face est d'un rouge foncé, comme

si on y avait plaqué une couche épaisse de couleur; soif extrêmement vive; langue blanche, sèche et rude au toucher, avec rougeur de la pointe et des bords, chaleur à l'épigastre qui est très-douloureux à la moindre pression; efforts violents pour vomir, qui produisent des douleurs déchirantes à l'estomac ; sensation de chaleur brûlante dans l'intérieur de l'estomac; selles sanguinolentes, au moins trente depuis midi, précédées de vives douleurs de pincement dans la région hypogastrique, et suivies de sentiment d'érosion à l'anus; respiration courte, accélérée, qui augmente les douleurs de l'épigastre ; turgescence de la surface du corps avec chaleur sèche et teinte rosée de la peau ; agitation et contraction des traits de la face; le pouls est dur, plein et accéléré. Le malade éprouve un grand affaiblissement depuis les dernières selles: il est obligé de rester couché sur le dos.

Je prescris deux doses d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, quatre globules à prendre à trois heures d'intervalle; je prescris, en outre, une goutte de *mercure soluble*, douzième atténuation, pour prendre à quatre heures du matin : le malade ne prend pour boisson que de l'eau froide.

Je le revis le lendemain, à neuf heures du matin. La première dose du médicament avait été suivie d'un grand calme ; les selles étaient devenues moins fréquentes et moins douloureuses ; et depuis l'administration du dernier remède, il n'avait eu que trois petites selles, dont la dernière avait été simplement aqueuse, sans aucune trace de matières sanguines. La douleur

de l'épigastre persistait ; les symptômes fébriles étaient diminués ; les douleurs de l'anus et de l'hypogastre avaient disparu.

J'ordonne une abstinence absolue de toute espèce d'aliments, et je prescris de l'eau d'orge pour boisson.

A ma visite du soir, j'appris qu'il n'y avait eu qu'une selle pendant toute la journée ; il n'y avait plus de fièvre ; la face était épanouie, et le malade était dans un grand ravissement de se trouver dans un état aussi satisfaisant, après un traitement si simple et de si courte durée.

Dans l'après-midi du 26, lorsque tout était dans l'état le plus satisfaisant, le malade a reçu un lavement d'eau de son, et un cataplasme léger de farine de lin a été appliqué sur l'épigastre. Il a pris aussi deux bouteilles d'une décoction légère de salep, sans aucune addition de substances étrangères. Ces moyens ont été employés pour satisfaire aux préjugés des assistants et du malade lui-même ; choses que j'ai permises d'autant plus volontiers que le danger de la maladie était conjuré, et que ces moyens ne pouvaient contrarier en rien les remèdes qui avaient été administrés dans la nuit précédente.

OBSERVATION XCV.

DYSSENTERIE.

M. Coclers, âgé de 22 ans, est atteint de dyssenterie

depuis cinq jours, il a vingt selles dans les vingt-quatre heures, accompagnées d'une sensation d'érosion à l'anus et de douleurs déchirantes et constrictives dans le bas ventre. La soif est très-vive, le pouls est fébrile, et il existe en même temps un grand épuisement.

Je prescris au malade quatre globules de *mercure corrosif*, trentième dilution, le 21 septembre 1835.

Le 22, les selles sont beaucoup plus fréquentes, mais beaucoup moins sanguinolentes, et toujours accompagnées des mêmes souffrances. Le pouls est faible, mais non fébrile; la langue est blanche, rouge à la pointe et aux bords.

Je prescris quatre globules de la teinture forte de *soufre*.

Le 24, le malade est guéri.

OBSERVATION XCVI.

DYSSENTERIE.

L'aîné de mes deux enfants, alors âgé de dix mois, fut atteint, par suite d'une indigestion, d'une diarrhée de matières d'un gris-jaunâtre. Les selles étaient de consistance de bouillie, et au nombre de huit à dix sur les vingt-quatre heures. Les nuits étaient très-agitées: il se réveillait fréquemment, avec des sueurs partielles et abondantes à l'occiput. Cette affection, quoique légère et traitée dès le troisième jour, exigea cependant, pour être guérie, cinq jours de traitement, et

trois médicaments différents : l'*ipécac*, la *rhubarbe* et *l'acide phosphorique*. Mais trois jours après, il fut atteint de l'épidémie régnante : il survint des selles sanguinolentes, au nombre de douze à quinze dans les vingt-quatre heures, précédées de violentes coliques avec tortillement du corps.

Je lui fis prendre trois globules de la trentième dilution de la teinture de *soufre*.

La nuit fut très-agitée: il veut constamment être porté sur les bras de sa mère, et est tourmenté par une grande soif. La face est pâle et jaune.

Le lendemain, son état n'était point amélioré. Vers le soir, je lui administrai à peu près le quart d'un grain de la deuxième trituration de *mercure vif*, dissous dans une cuillerée d'eau froide.

Le jour suivant, mon fils était parfaitement guéri.

Mon opinion est que le soufre avait empiré l'état de mon jeune malade, parce que la dose était trop forte, et par rapport à son âge, et par rapport à l'exaltation de réceptivité où se trouvaient dans ce moment ses organes digestifs. Le mercure a guéri en agissant comme antidote.

Trente-six heures après l'administration du mercure, je m'aperçus qu'il existait entre les doigts des deux mains, une très-grande quantité de petits boutons fort semblables à ceux de la gale.

Il en apparut aussi quelques-uns à la face, au front et dans les sourcils.

Ce fait me frappa d'autant plus, que je l'avais rarement remarqué après l'emploi isolé des doses homœo-

pathiques de l'un des deux médicaments que j'avais ici prescrits, le soufre et le mercure. Mais, dans trois cas différents, l'emploi du mercure, après qu'il avait été précédé du soufre, avait été constamment suivi d'éruption à la peau. Ce phénomène fut surtout remarquable dans les deux faits suivants :

La gale dont était atteinte une jeune demoiselle avait été considérablement améliorée à l'aide de doses homœopathiques de soufre ; la maladie étant devenue stationnaire, je prescrivis le mercure vif à la douzième dilution ; mais quel ne fut point mon étonnement, de voir la maladie empirée et l'éruption plus multipliée qu'avant tout traitement ! Je résolus alors d'éclaircir ce singulier phénomène. Une jeune dame qui jouissait d'une bonne santé, et qui n'avait jamais eu aucun bouton, voulut bien se soumettre à l'expérience : elle prit une dose de la trentième dilution de soufre ; dix jours après, il ne s'était pas montré la moindre éruption à la peau. Je lui fis prendre ensuite une dose de la douzième dilution de mercure, et trois jours après les doigts et les avant-bras étaient recouverts d'une éruption de petits boutons, assez semblables à ceux de la gale. Cette remarque pourra, je pense, conduire à plusieurs conclusions, très-utiles pour la pratique et la succession des remèdes.

OBSERVATION XCVII.

CONSTIPATION.

Une demoiselle, menant une vie sédentaire, souffrait depuis plusieurs mois d'une constipation pour laquelle elle était forcée de s'administrer des lavements; elle éprouvait constamment des douleurs dans la direction du colon.

Une petite dose de *nux vomica*, à la trentième dilution, a fait cesser cet état anormal, et depuis lors les selles se font régulièrement tous les jours.

OBSERVATION XCVIII.

CONSTIPATION.

La femme de chambre de Mme de Brouwer, jeune fille d'une forte constitution, est malade depuis trois jours. Elle éprouve les symptômes suivants:

Grande chaleur à la face ; soif; langue blanchâtre ; absence de selles depuis trois jours ; accablement ; fatigues spontanées ; les membres sont roides comme des planches, et se refusent au mouvement: ce n'est

qu'avec la plus grande peine qu'elle peut monter au deuxième étage.

Je prescris une goutte de la *nux vomica*, trentième dilution.

Le lendemain, disparition de tous les symptômes morbides; les selles ont lieu comme de coutume.

OBSERVATION XCIX.

CONSTIPATION.

Une femme, âgée de 29 ans, accouchée depuis six semaines, éprouve les symptômes suivants:

Vives douleurs au creux de l'estomac; battements de cœur avec lèvres bleuâtres; constipation opiniâtre: deux selles en dix jours; douleur pulsative et martelante au front, surtout lorsque les douleurs d'estomac augmentent d'intensité; toux sèche depuis quelques jours; douleurs crampoïdes dans les membres inférieurs; le soir, gonflement des pieds. L'enfant auquel elle donne le sein vomit fréquemment.

Le 21 décembre 1835, la malade prend trois globules de *nux vomica*, trentième dilution.

Dix jours après, les symptômes que je viens d'énumérer étaient disparus. La mère et l'enfant jouissaient d'une bonné santé.

OBSERVATION C.

AFFECTION VERMINEUSE (SYMPTOMES D').

Vers la fin du mois de mai 1833, une demoiselle, âgée de 24 ans, vint me consulter pour une indisposition qu'elle éprouvait depuis quelques jours. Je trouvai les symptômes suivants:

La face était pâle, les yeux brillants, la pupille dilatée, la malade n'était point altérée; tantôt elle éprouvait de grands appétits, tantôt de l'anorexie; grande démangeaison dans les narines; faiblesse au creux de l'estomac; selles dures et irrégulières; urines décolorées et abondantes; il y avait un grand découragement, et elle ne se livrait à ses occupations qu'avec nonchalance et apathie; la tête était douloureuse, pesante; elle était sujette à de fréquents vertiges: la malade éprouvait une grande tristesse, fourmillement et engourdissement dans les membres supérieurs, fatigue des membres inférieurs. Cette personne est d'une constitution délicate, nerveuse, d'un tempérament irritable et susceptible.

Je prescris le *cina*, dernière dilution, huit globules mêlés avec du sucre de lait, pour être divisés en quatre doses, à prendre une chaque jour.

Pendant l'usage de ce médicament, tous les symptômes se dissipèrent insensiblement dans l'espace de

huit jours, et cette personne n'a pas tardé à jouir de la meilleure santé.

J'avais soupçonné chez cette femme la présence de vers ; cependant la malade n'en observa aucune trace.

Lorsque je ne connaissais point encore les préceptes de l'homœopathie, j'avais recours chez cette personne à des saignées répétées tous les six mois. Elle éprouvait souvent des maux de tête, des toux spasmodiques et des dérangements dans la menstruation. Ces saignées étaient à la vérité suivies de la disparition momentanée de ses souffrances ; mais le soulagement qui s'ensuivait n'était que le résultat d'un moyen palliatif : et je serais porté à croire que ces évacuations ont pu être les causes prédisposantes de l'affection épileptiforme dont elle fut atteinte en 1833, et qui se trouve rapportée dans l'observation CLXXIX.

Depuis trois ans cette femme n'a pas été saignée : les accidents pléthoriques ont constamment cédé à l'*aconit* et aux autres moyens antiphlogistiques de l'homœopathie.

Il est beau de pouvoir renoncer à la saignée, aux sangsues, et à tout ce cortége hideux de cautères, sétons, vésicatoires, moxas, etc. Certes, il faut avouer que c'est souvent mettre la vie des malades à l'épreuve de véritables tortures : c'est souvent produire de plus grands maux que ceux pour lesquels le malade implore nos secours.

Si parfois l'homœopathie exaspère le mal pour le guérir, du moins ces douleurs ne sont que de courte durée, et elles sont remplacées bientôt par un soulage-

ment prompt et durable; et, en renversant les mots d'Hippocrate, on pourrait dire avec raison de l'homœopathie: *Si nocet, tùm prodest et curatio certa est.*

OBSERVATION CI.

AFFECTION DES VOIES URINAIRES.

M. Giles G....., de Chenée, village situé à une lieue de Liége, souffre depuis quatre semaines d'une grande difficulté d'uriner. Il rend peu d'urine à la fois, mais il sent le besoin de l'évacuer tous les quarts d'heure : il éprouve une vive ardeur douloureuse dans le canal de l'urètre, avant et pendant l'excrétion urinaire.

Le 22 octobre 1836, je prescris quinze globules de la trentième dilution de la *pulsatille*, dissous dans neuf onces d'eau distillée, pour prendre trois cuillerées à soupe par jour.

Le 24, le malade était parfaitement guéri, et depuis lors cette affection n'a plus reparu.

On doit user des médicaments homœopathiques avec les plus grandes précautions chez les personnes atteintes de maladies anciennes des voies urinaires ; car ils produisent quelquefois, même aux doses les plus faibles, des aggravations extrêmement douloureuses. C'est surtout dans cette classe de maladies, qu'on peut juger de la puissance énergique que possèdent les doses dites

infinitésimales des médicaments préparés d'après les préceptes de l'homœopathie.

J'ai connu et traité un homme âgé, qui voulut employer l'homœopathie pour une maladie ancienne des voies urinaires qui datait de 25 ans. Le moindre globule de la dilution la plus élevée et delayée dans une grande quantité d'eau, produisait une exaspération si violente que le malade fut obligé de renoncer à l'emploi des médicaments homœopathiques. C'est dans ces circonstances qu'on emploie avec avantage la seule inspiration de quelques globules renfermés dans un petit flacon. Cependant, employés de cette manière, les médicaments homœopathiques sont encore parfois capables de produire des effets très-remarquables. L'exemple suivant en fournira la preuve.

OBSERVATION CII.

VOMISSEMENT ET INCOMMODITÉS DE LA GROSSESSE.

Une dame d'une constitution délicate et d'un tempérament éminemment nerveux, qui était enceinte de plusieurs mois, éprouvait des dégoûts insurmontables et vomissait tous les aliments depuis le commencement de la grossesse.

Divers médicaments homœopathiques, à doses très-faibles, avaient été administrés sans succès, et avaient produit chaque fois beaucoup d'exaspération

dans l'état de la malade. Un seul globule, gros comme un grain de pavot, imbibé de la trentième dilution de *conium*, et placé dans un très-petit flacon, fut donné à la malade pour être respiré fortement une seule fois.

Peu d'instants après, la malade tomba dans un engourdissement remarquable, au point de ne pouvoir se remuer ; les idées devinrent confuses, et n'étaient exprimées qu'avec lenteur et difficulté. Cet état persista pendant toute la journée ; mais dès ce moment, les vomissements et les autres incommodités se dissipèrent entièrement, pour ne plus reparaître pendant tout le cours de la grossesse.

Une personne qui vint voir cette dame pendant qu'elle se trouvait dans cet état de stupeur, fut inquiète sur la position de la malade. Cette même personne, revenue le lendemain pour s'informer de l'état de la santé de cette dame, fut extrêmement surprise de la voir gaie et bien portante. Quel fut son étonnement, lorsqu'elle apprit la cause de ce qui s'était passé la veille !

OBSERVATION CIII.

URÉTHRITE CHRONIQUE.

Un jeune homme était depuis plusieurs mois atteint, à la suite d'une gonorrhée, d'une affection des voies urinaires, consistant en une sécretion anormale

de filaments semblables à du blanc d'œuf caillé. Ces filaments étaient expulsés du canal de l'urèthre pendant la sortie de l'urine : ils étaient allongés, de la forme et de la grosseur d'un tuyau de plume ; ils surnageaient dans l'urine. En même temps, le méat urinaire était constamment humide.

Cette affection a été guérie dans l'espace de sept jours, à l'aide de trois gouttes de *pulsatille*, douzième dilution, dans neuf onces d'eau distillée, potion dont le malade prenait une cuillerée à soupe matin et soir.

OBSERVATION CIV.

GONORRHÉE.

Dans le mois de mars 1834, un chef d'imprimerie vint me consulter pour une blennorrhagie qui existait depuis six jours.

Je prescrivis sept gouttes de *chanvre*, teinture primitive, dans huit onces d'eau distillée, pour prendre quatre cuillerées par jour.

La guérison a été opérée dans le court espace de quatre jours. Il y avait trois mois qu'une autre blennorrhagie, semblable à la précédente, avait exigé chez ce même jeune homme un traitement de deux mois.

OBSERVATION CV.

GONORRHÉE.

Un ouvrier, âgé de 30 ans, est atteint, depuis neuf mois, de gonorrhée, pour laquelle il a subi infructueusement divers traitements. L'écoulement est d'un blanc verdâtre ; il y a rétrécissement du commencement du canal de l'urètre, dont l'orifice est constamment fermé par une sorte d'agglutination. Cet homme a été atteint de la gale à l'âge de dix ans.

Depuis cinq semaines, il a cessé toute espèce de remèdes.

Le 26 juillet 1836, il prend cinq globules de la teinture forte de *soufre*.

Le 2 août, l'écoulement était augmenté. Je prescris cinq globules de la trentième dilution de *soufre*.

Le 11, l'écoulement est encore plus fort. Je prescris deux gouttes de la trentième dilution de *soufre*, avec huit onces d'eau distillée, pour prendre deux cuillerées par jour.

Le 18, l'écoulement était considérablement diminué.

Le 25, le malade était entièrement guéri.

OBSERVATION CVI.

GONORRHÉE.

Un jeune homme, quinze jours après un coït impur, est atteint d'un écoulement jaunâtre, sans douleur, plus abondant la nuit que le jour.

La maladie existait depuis six jours, lorsqu'il vint me consulter, le 8 septembre 1836. Je prescris une potion avec dix gouttes de teinture forte de *petroselinum*, pour prendre une cuillerée toutes les deux heures.

Le 11, l'écoulement est augmenté ; il existe de la douleur pendant l'excrétion urinaire. Elle se dissipe le lendemain.

Le malade prend une goutte de la trentième dilution du même médicament.

Le 13, l'écoulement est très-diminué : même prescription.

Le 16, même état : même prescription.

Le 20, il va mieux : je prescris deux gouttes de la même dilution du même médicament, dans huit onces d'eau distillée, pour prendre trois cuillerées par jour.

Le 23, l'écoulement avait presque entièrement cessé.

Le 26, le malade était parfaitement guéri.

Pendant le traitement d'une gonorrhée, nous n'or-

donnons pas au malade le séjour du lit ; nous lui permettons de vaquer à toutes ses occupations ordinaires.

Nous ne défendons que les spiritueux et les acides. Lorsque le malade a l'habitude du café ou du thé, nous lui ordonnons de n'en boire qu'une fois le jour, et moins fort qu'à l'ordinaire. Du reste, nous lui permettons de satisfaire son appétit avec les aliments dont il se nourrit habituellement.

OBSERVATION CVII.

GONORRHÉE.

Un jeune homme est atteint, depuis quinze jours, d'une gonorrhée.

L'écoulement est abondant et de couleur jaune verdâtre ; il éprouve de vives douleurs contusives et élançantes dans le canal de l'urètre ; l'urine est excrétée avec des douleurs brûlantes.

Le malade est soumis à l'emploi de plusieurs doses de *mercure vif*, deuxième trituration, et il est complétement guéri dans l'espace de dix jours.

Ce médicament, administré à cette faible dose, paraît être un des meilleurs moyens à employer contre la gonorrhée.

Le traitement dure rarement plus de trois semaines. Mon collègue Jahr a traité, en Allemagne, un grand nombre de ces maladies, à l'aide de ce même moyen, et

toujours avec succès ; mais, comme il employait à cette époque la douzième dilution, le traitement se prolongeait ordinairement pendant trois semaines.

Le *mercure vif* a produit chez le sujet de cette observation un grand nombre de symptômes pathogénétiques, et, entre autres, un prurit très-vif à l'anus qui s'est dissipé peu de temps après le traitement.

OBSERVATION CVIII.

GONORRHÉE.

Un jeune homme est infecté d'une gonorrhée dans les premiers jours du mois de décembre 1836.

L'écoulement était rare pendant la nuit, et abondant le jour, surtout pendant la marche.

Quatre doses de *mercure vif*, deuxième trituration, le guérissent radicalement dans le court espace de trois jours.

OBSERVATION CIX.

GONORRHÉE.

Une jeune fille, âgée de 20 ans, est atteinte depuis plus de dix-huit mois d'une gonorrhée, pour laquelle elle n'a encore subi aucun traitement, n'ayant pu

se décider jusqu'à ce moment à avouer à un médecin la maladie dont elle est infectée.

L'écoulement est abondant, et laisse sur le linge des taches jaunes et verdâtres. La santé de cette jeune personne n'est nullement altérée par la présence de cette gonorrhée, qui ne lui fait éprouver aucune douleur.

Le 25 décembre 1836, je prescris trois doses de *mercure vif*, deuxième trituration, pour prendre une chaque jour. Je ne modifie en rien son régime, et ne lui ordonne aucune espèce de tisane.

Le 27, il y avait déjà une grande diminution dans l'abondance et la nature de l'écoulement.

Le 29 et le 31, la malade prend encore deux doses du même médicament; et dès lors l'écoulement cesse entièrement.

Ainsi, une blennorrhagie, existant à peu près depuis deux ans, est guérie dans le court espace de six jours.

Le nombre de guérisons que j'ai obtenues à l'aide de ce traitement, dont on n'a point encore parlé jusqu'à ce jour, m'a convaincu que le *mercure vif*, administré de cette manière, est le médicament le plus approprié à cette maladie.

OBSERVATION CX.

GONORRHÉE SYCOSIQUE.

Un officier d'artillerie, huit jours après avoir coha-

bité avec une femme pendant le temps des menstrues, fut atteint d'une uréthrite aiguë avec écoulement gonorrhéique. En même temps, il se développa un condylome semblable à une fraise, dont le pédicule venait s'implanter dans l'orifice du méat urinaire.

Quelques jours après le début de cette affection, le malade prit pendant quatre jours, tous les soirs, une goutte de la teinture forte de *chanvre.*

Le 2 octobre, j'appris par une lettre du malade, que l'écoulement était devenu verdâtre et fétide et qu'il était très-abondant; qu'il y avait de vives douleurs en urinant, et qu'il existait pendant toute la nuit un priapisme extrêmement douloureux.

Considérant ces symptômes comme produits par une action trop forte du *connabis*, je ne prescris aucun médicament au malade.

Le 10, toutes les douleurs étaient dissipées; l'écoulement était peu abondant, jaunâtre et sans odeur.

Je prescris plusieurs doses de *thuja.*

Le 25, le condylome était entièrement disparu, et l'écoulement était très-diminué; il était d'une couleur blanchâtre.

Je prescris un grain de la troisième trituration de *mercure soluble.*

Le 31, il n'existait plus que quelques gouttes d'écoulement d'un blanc-clair. Je prescris une goutte de la teinture forte de *soufre.*

Dix jours après, il n'existait plus la moindre trace de la blennorrhagie.

OBSERVATION CXI.

GONORRHÉE.

Un jeune homme était atteint, depuis trois ans, d'une gonorrhée, que les divers traitements qu'il avait subis n'avaient pu guérir entièrement.

L'écoulement avait lieu principalement avant et après les évacuations alvines, et aussi le matin en se levant ; la nuit, il était obligé de se lever fréquemment pour uriner. Le corps était affaibli, et le moral fortement affecté.

Cette affection a été guérie en sept semaines, à l'aide de la *pulsatille* à la douzième dilution, de la teinture forte de *soufre*, et du *selenium*, trentième dilution.

OBSERVATION CXII.

ORCHITE AIGUE.

Un jeune homme est infecté d'une gonorrhée vers le 15 du mois de décembre 1835. Il est soumis aux bains, aux tisanes délayantes et à l'usage allopathique du baume de copahu.

Après un traitement de six semaines, l'écoulement cesse, et le jeune homme se félicite du rétablissement de sa santé ; mais, environ sept semaines après, le 7

mars 1836, il tombe malade, sans cause appréciable. Le premier jour, courbature générale; perte d'appétit; langue blanche; vertiges tournoyants; fièvre avec soif, et chaleur générale.

Le soir, évanouissement, suivi de froid et de frissons, avec tremblement de tout le corps; une chaleur ardente succède à ces symptômes. En même temps, pissement de sang très-douloureux, et vives souffrances au testicule gauche, qui devient le siége d'un gonflement dur et sensible au moindre toucher, et qui acquiert un volume considérable dans l'espace de vingt-quatre heures; la région des reins et le membre inférieur gauche font ressentir des douleurs lancinantes intolérables. Le malade est obligé de rester constamment alité: le moindre mouvement est insupportable. Il se déclare en outre une constipation fort opiniâtre, et parfois des nausées et des efforts de vomissement.

L'*aconit*, à la vingt-quatrième dilution, fut le premier remède employé; mais il ne fut suivi d'aucune amélioration de la maladie, qui devenait d'heure en heure plus grave et plus douloureuse.

Je prescrivis alors l'*arnica* à l'extérieur en fomentation, et une potion de la sixième dilution du même remède, à prendre par cuillerée d'heure en heure.

Le 11, il y avait de l'amélioration: les douleurs du membre inférieur et des reins étaient beaucoup calmées; le pissement de sang avait cessé, et la tumeur était moins dure et moins volumineuse.

Ce même moyen fut continué jusqu'au 15, époque où il y avait un grand changement dans l'état du ma-

lade, mais à partir de laquelle, l'affection restait stationnaire. Alors le malade fut soumis à l'usage de l'*or* pur et broyé, et donné à la troisième et sixième atténuation. Dès lors, la tumeur fit des progrès rapides vers la résolution, et diminua au moins de la moitié de sa grosseur primitive ; mais parvenue à ce point, la décroissance fut insensible. En même temps, l'écoulement gonorrhéique, qui avait cessé depuis deux mois, reparut avec les mêmes caractères qu'il avait primitivement. La *pulsatille*, à la douzième dilution, fut reconnue comme le moyen le plus spécifique et comme ayant le plus d'affinité avec le médicament qui venait d'épuiser son action avec tant de succès. Ce moyen fut donc employé, et par suite le testicule revint à son état normal, le 28 du même mois.

Quant à l'écoulement qui avait reparu depuis le 19, il exigea, pour son entière guérison, l'emploi de la teinture forte de *soufre* et la troisième dilution de l'*acide nitrique*, moyens qui durent être continués à peu peu près pendant l'espace de vingt-cinq jours. Depuis lors, ce jeune homme a continué de jouir de la meilleure santé.

Je ne rapporterai point les diverses guérisons de gonorrhée que j'ai obtenues à l'aide de l'homœopathie, souvent dans un court espace de temps.

Les moyens principaux que j'ai employés, sont le *chanvre*, le *persil*, le *thuja*, l'*acide nitrique*, la *pulsatille*, le *soufre*, et surtout le *mercure vif* à la deuxième trituration.

OBSERVATION CXIII.

ULCÈRES SYPHILITIQUES DE LA GORGE.

Un militaire, âgé de 50 ans, est atteint d'ulcères syphilitiques dans la gorge. Il a subi, depuis un an, dix traitements mercuriels, composés de pilules et de gargarismes. Lorsque je l'examinai, les ulcères étaient d'un blanc gris-perlé. Le malade éprouvait de grandes douleurs en avalant; ces douleurs s'étendaient jusque dans l'intérieur des oreilles. Cet homme a été atteint de la gale à l'âge de 25 ans.

Je prescris une goutte de la teinture forte de *soufre*.

Huit jours après, les ulcères de la gorge étaient entièrement guéris.

J'ai eu occasion de revoir cet homme six semaines après cette guérison. Il n'avait plus éprouvé de symptômes de syphilis, et venait me consulter pour une nouvelle infection qui consistait en un écoulement blennorrhagique, qui a été guéri par l'*acide nitrique* à la troisième dilution.

Plusieurs motifs m'avaient déterminé à faire usage du soufre contre cette syphilis : d'abord, parce qu'il avait été atteint de la gale quatre ans auparavant; en second lieu, parce que, d'après la nature des ulcères, il était facile de voir qu'ils étaient entretenus et occassionnés en partie par l'abus du mercure; et, en troisième lieu, parce que le soufre est l'un des plus puis-

sants antidotes du mercure. Le succès a répondu à mes prévisions et d'une manière plus rapide que je ne m'y attendais moi-même.

OBSERVATION CXIV.

SYPHILIS.

Une domestique, infectée de la syphilis depuis quatre mois, affection pour laquelle elle n'a point encore subi de traitement, dans l'ignorance où elle était de la nature de la maladie, entre à l'hôpital vers le milieu de septembre 1834.

Il existe un vaste ulcère, d'un aspect hideux, s'étendant de la vulve à l'anus, et couvrant tout le pudendum, la partie interne des cuisses et des fesses, le périnée, et le pourtour de l'anus. L'ulcère s'élève à un demi-pouce au-dessus du niveau de la peau environnante ; le fond en est grisâtre, et les bords sont composés d'une série de demi-cercles relevés à pic ; il s'en écoule une grande quantité de pus ichoreux ; l'étendue de cet ulcère est à peu près de la largeur de deux mains ; les muqueuses anale et vulvaire sont tuméfiées ; l'aine gauche est le siége d'un bubon du volume d'une petite noix ; du reste, à l'affection locale près, la santé est bonne ; les douleurs de la plaie sont fort légères. Dans le commencement de l'infection, la maladie était bornée à l'intérieur des grandes lèvres ; mais plus tard il s'est développé un bouton vers le pé-

rinée, qui s'est ulcéré et dont la plaie a pris chaque jour plus d'extension, au point d'acquérir l'aspect que je viens de décrire, malgré les soins de propreté et les lotions répétées avec l'eau tiède et des infusions de mauve.

Le 20, la malade prend une goutte de la douzième dilution de *mercure soluble.*

Le 2 octobre ; il existe une amélioration très-prononcée : l'ulcère a pris un meilleur aspect, et est diminué à peu près d'un tiers d'étendue.

Je prescris dix globules du même médicament.

Le 5, même prescription.

Le 14, l'ulcère est diminué de la moitié de son étendue : même prescription.

Le 19 et le 25 du même mois, même prescription. État stationnaire ; la plaie n'a point fait de progrès vers la cicatrisation depuis le 14.

Le 30, craignant qu'il n'y ait quelque complication de psore, je prescris la teinture de *soufre*, que je laisse agir pendant douze jours.

Le 12 novembre, il y a un peu de mieux ; prescription : trois grains de *mercure soluble*, première dynamisation, à prendre en trois doses, les 12, 13 et 14. Dès lors, la maladie marche avec rapidité vers la guérison, au point que le 24 du même mois, l'ulcère était borné aux parties génitales, et que toutes les autres parties étaient revenues à l'état sain. Il n'existe plus de trace du gonflement de l'aine.

Vers le 30 du même mois, et pendant mon absence pour cause de maladie, la plaie était tellement dimi-

nuée, que le médecin de l'hospice, la jugeant entièrement guérie ou au moins sur le point de l'être, céda aux sollicitations de cette femme, qui, se voyant débarrassée de cette horrible affection, désirait vivement retourner chez ses parents.

Cette observation est remarquable :

1° En ce que la maladie, depuis quatre mois, augmentait chaque jour d'étendue, et que ses ravages ne se sont arrêtés qu'à partir du moment où elle fit usage des doses infinitésimales de l'homœopathie ; 2° en ce qu'il est arrivé une époque où les mêmes doses n'eurent plus d'effet sur la malade, et qu'alors, après avoir administré une dose de soufre, trois globules de la teinture forte, le même médicament agit avec une rapidité étonnante.

OBSERVATION CXV.

SYPHILIS.

Un cordonnier, âgé de 33 ans, a été atteint, pour la deuxième fois, il y a six ans, d'une gale dont il a été débarrassé à l'aide de lotions de Dupuytren. J'ai recueilli sur la maladie de cet homme les renseignements suivants :

Dans les premiers jours du mois d'août 1834, et quinze jours après un coït impur, il s'est développé sur le prépuce une pustule qui s'est bientôt ulcérée et a pris tous les caractères d'un ulcère syphilitique, in-

dolent; en même temps est apparu à l'aine droite un bubon de la grosseur d'un œuf de poule; la circonférence de cette tumeur est le siége de douleurs sécantes, accompagnées de prurit brûlant; le matin, douleur gravative au front; élancements pleurodyniques au côté droit, se faisant sentir dans les mouvements profonds de l'inspiration et pendant l'éternument. Ce dernier symptôme est étranger à la maladie actuelle et dure depuis trois ou quatre mois. Le malade éprouve, le soir, la sensation d'un goût de pourriture dans la bouche; la langue est constamment recouverte d'un mucus épais et collant; les nuits sont mauvaises, à chaque instant il s'éveille en sursaut, tourmenté par des rêves inquiétants.

Le malade prend une goutte de *mercure soluble*, douzième dilution; dans l'après-dînée, il éprouve des tranchées, à la suite desquelles il a deux selles liquides.

Le 27, le bubon s'est ouvert: il s'en écoule un pus de bonne nature; le chancre est presque cicatrisé; selles difficiles; il survient de vives douleurs pleurétiques, sans fièvre; elles empêchent la toux et la respiration; prescription: trois globules de *bryone*, trentième dilution.

Le 29, mêmes douleurs; constipation: nouvelles doses de *bryone*.

Le 30, aucun changement dans l'état du malade: une dose d'*aconit* le matin, et une dose de *nux* le soir.

Le 31, légère rémission des douleurs; le malade a eu une selle fort dure; l'ulcère est entièrement disparu;

le bubon n'a suppuré que l'espace de trente-six heures ; aujourd'hui, il est réduit au cinquième de son volume primitif.

Le 2 septembre, trois globules de *scille* pour les douleurs de poitrine : dans l'après-midi, il existait une légère amélioration.

2° Le 3, les symptômes pleurétiques font éprouver de vives douleurs au malade ; l'inspiration et la toux sont douloureuses : application du pôle-nord de l'aimant homœopathique sur le point douloureux pendant une minute ; quelques minutes après, disparition complète des douleurs à l'instant même, et à son grand étonnement le malade peut inspirer profondément sans la moindre difficulté.

Le 7, l'affection syphilitique est entièrement guérie ; le malade reste constipé : je prescris quelques globules de *nux*, et les jours suivants les selles sont naturelles.

OBSERVATION CXVI.

SYPHILIS.

Un célibataire, âgé de 36 ans, six jours après un coït impur, éprouve, le 3 août 1836, une douleur pressive dans l'aine gauche et le testicule du même côté. Ce symptôme était disparu le lendemain. Le troisième jour, il se déclare un prurit assez vif au prépuce, et vers la soirée il apparaît subitement quatre ulcères syphilitiques : les deux premiers, de la grandeur de

la moitié d'une lentille, se joignent dans un point de leur circonférence, et sont situés à la couronne du gland ; le troisième, un peu plus petit que les précédents, se trouve entre le prépuce et la couronne ; enfin, le quatrième, grand comme la tête d'une épingle, est fixé sur le prépuce même.

Le 5, je prescris des doses homœopathiques de *mercure vif*, pour prendre le soir et le matin. Je n'ordonne aucune modification dans le régime du malade, et je lui permets de vaquer à toutes ses occupations ordinaires.

Le 6, le plus petit des chancres était guéri, et entièrement disparu dans la soirée du même jour.

Le troisième, qui était alors le plus petit, était totalement guéri dans la journée du 11 : tandis que ce dernier se guérissait, les deux autres s'agrandissaient de jour en jour, et ils ne commencèrent à se guérir qu'après la disparition entière du troisième chancre ; mais alors la guérison fut si rapide que ces deux ulcères, qui avaient atteint chacun la grandeur d'un centime, étaient complétement disparus le 13, dans l'espace de deux fois vingt-quatre heures.

La guérison a donc été obtenue dans le court espace de huit jours, et, depuis huit mois, M. *** n'a point encore éprouvé le moindre symptôme de cette syphilis.

OBSERVATION CXVII.

SYCOSIS.

Un jeune homme vint me consulter, dans le mois de mai 1834, pour une affection sycosique qui existait depuis huit semaines, et contre laquelle il n'avait encore employé aucun moyen curatif.

Cinq mois auparavant, il avait été guéri d'une gonorrhée par de fortes doses de baume de copahu.

Le gland est recouvert de cinq petites tumeurs rosées, assez semblables à des fraises. Ces condylomes sont attachés par une espèce de pédicule.

Ce jeune homme, étant obligé de quitter la ville pour un voyage de plusieurs mois, me pria de lui prescrire la quantité des remèdes que je croyais être nécessaires pour obtenir la guérison de cette maladie vénérienne. En conséquence, je prescrivis quatre doses de *thuja occidentalis*, trentième dilution, et quatre doses semblables d'*acide nitrique*, troisième dilution; pour prendre une poudre tous les six jours, en ayant soin d'alterner ces deux médicaments.

Trois mois après, je reçus la visite de ce jeune homme qui venait me remercier de la guérison obtenue à l'aide des médicaments que je lui avais prescrits.

J'appris en même temps qu'il n'avait pas pris les médicaments aux intervalles que j'avais déterminés : il

avait cru qu'il se guérirait plus tôt en prenant une poudre tous les jours; et en effet, en suivant cette marche, la guérison fut obtenue dans le court espace de dix jours.

Ce fait, et plusieurs autres semblables, ont contribué pour beaucoup à me faire reconnaître la nécessité de la répétition des doses dans certaines maladies, surtout dans celles où l'existence d'un virus n'est point douteuse.

OBSERVATION CXVIII.

SYPHILIS CONSTITUTIONNELLE AVEC SYCOSIS.

Un jeune homme avait été infecté d'une syphilis grave, compliquée de sycose.

Un traitement long, et dirigé par des médecins de grande renommée, avait eu pour résultat la disparition des symptômes primitifs, toutefois après de grands efforts. Mais l'affection sycosique se montrait rebelle aux divers moyens qu'on avait dirigés contre elle; et depuis deux ans, qu'il était soumis aux remède de l'allopathie, il avait absorbé des doses énormes de mercure. Quarante grains de sublimé corrosif; le mercure soluble de Hahnemann, les pilules de Zondi, le précipité rouge, l'onguent mercuriel, avaient été employés alternativement, sous toutes les formes, à l'intérieur et en

friction. On y avait joint l'usage fréquent des bains, un régime sévère, et force tisanes sudorifiques et dépuratives.

Découragé de l'insuccès de ces divers moyens, il vint me trouver, plongé dans le plus grand désespoir, disant que si l'homœopathie (qu'il employait en dernière ressource et à laquelle il n'avait point confiance) ne portait point remède à ses maux, qu'alors le suicide pouvait seul mettre un terme à cette vie malheureuse. J'oublie de dire que plusieurs fois on avait dû suspendre les mercuriaux, à cause de l'apparition de salivations qui menaçaient de lui faire perdre les dents. Pendant ces traitements, il avait aussi perdu une grande partie de ses cheveux.

Lorsque je commençai à le traiter, l'anus etait entouré d'une couronne de condylomes, suintant une sérosité fétide et d'un jaune verdâtre, occasionnant de vives douleurs, surtout dans la position assise: ils étaient de forme plate, ulcérés, allongés, quelques-uns de la longueur d'un demi-pouce : il y en avait de quinze à vingt; la partie antérieure et médiane du membre viril était le siége d'une callosité épaisse de la longueur de deux pouces; un gros furoncle était situé sur la partie gauche de la peau du bas-ventre.

Il existait dans l'intérieur du nez, à la cloison, un ulcère arrondi, à fond grisâtre, de la grandeur d'une lentille; il y avait aussi au commencement d'une des narines une espèce de pustule dure, et douloureuse au toucher. Plusieurs autres ulcères, de la même nature, existaient à l'intérieur des gencives, sur les amyg-

dales qui étaient rouges et tuméfiées, et un, entre autres, à la voûte du palais.

Telle était l'affection grave que j'avais à combattre, et qui, depuis plusieurs mois, était abandonnée à elle-même.

L'*or* pur, broyé, et administré à la troisième dynamisation, fut le premier remède employé, et pendant son usage les ulcères du nez et de l'intérieur de la bouche disparurent entièrement.

Une circonstance importante à signaler, et que j'ai oublié de mentionner, est que cet homme fut atteint de la gale dans le cours de sa vie. Envisageant ce nouveau point de vue comme complication d'une psore, dont le réveil aggravait l'affection existante et qui pouvait entraver les divers remèdes curatifs de la sycose, je m'occupai d'abord de l'éloigner, à l'aide de l'emploi du *soufre* à la troisième division. Et en effet, pendant l'administration de ce moyen, la maladie parut s'amender. Ce fut alors que je recourus à l'emploi alternatif du *thuja occidentalis* et de l'*acide nitrique*, à différents degrés de division.

Ces deux moyens durent être continués pendant plusieurs mois, et n'agirent qu'avec assez de lenteur. Cependant, chaque semaine était marquée par une amélioration prononcée et par la disparition d'un des nombreux condylomes. Lorsqu'il n'existait plus que deux de ces excroissances, ces moyens ne parurent plus avoir aucun effet. Dès lors, le *lycopode*, à la trentième dilution, fut employé ; et ce fut avec un succès prompt et durable.

La guérison a été achevée après six mois de traitement, et depuis plus de trois ans elle ne s'est point démentie d'un instant.

Ce jeune homme qui avait payé si cher une faute commise dans un jour de débauche, qui fut si malheureux pendant le cours de deux ans, qui ne voyait d'autre terme à ses maux qu'une mort affreuse, est aujourd'hui un membre utile de la société, et sait apprécier les immenses bienfaits que doivent procurer un jour les travaux de l'immortel Hahnemann.

Nota. Quand la sycose se montre rebelle à l'emploi de l'acide nitrique et du thuja occidentalis, on administre avec le plus grand succès le mercure vif à la troisième trituration. On en donne quatre doses, à prendre une tous les deux jours; et, immédiatement après, on a recours au soufre, troisième trituration, que l'on prescrit tous les quatre ou huit jours. Lorsqu'on a fait usage d'une ou de deux doses de ce dernier médicament, on voit guérir cette maladie avec la plus grande rapidité. Ce traitement m'a été communiqué par mon collègue, le docteur Jahr.

OBSERVATION CXIX.

SYPHILIS.

Un jeune homme vint me consulter, le 16 du mois de décembre 1835, pour une syphilis qui datait de quelques jours.

Il existait plusieurs chancres, un bubon, et un écoulement gonorrhéique.

Le *mercure vif* fut employé à la première et à la troisième trituration. Plusieurs doses de l'une et de l'autre de ces préparations furent administrées alternativement à certains intervalles ; et pendant leur usage les divers symptômes s'amendèrent successivement, de sorte que la maladie entière était guérie le 7 du mois suivant.

Il a fallu à peine un vingtième de grain de *mercure vif* pour guérir cette syphilis, contre laquelle l'allopathie aurait dû employer des doses énormes, quelquefois jusqu'à trente-deux grains et plus de sublimé corrosif.

Depuis onze mois que cette guérison a été obtenue, il ne s'est point montré le plus léger indice de cette maladie.

OBSERVATION CXX.

SYPHILIS.

Une femme était infectée d'une syphilis depuis six semaines.

Elle avait deux chancres aux parties génitales, et éprouvait de grandes douleurs en urinant.

En moins de dix jours, les ulcères étaient entièrement disparus. Un trentième de grain de *mercure vif* a suffi pour obtenir la guérison de cette maladie.

Il serait inutile de rapporter tous les cas de guéri-

son, obtenus dans les différentes syphilis que j'ai eu à traiter. Dans un ouvrage intitulé : FRAGMENTS DE MATIÈRE MÉDICALE PURE, *avec des explications sur le mode d'administration et de répétition des médicaments homœopathiques*, ouvrage que je me propose de publier par la suite, je ferai connaître la manière de diriger le traitement de ces maladies, pour les guérir d'une manière sûre, en peu de temps, et sans crainte de récidive. Je dois ces renseignements à l'obligeance du savant Jahr, qui a eu l'occasion d'acquérir une grande expérience dans cette maladie, qu'il a toujours vu céder en peu de temps par ce mode de traitement, et sans récidive.

OBSERVATION CXXI.

AMÉNORRHÉE.

Melle Eugénie L...., âgée de 21 ans, d'une constitution pléthorique, ayant les joues fortement colorées, a cessé d'être réglée depuis sept mois. Sa santé ne souffre guère de la suppression de cette fonction. Elle éprouve seulement des serrements d'estomac ; elle ne peut supporter les liens de ses vêtements autour de la taille ; elle se plaint d'étouffement et de difficulté à respirer.

Le 12 mars 1836, je prescris dix globules d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, dissous dans huit onces d'eau distillée, pour prendre quatre cuillerées à soupe par jour.

Les règles sont apparues pendant l'emploi de ce remède, et ont coulé pendant quatre jours. En même temps, les souffrances que je viens de rapporter se dissipèrent entièrement.

Depuis neuf mois que cette guérison a été obtenue, cette jeune personne n'a pas cessé de jouir d'une bonne santé. Les menstrues ont eu lieu régulièrement chaque mois.

OBSERVATION CXXII.

AMÉNORRHÉE.

Mlle Marie D....., âgée de 20 ans, après avoir été réglée dès l'âge de 14 ans, avait cessé de l'être depuis trois ans.

Les menstrues avaient été suspendues à la suite d'un refroidissement au moment de l'époque même.

Depuis lors, cette jeune fille avait été constamment souffrante, et ses parents avaient consulté divers médecins dont les différents traitements étaient restés infructueux.

Elle avait la langue d'un rouge-cerise, souffrait fréquemment de vives douleurs dans le bas-ventre ; l'appétit était fort irrégulier ; l'hypocondre gauche était le siége de douleurs aiguës, augmentant par la marche, et ne lui permettant cependant pas de rester assise. Ces douleurs apparaissaient plus fréquemment le soir, et

produisaient une grande gêne dans la respiration ; la face était tantôt pâle et altérée, tantôt fortement colorée.

Elle était sujette à des attaques de migraine, qui survenaient surtout vers l'époque habituelle du flux menstruel. Cette migraine avait son siége à la partie gauche du front, et consistait en de vives douleurs qui se convertissaient en battements, avec larmoiement de l'œil, surtout par la marche. Elle apparaissait plus spécialement le matin, pour cesser vers la soirée.

Le pouls était habituellement dur et plein. Elle éprouvait fréquemment des palpitations et des battements de cœur, parfois aussi des épistaxès.

Les jambes étaient fatiguées et brisées, surtout par la moindre marche, et des inflammations érésipélateuses s'y étaient montrées à diverses époques.

Le *kali carbonicum*, administré à la trentième dynamisation et à la dose de quelques globules, a été suivi du plus grand succès, dans l'espace de quinze jours.

Les menstrues ont paru comme elles avaient lieu trois ans auparavant. En même temps, les diverses souffrances qui signalaient l'absence de ce flux, si important pour la conservation de la santé, disparurent successivement ; et depuis neuf mois que cette guérison a été obtenue, l'époque menstruelle s'est montrée régulièrement, et la jeune fille continue de jouir d'une santé florissante.

La pulsatille et le natrum muriaticum avaient été employés avant le *kali*, sans aucun succès.

L'aconit, la bryone et la belladone avaient été égale-

ment mis en usage contre les violentes souffrances de la tête, mais n'auraient procuré qu'un soulagement momentané.

Toutes les souffrances avaient apparu depuis l'époque de la disparition du flux menstruel. Cette circonstance devait, par conséquent, être prise en grande considération, pour le choix des moyens thérapeutiques, et on ne devait mettre qu'au second rang les symptômes qui n'étaient ici que secondaires et accessoires.

OBSERVATION CXXIII.

AMÉNORRHÉE.

Mme Françoise Dem....., âgée de 40 ans, n'a point eu ses menstrues depuis quatre mois.

Depuis la même époque, elle est atteinte de flueurs blanches, qui sont surtout très-fortes vers la soirée. Cette affection a occasionné un grand épuisement : la malade est d'une excessive faiblesse ; le pouls est petit et mou ; l'estomac est le siége de tiraillements fréquents.

Un seul médicament, cinq globules de la quinzième dilution de *china*, a été employé contre cette maladie.

La leucorrhée s'est entièrement dissipée pendant son action, et le cours menstruel s'est rétabli peu de temps après.

OBSERVATION CXXIV.

AMÉNORRHÉE.

Melle la baronne de ***, âgée de 18 ans, est malade depuis six mois, par suite de la suspension des menstrues.

La face est très-colorée ; la tête douloureuse ; elle y ressent des élancements en se baissant ; elle éprouve de vives souffrances vers le bas-ventre, à l'époque habituelle des règles ; sursauts avec frayeur, au moment de s'endormir ; il existe à la poitrine une éruption de boutons, avec prurit.

La malade est soumise à l'usage du *soufre*, à la trentième dilution. Pendant l'emploi de ce moyen, la fonction menstruelle s'est rétablie, et en même temps les diverses souffrances qui signalaient cette suspension se sont entièrement dissipées.

OBSERVATION CXXV.

LEUCORRHÉE.

Une dame d'un tempérament lymphatico-sanguin, d'une constitution délicate, âgée de 40 ans, mère de plusieurs enfants, a fait diverses maladies graves de-

puis l'âge de 25 ans. Il y a environ quinze ans qu'elle fut atteinte d'une gale, que l'on fit disparaître par des moyens externes. Elle a eu souvent besoin des secours de la médecine, ne jouissant jamais pendant longtemps d'une santé parfaite. Depuis quinze mois que je suis devenu le médecin de la maison, j'ai eu à soigner chez cette personne plusieurs érésipèles à la face très-opiniâtres, des catarrhes, et des diarrhées. Depuis un grand nombre d'années, elle souffre de dartres, qui ont leur siége aux mains, et de grandes démangeaisons aux parties génitales. Jusqu'au mois de mai 1833, elle fut traitée par le secours de l'allopathie ; mais les guérisons n'étaient que momentanées, et les secours qu'elle recevait n'étaient que des moyens palliatifs à ses maux. Enfin, le 16 mai 1833, je me décidai à la soumettre à un traitement homœopathique. Voici le portrait que je traçai de ses souffrances habituelles :

Cette dame est réglée toutes les trois semaines depuis quatre ans. L'écoulement menstruel dure pendant six à sept jours ; pendant les deux premiers jours, il a lieu avec une telle abondance, qu'il ressemble à une hémorragie : elle est obligée de tenir plusieurs linges à demeure, qui sont percés en peu de temps. Les quatre jours suivants, l'écoulement se ralentit et se fait comme dans sa jeunesse.

Pendant les premiers jours de cette époque, son caractère, qui est habituellement doux et aimable, devient tout autre : alors elle est d'une grande vivacité, devient triste, et a de la peine à retenir ses pleurs, quoique sans aucun sujet. La moindre contrariété l'impa-

tiente ; elle se met à gronder pour le moindre motif. Elle devient en même temps d'une très-grande faiblesse, et est obligée de prendre de fortes nourritures et du vin pour soutenir ses forces ; sinon, elle sent des tiraillements à l'estomac, qui lui occasionnent des maux de tête, ayant leur siége principal au front ; la vue s'affaiblit, et elle voit passer devant les yeux une foule d'objets bizarres. Pendant le jour, elle est assoupie ; et le repos de la nuit est fort agité. Lorsque l'écoulement cesse, elle regagne un peu de forces, et les maux de tête disparaissent ; mais elle ne reste pas longtemps dans cet état de calme : quatre jours après, apparaissent des flueurs blanches abondantes, qui l'épuisent ; elles s'annoncent par une toux légère, des maux de reins, des points de côté, des envies de vomir, et une grande faiblesse d'estomac : elles sont laiteuses et abondantes, surtout pendant cinq à six jours, puis diminuent considérablement, pour cesser entièrement, dix jours avant un nouvel écoulement menstruel : elles sont accompagnées d'un grand prurit aux parties génitales, qui se fait aussi vivement sentir lors de l'apparition des règles. Le pouls est habituellement petit, faible et lent. Elle éprouve de grandes lassitudes dans les membres. La personne se trouve mieux au grand air. Le soir, les pieds sont un peu gonflés ; les flueurs blanches sont plus abondantes quand elle se fatigue beaucoup.

Il existe sur les doigts des plaques dartreuses, suintant une matière jaunâtre qui se dessèche sous forme de croûte. Ces dartres causent beaucoup de prurit.

Le 22 mai, je prescris deux gouttes de la teinture primitive de la *pulsatille*, qu'elle prend le matin à jeun. Le même jour, les flueurs blanches, qui avaient cessé une partie de la journée de la veille, ainsi que la nuit, reparaissent avec abondance, et sont accompagnées des symptômes ordinaires.

Le 25, elle a une selle diarrhéique fort abondante.

Le 26, les flueurs blanches disparaissent, et n'ont point lieu les jours suivants.

Dans les premiers jours du mois de juin, l'écoulement menstruel se fit comme de coutume; mais les flueurs blanches ne se montrèrent ni avant ni après cette époque.

Le 18 du mois de juin, elle prit une dose de teinture de *soufre*; ce médicament lui occasionna une légère diarrhée et l'apparition momentanée des flueurs blanches, qui cessèrent de nouveau quelques jours après, et ne sont plus reparues, quoiqu'au moment que je rédige son observation, il se soit déjà passé sept époques menstruelles.

Le 28 du mois de juin, se trouvant à l'approche d'une nouvelle évacuation menstruelle, je lui fis prendre une dose de *nux vomica*, trentième dilution. Les règles parurent du 29 au 30; elles furent plutôt plus abondantes que diminuées. Mais dans les époques suivantes, il y eut une diminution marquée dans l'écoulement menstruel.

Dans le mois de juillet, j'eus recours de nouveau au *soufre*, qui fut suivi de quelques doses de *graphite*, trentième dilution, dans le mois d'août.

Vers le commencement de septembre, il ne subsistait plus que quelques légères traces de l'affection dartreuse ; la malade n'éprouvait plus de démangeaison. Le prurit qui accompagne et précède les menstrues n'a nullement cessé.

Voici l'état dans lequel se trouvait cette personne sur la fin de septembre de la même année :

Fermeté des chairs ; embonpoint marqué ; la figure est animée ; les joues colorées ; les yeux bien composés.

Cette dame n'éprouve plus aucune incommodité. Sa santé est devenue solide ; elle paraît être rajeunie au moins de dix ans : elle ne se souvient point d'avoir joui d'une aussi bonne santé depuis longtemps. Le changement qui s'est opéré chez cette dame, dans l'espace de quelques mois, est reconnaissable pour tout le monde.

OBSERVATION CXXVI.

LEUCORRHÉE.

Une dame d'un tempérament lymphatico-sanguin, âgée de 32 ans, mère de plusieurs enfants, souffre de flueurs blanches depuis quelques années. Cette dame est naturellement portée à la tristesse et à la mélancolie pour le moindre motif. Elle aime le travail, et est souvent obligée de veiller jusqu'à minuit pour ses occupations de commerce.

Le 30 mai 1833, son médecin ordinaire, qui avait

renoncé à la guérir de ses flueurs blanches, me pria d'aller voir cette dame pour la traiter suivant la médecine homœopathique, ayant appris la cure que j'avais obtenue chez la malade qui fait le sujet de l'observation CXXV.

Les flueurs blanches sont tantôt jaunâtres, tantôt d'une couleur laiteuse ; elles sont abondantes, ont lieu sans interruption, excepté pendant l'époque menstruelle, qui se fait avec régularité. Cette femme est fort délicate ; la figure est pâle ; les yeux sont abattus. Elle n'a jamais eu la gale ; mais le cuir chevelu est recouvert d'une dartre furfuracée, existant depuis un grand nombre d'années. Elle éprouve une douleur au front, comme si le cerveau était tendu ; la vue est affaiblie ; l'appétit est faible ; les selles régulières ; elle est sensible au froid, et éprouve rarement de la soif ; lorsque les flueurs blanches sont le plus abondantes, elle éprouve des faiblesse d'estomac, de l'assoupissement, des maux de reins, une grande lassitude dans les membres et une petite toux sèche.

Je prescris la quantité de globules nécessaires pour absorber une goutte entière de la teinture primitive de *pulsatille*. La malade prend quinze de ces globules, le 31 mai au matin.

Le même jour, les flueurs blanches devinrent plus abondantes que de coutume ; cette dame éprouva des coliques, des nausées et de grandes faiblesses d'estomac.

Le 3 juin, la leucorrhée était diminuée ; la malade prend une vingtaine des globules que j'avais prescrits précédemment.

Le 5 juin, les flueurs blanches n'avaient point cessé : la malade prit alors le parti d'avaler en une fois tout ce qui restait des globules.

Le 12 juin, les flueurs blanches cessèrent complétement.

Dans le mois d'août, cette femme jouissait de la meilleure santé : elle était fraîche, avait gagné de l'embonpoint, et ne ressentait plus la moindre trace de ces flueurs blanches qui avaient abîmé pendant longtemps sa constitution.

Dans le mois de septembre, je voulais tenter également la cure de la dartre furfuracée de la tête ; mais cette dame était si contente de l'état florissant de sa santé, qu'elle ne voulut point se soumettre à un nouveau traitement : elle était d'ailleurs dans la persuasion que cette dartre ne devait point être guérie. Elle se décida pourtant à prendre quelques doses de teinture de soufre, qui y apportèrent quelque soulagement.

OBSERVATION CXXVII.

LEUCORRHÉE.

Une demoiselle, âgée de 17 ans, bien réglée, se plaint d'être atteinte de flueurs blanches continuelles et abondantes, laissant des taches jaunes sur le linge.

Du reste, sa santé n'est nullement altérée, à l'exception de quelques douleurs vagues aux côtés de la poitrine, en travaillant.

Il y a quelques mois, ayant consulté un médecin, celui-ci lui prescrivit des émollients, une saignée et des sangsues. Ce traitement n'avait servi qu'à augmenter la leucorrhée.

Le 5 avril 1836, cette jeune fille prend une goutte de la troisième dilution d'*acide nitrique*.

Le 25, diminution très-forte de l'écoulement : même prescription.

Le 29, état stationnaire. Je prescris cinq globules de la teinture forte de *soufre*.

Le 8 mai, la leucorrhée était entièrement guérie.

Vers la fin du mois de novembre, j'ai eu occasion d'interroger cette jeune fille. Depuis sa guérison, elle ne s'était plus aperçue de la moindre trace des flueurs blanches.

OBSERVATION CXXVIII.

LEUCORRHÉE.

Une servante, âgée de 39 ans, d'un tempérament éminemment lymphatique, vint me consulter le 4 juin 1833, pour un rhumatisme qui la faisait cruellement souffrir depuis trois mois.

Cette femme est atteinte, depuis dix à douze ans, de flueurs blanches d'une couleur laiteuse ; elles coulaient constamment, n'avaient jamais d'interruption. Le caractère de cette femme est singulièrement disposé aux pleurs.

La malade ne réclamait point mes soins pour cette affection ; mais, désireux de connaître l'effet de la *pulsatille*, je lui en administrai le même jour une goutte dans du sucre de lait.

Le 10 du même mois, cette femme vint me retrouver, elle n'éprouvait aucun soulagement dans ses douleurs de rhumatisme ; mais les flueurs blanches avaient considérablement diminué : je répétai la pulsatille.

Le 20 du même mois, la leucorrhée avait entièrement cessé. Depuis, je n'ai pas eu occasion de revoir cette femme, qui a été obligée de quitter le pays.

OBSERVATION CXXIX.

MÉTRORRHAGIE.

Marie Frankinet, blanchisseuse, âgée de quarante ans, mère d'un enfant de 14 ans, atteinte, depuis plusieurs années, de leucorrhée, éprouve, dans les premiers jours du mois d'août 1834, sans cause connue, de violentes douleurs de bas-ventre, une courbature générale dans le dos et les membres, des frissons avec horripilation, qui se prolongent pendant deux jours consécutifs. Le troisième jour, pertes utérines abondantes de caillots de sang d'un rouge foncé. La malade est obligée de garder le lit. Les jours suivants les douleurs deviennent si vives qu'on est obligé d'em-

ployer les plus grandes précautions pour la changer de place.

Cette femme, après quatre à cinq semaines de souffrances, sentant ses forces diminuer, se décide à entrer à l'hôpital, le 5 septembre 1834. Les symptômes suivants se manifestaient en elle :

Absence de soif; anorexie; sensation d'une boule qui se remue dans le bas-ventre ; douleur de pression de haut en bas dans les aines et les lombes ; région hypogastrique excessivement douloureuse : la malade frissonne à l'idée qu'on va palper cette partie. Ses pertes utérines continuent jour et nuit : tantôt ce sont des caillots noirs, tantôt c'est un sang d'un rouge vif.

Il existe une légère toux sèche, rare, qui exaspère les douleurs du bas-ventre ; celui-ci devient alors le siége d'une constriction brûlante.

Élancements dans les jambes ; grande faiblesse ; sommeil agité, souvent interrompu par la violence des douleurs.

Une conversation un peu soutenue la fatigue, et lui occasionne une profonde tristesse.

Pleurs involontaires ; mélancolie.

La malade est soumise au régime homœopathique pendant deux jours; aucun changement dans son état.

Le 7, je prescris trois globules de *platine;* diète au lait ; eau sucrée pour boisson.

Le 8, l'état de la malade est aggravé : les pertes sanguines deviennent plus fréquentes et plus abondantes que les jours précédents.

La nuit suivante, diminution marquée : la malade

goûte un repos auquel elle n'était pas habituée depuis quelque temps.

Le 9, l'hémorragie cesse entièrement, pour ne plus reparaître. Le ventre peut être palpé dans tous les sens sans occasionner la plus légère douleur; selle naturelle, la leucorrhée a cessé; la malade désire des aliments.

Le 10 et le 11, la convalescence fait des progrès rapides; la malade se promène, et n'éprouve pas la plus légère incommodité : les selles sont régulières.

Dans la nuit du 11 au 12, céphalalgie; tête pesante et embarrassée; insomnie; langue blanchâtre; légère soif; tranchées dans la région du nombril, accompagnées d'une sensation de brûlure; tiraillements au bas du sternum en respirant.

Le 12, au matin, continuation des mêmes symptômes, mais avec moins d'intensité. Je prescris trois globules de *pulsatille*, douzième dilution. Dans la journée, disparition de tous ces symptômes, après une légère exaspération.

Le 14, la malade se trouve dans l'état le plus satisfaisant; elle passe les nuits du 11 au 14 tranquillement, mais sans pouvoir dormir.

Je prescris trois globules de *café cru;* trois doses semblables, à prendre à quatre heures d'intervalle, pendant la journée.

Le 15, sommeil tranquille, qui continue tous les jours suivants; on accorde à la malade du vin et des aliments en plus grande quantité.

Le 20, la femme Frankinet, parfaitement guérie, quitte l'hôpital.

La guérison d'une affection aussi grave, obtenue en trente-six heures, sous l'influence d'une médication bien peu compliquée, causa la plus grande surprise au médecin en chef. Après un examen attentif des circonstances de la maladie et du traitement, il fut obligé d'avouer que le retour de la malade à la santé était dû positivement à l'emploi des médicaments homœopathiques.

OBSERVATION CXXX.

MÉTRORRHAGIE.

Elisabeth M...., domestique, âgée de 20 ans, accouchée le 7 septembre 1834, éprouve, depuis le moment de sa délivrance, des pertes sanguines d'un rouge-clair, sans douleur. Entrée à l'hôpital le 16 du même mois, elle est soumise au régime pendant cinq jours.

Le 21, aucun changement n'étant survenu dans son état, elle prend trois globules de *sabine*, vingt-quatrième dilution.

Dans l'après-midi du même jour, pertes utérines plus abondantes, qui continuent toute la nuit.

Le 22, l'écoulement du sang diminue sensiblement.

Le 23, guérison complète.

OBSERVATION CXXXI.

MÉTRORRHAGIE.

Mme Charles, demeurant rue Pierreuse, éprouve, depuis sept semaines, à la suite d'une fausse couche, des pertes utérines d'un sang tantôt liquide, tantôt en caillots, et d'un rouge tantôt clair, tantôt foncé; grande sensibilité au bas-ventre, augmentant par la moindre pression; douleurs pressives de haut en bas vers l'utérus; pouls faible et petit; courbature et faiblesse des membres; amaigrissement général, et décoloration de la face.

Le 28 décembre 1835, je prescris trois globules de la vingt-quatrième dilution de *sabine*, et le 31 du même mois la métrorrhagie a cessé, et la malade a recouvré une santé parfaite.

C'est le cinquième cas de ce genre qui se présente dans ma pratique, et chaque fois la guérison a suivi l'emploi des moyens homœopathiques.

OBSERVATION CXXXII.

MÉTRO-PÉRITONITE PUERPÉRALE.

Mme Renard, demeurant place du Grand Marché, accouche le 1er octobre 1835. L'arrière-faix est ex-

trait par morceaux et avec de grandes douleurs : il survient un hémorragie abondante.

Le 2 et le 3, état assez satisfaisant.

Dans la soirée du troisième jour, elle commet un écart de régime. Dans la nuit du 3 au 4, elle sort du lit, toute en transpiration, éprouve du refroidissement, suivi de légères douleurs dans le bas-ventre. A huit heures du matin, il existe de vives souffrances à la région hypogastrique. Le moindre toucher occasionne des douleurs intolérables ; le pouls est faible et d'une grande fréquence.

Je prescris la *douce-amère*, à la vingt-quatrième dilution.

A neuf heures du matin, je suis rappelé près de la malade.

Elle était en proie à un frisson violent, avec froid général et frémissement dans tout le corps ; le pouls était pétit, concentré, et marquait 110 pulsations par minute. La malade tombait dans des défaillances continuelles. La voix était altérée, la face décomposée, et d'une grande pâleur. L'écoulement des lochies était suspendu, et les douleurs hypogastriques étaient si violentes qu'elle supportait avec peine le poids des couvertures. L'abdomen était tendu, et ses divers points étaient douloureux par la plus légère pression.

Il s'était écoulé trop peu de temps depuis l'administration de la *douce-amère*, pour qu'il me fût permis de changer de remède : aussi je demandai d'attendre jusqu'à onze heures du matin.

Lorsque je revis la malade, les douleurs étaient un

peu calmées ; le froid était remplacé par une chaleur brûlante et une légère moiteur à la peau. Le pouls marquait 115 pulsations par minute. Il existait de grands maux de tête ; la soif était vive ; les lochies avaient recommencé de couler depuis la cessation des grandes douleurs, mais elles étaient accompagnées de fortes coliques. Les douleurs hypogastriques augmentaient d'intensité par l'inspiration et le moindre mouvement.

Je prescris l'*aconit* à la vingt-quatrième dilution.

Le même jour, à huit heures du soir, le pouls ne marquait plus que 95 pulsations. Il était survenu, dans l'après-dînée, une diarrhée de matières brunes. Chaque selle était précédée de pincements dans les intestins ; elles avaient lieu surtout après avoir pris quelque boisson. Plusieurs selles s'étaient échappées à l'insu de la malade ; une inspiration un peu profonde occasionnait des douleurs, comme si tous les os eussent été brisés ; il existait des élancements à la poitrine, et une sensibilité douloureuse à l'intérieur de la gorge ; les souffrances puerpérales étaient à peu près dans le même état que le matin ; les urines étaient troubles et jumenteuses.

Je prescris la *belladone* à la trentième dilution.

Le 5, l'état de la malade était fort amélioré. Pendant la nuit, elle avait eu dix selles, offrant les mêmes caractères que le jour précédent.

Je prescris la *coloquinte* à la trentième dilution.

Le 6, la diarrhée avait cessé. Toutes les souffrances qui signalaient la fièvre puerpérale avaient disparu ; mais il était survenu, depuis la nuit, une toux sèche,

qui occasionnait des douleurs dans la poitrine, et une légère sensibilité à l'hypogastre.

La *bryone* fut administrée à la malade, et ces souffrances disparurent également.

Cette femme s'est rétablie complétement, sans convalescence, et peu de jours après, elle était à ses occupations, comme si ses couches s'étaient terminées heureusement, sans avoir été entravées par aucune espèce de maladie.

OBSERVATION CXXXIII.

NÉVRALGIE DE L'UTÉRUS.

Mme de***, ayant cessé d'être réglée depuis plusieurs années, est atteinte depuis deux ans d'une maladie nerveuse. La nature et le siége de cette affection ne purent être déterminés dans les premiers mois du traitement. Aussi, pendant tout ce temps, il n'y eut aucune amélioration dans l'état de la malade. Une circonstance commémorative, dont cette dame avait négligé de faire mention, ainsi qu'une indisposition accidentelle survenue pendant le cours du traitement, firent reconnaître que l'utérus était le siége de la maladie, qui fut dès lors considérée comme une névrose de cet organe.

Voici les symptômes que présentait la malade :

Douleur nerveuse dans tout le ventre, et plus spécialement dans la région de l'utérus, comme une femme qui attend son mois.

Cette sensation donne du chagrin et de l'impatience.

La douleur se propage quelquefois aux hanches et au bas du dos, surtout dans la position agenouillée; fréquemment, de légères nausées et du dégoût; parfois, les urines sont brouillées, jumenteuses et d'un blanc-laiteux; quelque temps après leur refroidissement, il se forme un dépôt rougeâtre; parfois, un peu de constipation.

Roideur des muscles du cou. La vue se fatigue très-vite.

Depuis plusieurs mois, disparition du globe hystérique qui la faisait souffrir depuis longtemps. Depuis six ans, sensation très-pénible au larynx, dans la fossette du cou, qui provoque par intervalle une toux nerveuse, très-fatigante, suivie d'une pituite salée qui excite le larmoiement des yeux. Cette sensation nerveuse consiste en un chatouillement, ou ressemble parfois à une sorte de vibration et d'étreinte.

Parfois, brûlement au haut de la poitrine, surtout lorsqu'elle éprouve quelque chagrin. La peau est très-sensible. La malade se guérit difficilement des blessures et des coupures de la peau. Elle ne supporte pas le vin, qui la rend malade, comme si elle avait pris un vomitif. Caractère vif et impatient.

Il y a deux ans et demi que cette dame souffrit pendant longtemps d'une névralgie du poignet et du dos, qui fut guérie par l'acétate de morphine. C'est depuis cette guérison qu'elle souffre de la maladie dont je viens de donner la description.

Le 12 janvier 1836, la malade prend la *pulsatille*, qui produit beaucoup d'agitation.

L'administration de ce remède n'est suivie d'aucune amélioration.

Le 22, la *belladone*, trentième dilution, fait disparaître la roideur du cou, et rend les urines plus naturelles; mais les selles deviennent difficiles et n'ont lieu que tous les deux jours. Les douleurs du ventre s'améliorent un peu, pendant quelques jours ; mais ensuite elles reprennent leur caractère d'acuité.

Le 2 février, deux globules de *nux vomica* produisent une très-grande irritabilité. Ce médicament n'est suivi d'aucun succès.

Le 25, plusieurs doses de *conium*, trentième dilution, produisent de l'amélioration dans les douleurs du ventre. Pendant l'emploi de ce remède, les urines deviennent très-brouillées ; elles reprennent ensuite leur aspect naturel.

Le 29 mars, la malade avait depuis quelques jours des selles diarrhéiques, avec tranchées ; toutes les souffrances étaient augmentées. Prescription : trois globules de la troisième dilution d'*acide nitrique*.

La diarrhée cesse, et les douleurs du ventre se trouvent très-améliorées.

Dans la nuit du 6 avril, cette dame est prise subitement de violentes douleurs névralgiques dans la direction de la colonne vertébrale et à l'omoplate droite; elles sont accompagnées de vifs élancements, surtout par les mouvements inspiratoires et le mouvement : la malade est obligée de se tenir courbée ; elle est dans un état d'impatience extrême. En même temps, *disparition complète des douleurs névralgiques du ventre*.

Je fus appelé en hâte près de la malade. Je lui fis sur-le-champ respirer la teinture de *bryone*, et en même temps je lui administrai trois globules de la trentième dilution du même médicament, qui produisit en peu de temps une légère amélioration, au point que les douleurs devinrent supportables.

Le lendemain, dans la matinée, amélioration prononcée ; l'après-midi, guérison complète.

Le 8 et les jours suivants, le ventre continue à aller bien ; elle n'y éprouve aucune douleur. En général, tout va bien.

Le 19, les douleurs du ventre reparaissent avec assez d'intensité.

La *bryone* est prescrite en potion, pour prendre une cuillerée, matin et soir.

Pendant l'emploi de ce remède, les douleurs deviennent très-légères, mais ne cessent pas entièrement.

Le *muriate de magnésie* est ensuite employé avec succès.

Le dernier médicament que prit la malade, fut la teinture de *soufre*, répétée plusieurs fois à la dose de quelques globules.

Vers le milieu du mois de mai, cette dame jouissait d'une très-bonne santé : elle ne sentait plus la moindre douleur qui pût faire soupçonner l'existence de la névralgie de l'utérus ; elle ressentait encore, de temps à autre, un léger chatouillement au larynx, accompagné d'une petite toux nerveuse.

Madame de *** quitta Liége, pour aller habiter sa

maison de campagne ; et, pendant un séjour de six mois, elle continua à bien se porter. Depuis son retour, elle ne s'est pas encore plainte de ses anciennes souffrances.

OBSERVATION CXXXIV.

APHONIE.

François Philippart, âgé de 15 ans, est atteint, depuis trois ans, d'une extinction de voix. De temps à autre, il éprouve de la toux avec expectoration grisâtre.

Sa mère est morte d'une phthisie pulmonaire, à l'âge de trente-six ans ; ses trois frères ont succombé à la même maladie, à l'âge de dix-huit à vingt et un ans.

Le 24 janvier 1836, ce jeune homme prend trois globules de la teinture forte de *soufre*.

Le 21 février, il y avait de l'amélioration ; la voix commençait à se faire entendre.

Le 6 mars, la voix était distincte, mais était accompagnée d'enrouement.

Je prescris trois globules de *causticum*, trentième dilution.

Vers la fin du mois, la voix était devenue très-naturelle.

Depuis lors, je n'ai plus revu ce malade qui habite un village aux environs de Liége.

OBSERVATION CXXXV.

CATARRHE.

Mlle B...., âgée de 24 ans, d'un tempérament lymphatique, était malade depuis cinq jours, lorsqu'elle vint me consulter le 11 mai 1833. Elle présentait les symptômes suivants :

Mal de tête ; langue blanchâtre, muqueuse ; soif légère ; perte d'appétit ; enchifrènement ; sensation de froid dans la gorge. Légère extinction de voix, et enrouement ; oppression de la poitrine ; toux venant par quintes sèches ; les glaires se détachent difficilement ; pouls faible, petit ; absence de fièvre ; faiblesse et accablement de tout le corps.

Je prescris cinq globules de *belladone*, trentième dilution.

La guérison a été complète au bout de trois jours, sans que les symptômes se soient exaspérés sous l'administration du médicament.

OBSERVATION CXXXVI.

BRONCHITE.

Jean Degeye, papetier, âgé de 45 ans, est malade depuis six semaines. Il a été obligé de renoncer à son état depuis cette époque.

Il éprouve fréquemment des vertiges tournoyants, avec démarche comme une personne ivre ; faiblesse et tremblement des membres ; il se trouve le matin dans un état comme s'il avait pris la veille beaucoup de boissons alcooliques ; le pouls est faible, peu fréquent ; anorexie, et dégoût prononcé pour la bière et le café ; grande soif, et goût amer dans la bouche ; voix enrouée ; urines rouges et constipation. Il est atteint d'une toux sèche, plus fréquente pendant le mouvement et en se mettant au lit : elle est suivie d'une expectoration difficile, blanchâtre et peu abondante. Il se sent très-faible sur ses jambes. Les nuits sont pleines d'insomnie. Caractère irascible : il se fâche pour le moindre motif.

Ce malade a été guéri dans l'espace de cinq jours, après avoir pris trois globules de *nux vomica*.

OBSERVATION CXXXVII.

BRONCHITE.

M. le baron de G.... est malade depuis quatre semaines, par suite d'un refroidissement au sortir d'un bal.

Étant venu me consulter, je trouvai les symptômes suivants :

Toux, avec expectoration glaireuse, provoquée par la parole, le mouvement, et plus spécialement par un chatouillement au larynx et au haut de la poitrine ;

enrouement; courbature des membres, et tiraillements dans la région diaphragmatique; le corps est tout couvert de transpiration par le moindre effort; les urines sont rouges, chaudes, et déposent un sédiment abondant.

La *bryone*, à la trentième dilution, a suffi pour le guérir complétement en cinq jours.

OBSERVATION CXXXVIII.

BRONCHITE AIGUE, AVEC SYMPTOMES DE PHTHISIE PULMONAIRE.

Joséphine Carlier, âgée de 24 ans, journalière, d'un tempérament lymphatique, est amenée à l'hôpital le 29 août 1834. Depuis l'hiver dernier, cette femme est attaquée d'une affection de poitrine, dont le principal symptôme est une toux avec expectoration, accompagnée de sueur pendant la nuit. Elle a été soumise à plusieurs reprises au traitement antiphlogistique, qui n'a point empêché la maladie de faire des progrès.

Il y a environ dix jours que la malade a été en proie à une violente émotion morale (une grande frayeur), qui fit subitement passer son affection chronique à l'état aigu.

La maladie présentait les symptômes suivants :

Vertiges en se baissant, céphalalgie pulsative à l'occiput et au front; chute de cheveux, qui continue de-

puis trois mois; les yeux supportent difficilement la lumière ; conjonctives injectées ; assourdissement et murmure des oreilles ; douleur pongitive, avec sécheresse dans la gorge, accompagnée de tiraillement aux oreilles ; la déglutition de la salive augmente ce symptôme, tandis que le passage des boissons produit du soulagement; soif, inappétence, langue blanche, rouge à la pointe et aux bords ; douleurs d'estomac, comme s'il était blessé ; ce symptôme est augmenté par la pression et par l'inspiration ; les règles ont coulé il y a environ quinze jours ; elles ont été précédées, comme de coutume, de flueurs blanches ; voix rauque, toux creuse, sèche, tantôt humide, avec expectoration puriforme ; ce symptôme a plutôt lieu la nuit que le jour; la toux diminue de fréquence, lorsque la malade est couchée en supination, ayant la tête fort élevée ; respiration courte, grand essoufflement et palpitation au moindre mouvement ; douleur de courbature aux lombes et aux membres ; nuits agitées, insomnie, chaleur à la peau, fièvre, sueurs abondantes pendant la nuit, lesquelles se renouvellent le jour lorsqu'elle peut dormir ; les symptômes sont plus violents le soir et la nuit que pendant le jour ; caractère mélancolique, porté aux pleurs.

Cette femme est soumise à la diète, au repos, et à la tisane d'orge et de réglisse, pendant l'espace de trois jours, afin d'apprécier la marche de la maladie, sans l'emploi des moyens homœopathiques. Pendant l'usage de cette médecine, dite expectante, l'état de la malade, loin de s'améliorer, devient de plus en plus grave.

La nuit du 31 août au 1er septembre est marquée par une aggravation violente des symptômes : il se déclare une toux trachéale douloureuse, occasionnant de vives souffrances aux oreilles et au pharynx; les parties latérales du cou sont brûlantes et douloureuses. Ne pouvant continuer plus longtemps le rôle de spectateur en présence des souffrances de la malade, je me décide à lui administrer, le 1er septembre, à quatre heures du matin, trois globules de *pulsatille*. A huit heures du matin, le médecin de l'hôpital vient faire sa visite; la malade était encore dans un état plus alarmant que la nuit. Je dois faire quelques instances pour que le médecin retarde jusqu'après-midi l'application de seize sangsues, moyen qu'il jugeait nécessaire pour sauver la malade. Je l'assure que cette exaspération est due à l'influence du remède, et j'ajoute que je me charge d'appliquer moi-même les sangsues si l'amélioration se faisait attendre. Et, en effet, à une heure de l'après-dînée, il existe un mieux très-prononcé dans l'état de la malade : la fièvre est tombée, et les douleurs sont beaucoup diminuées.

A six heures du soir, nouvelle exaspération des symptômes: réapparition de la fièvre. Je prescris deux doses d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, à prendre à six heures d'intervalle, et une dose de *belladone*, trentième dilution, pour le 2 septembre, à six heures du matin.

Le 3, dans la journée, la malade n'inspirait plus la moindre crainte: la fièvre, les douleurs de la tête et la plupart des symptômes avaient disparu.

Le 4, il existait encore de légères douleurs à la gorge, avec tiraillement aux oreilles ; vertiges comme produits par l'ivresse ; sensation d'un poids à l'épigastre, dans l'inspiration profonde ; la nuit, toux avec expectoration puriforme; sueurs nocturnes abondantes. Je prescris deux globules de *mercure soluble*, douzième dilution.

Le 5, tous les symptômes de la gorge disparaissent.

Le 6 et le 7, la malade a eu une diarrhée, qui a cédé à la camomille et à la rhubarbe.

Le 11, les symptômes de la poitrine ne sont point améliorés ; les sueurs colliquatives de la nuit ont toujours lieu. Je prescris trois globules de *kali carbonicum*, trentième dilution.

Le 12, éruption de taches rouges, de la grandeur d'une lentille, aux mains et aux avant-bras. Les jours suivants, les sueurs nocturnes deviennent moins abondantes, la toux est moins forte, l'expectoration prend un aspect plus naturel. Vers la fin du mois, la malade quitte l'hôpital dans un état de santé qui surprend beaucoup le médecin de l'hospice, qui ne peut croire à la guérison de cette maladie. Il y a disparition complète de la toux, de l'expectoration et des sueurs.

A sa sortie de l'hôpital, la malade a reçu cinq globules de *carbo vegetabilis*. J'ai eu occasion de revoir cette femme au milieu du mois d'août 1836 ; elle paraissait continuer de jouir d'une bonne santé.

OBSERVATION CXXXIX.

COQUELUCHE.

Un jeune enfant de neuf ans, pour lequel je fus consulté le 9 juillet 1833, avait une coqueluche qui datait de trois semaines. L'enfant dépérissait considérablement : il était privé du sommeil, par la violence de ses accès ; il avait des vomissements fréquents pendant ses attaques; la nature de la toux était caractéristique ; elle était accompagnée de menace de suffocation, et la figure devenait d'un rouge pourpre.

Le jour que je vis cet enfant, il avait de la fièvre, était altéré, et avait perdu l'appétit. Je prescris, le matin, quatre globules d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, et le soir, quatre globules de *drosera*, trentième dilution.

Pendant la nuit, il devint plus souffrant que de coutume ; les accès furent plus vifs et plus répétés.

Le lendemain, absence des vomissements ; la nature de la toux avait complétement changé ; elle n'était plus que celle d'un rhume ordinaire. Le soir du même jour, nouvelle dose de drosera. Pendant la nuit, exaspération légère, mais sensible pour les assistants.

Les jours suivants, l'enfant se trouvait dans un état très-satisfaisant. Cependant il subsistait encore quelques symptômes d'une affection catarrhale légère.

OBSERVATION CXL.

COQUELUCHE.

Le fils Chaumont, âgé de 7 ans, ayant depuis quinze jours une coqueluche, dont les quintes violentes étaient accompagnées de vomissement et de teinte bleuâtre de la face, a été complétement rétabli dans l'espace de six jours, avec deux doses de *drosera rotundifolia,* à la trentième dilution, le 8 juin 1835.

OBSERVATION CXLI.

TOUX CHRONIQUE ET FLUEURS BLANCHES.

Une demoiselle, âgée de 25 ans, est malade depuis un an, d'une toux accompagnée d'expectoration blanchâtre.

Elle éprouve, au creux de l'estomac, une douleur assez vive, qui est soulagée, de temps en temps, par une espèce de régurgitation d'une matière semblable à du lait caillé.

Depuis plus de deux ans, les règles sont trop courtes et trop peu abondantes : elles ne durent que l'espace de seize heures, et sont précédées de flueurs blanches. Quelques jours avant les règles, la toux devient plus

forte, et il survient des sueurs nocturnes et abondantes. Sa poitrine paraît très-faible; elle y éprouve une grande fatigue pour peu qu'elle soit obligée de parler.

Le 28 du mois de janvier dernier, elle prend trois globules de la trentième dilution de la teinture de *soufre*.

L'époque menstruelle suivante dure deux jours. Les symptômes qui viennent d'être mentionnés se sont entièrement dissipés. Aujourd'hui, cette demoiselle jouit d'une bonne santé, et le flux menstruel a lieu chaque mois pendant cinq jours.

OBSERVATION CXLII.

TOUX CONVULSIVE ET SUFFOCANTE.

L'aîné de mes deux enfants était atteint, depuis plusieurs jours, de l'épidémie catarrhale qui régnait à cette époque.

Je lui avais administré quelques globules de mercure vif, douzième dilution, et ce médicament paraissait avoir amélioré son état, lorsque le 12 janvier, à quatre heures du matin, il est pris subitement d'accès violents de toux convulsive et suffocante, accompagnée de vomiturition et de vomissement d'une matière glaireuse. La face était rouge; les yeux gonflés et pleins de larmes; le mucus nasal était sécrété en grande quan-

tité. Je lui fis prendre quelques globules d'*ipécacuanha*, troisième dilution. Ce médicament fut suivi de la cessation des vomissements ; mais la toux persévéra avec le même caractère jusque vers les six heures du matin. J'eus alors recours à deux globules de *belladone*, trentième dilution.

Pendant la journée, la toux fut moins violente et ne revenait plus qu'à des intervalles de trois à cinq minutes.

Vers la soirée, je renouvelai la même dose de belladone.

L'enfant s'endormit peu de temps après, et ne fut pas réveillé une seule fois pendant toute la nuit.

Le lendemain matin, il n'y eut pas la moindre apparence de toux ; et dès ce moment cet enfant fut gai et s'occupa de ses jeux.

L'affection catarrhale qui existait depuis plusieurs jours avait disparu en même temps : cependant les personnes qui avaient vu cet enfant quelque temps auparavant, remarquaient sur sa figure les traces de la maladie à laquelle il avait échappé en si peu d'heures : cette pâleur et cette altération de la face ne tardèrent pas à être remplacées par un air de bonne santé.

OBSERVATION CXLIII.

TOUX NERVEUSE ET SUFFOCANTE.

Mme Thys m'amena, dans le mois d'octobre 1835,

sa jeune fille Lambertine, qui était atteinte d'une diarrhée depuis quatre jours. Les selles étaient abondantes, fréquentes, fort claires et d'une couleur jaunâtre; elles étaient précédées et accompagnées de vives tranchées, un peu plus haut que la région du nombril.

Je prescrivis six globules de *mercure soluble*, douzième dilution, dissous dans six onces d'eau distillée, avec une once de sirop commun, à prendre une cuillerée à soupe toutes les heures.

Trente-six heures après, la diarrhée avait entièrement cessé.

Après cette guérison, cette dame me pria de soigner son enfant pour une affection grave de poitrine qui existait depuis l'âge de six mois, à la suite d'une inflammation de poitrine, et qui, à deux époques différentes de sa vie, avait acquis un tel degré d'acuité, que les médecins avaient désespéré de conserver la vie à cette jeune personne.

Voici le tableau de cette maladie:

La nuit, vertiges, avec douleurs sourdes à la poitrine et au front: ce symptôme ne se montre que de temps à autre.

Appétit très-variable; altération constante. Grand désir du café, et dégoût pour le lait. Les selles sont habituellement régulières. Sueur abondante et générale, la nuit ou le jour, provoquée par la moindre chaleur. Si elle va au grand air quand elle a un peu chaud, il survient alors des frissons avec froid. De temps en temps, éruption de petits boutons, réunis par plaques, surtout sur la peau de l'abdomen.

Toux sèche, bruyante, sonore, revenant par quintes, suivie d'une inspiration métallique, et d'une expectoration de matières muqueuses et écumeuses : cette toux, *qui existe depuis l'âge de six mois*, est excitée par un chatouillement au larynx ; elle est accompagnée d'une forte oppression, comme si la jeune malade allait manquer d'air. On est obligé de la faire dormir la tête fort élevée, pour diminuer les accès de toux. La toux est plus forte et plus fréquente le jour que la nuit. La respiration est courte et embarrassée; le moindre mouvement la rend tout essoufflée. Cette jeune fille est d'une constitution frêle et délicate ; elle est d'un caractère très-irascible, se fâche et se chagrine pour le moindre motif.

L'*ipécac* fut suivi de l'emploi de la trentième dilution de la *nux*, médicament qui fut répété quatre fois dans l'espace de cinq mois.

Ce traitement guérit complétement cette grave maladie, dont l'existence aurait fini assurément par compromettre la vie de cette enfant. Pour achever la cure et prévenir une récidive, j'ai eu recours à plusieurs doses de la teinture de *soufre*.

J'ai été voir Mme Thys vers la fin de novembre 1836, pour m'assurer de l'état de sa fille avant de transcrire cette observation. Depuis la fin de mon traitement, elle avait continué à jouir d'une bonne santé, sans ressentir aucune atteinte de son ancienne maladie. J'ai été surpris de l'embonpoint qu'elle avait gagné depuis que je ne l'avais vue.

OBSERVATION CXLIV.

PLEURÉSIE.

Mlle ***, fille de boutique chez Mme Smits, à l'enseigne du Moulin d'Or, place du Grand-Marché, a cessé d'être réglée depuis trois mois, et depuis ce temps elle a acquis beaucoup d'embonpoint. Depuis trois jours, elle se plaint de perte d'appétit et de douleurs vives au côté droit. Je suis appelé près de cette demoiselle dans la soirée du 8 novembre 1836.

La malade est alitée depuis le matin : elle est fort assoupie et se plaint d'un grand embarras dans la tête; grande soif; fièvre avec chaleur âcre à la peau; pouls dur et très-fréquent ; douleur lancinante au côté gauche de la poitrine, qui empêche la respiration, la toux et le mouvement; toux fréquente, sèche et très-douloureuse ; absence de selles depuis deux jours. La malade avait éprouvé des frissons vers les huit heures du matin.

Je prescris deux gouttes d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, dans sept onces d'eau distillée, avec une once de sirop de sucre, pour prendre une cuillerée d'heure en heure.

Le 9, la fièvre est diminuée : il existe encore beaucoup d'assoupissement qui se dissipe dans la soirée ; les douleurs pleurétiques sont disparues; mais la ma-

lade se plaint d'une douleur constrictive autour des hypocondres; la respiration est beaucoup plus libre; la langue est blanche et humide; le pouls est large, souple et peu fréquent; la toux est améliorée.

Je ne prescris aucun médicament à la malade.

Dans la journée, il se déclare une transpiration abondante et générale.

Le 10, tous les symptômes morbides ont cessé, à l'exception de petites douleurs lancinantes dans les hypocondres : elles sont provoquées par le mouvement et une forte inspiration. La malade a eu une petite selle, hier soir. Elle désire prendre quelque aliment.

Je permets quelques tasses de bouillon de bœuf, et je prescris trois globules de *bryone*, trentième dilution.

Le 11, la malade se trouvait dans un état très-satisfaisant. Dans l'intention de provoquer l'apparition des menstrues, je prescris deux gouttes de *pulsatille* dans huit onces d'eau distillée pour prendre une cuillerée à soupe toutes les deux heures.

Le 13, je revis la malade : les règles avaient apparu à deux heures de l'après-midi du jour précédent, et n'avaient duré que quelques heures; mais j'appris de la dame de la maison que cette demoiselle avait fait un écart de régime en prenant plus d'aliments que je n'avais permis et en faisant usage de café fort. Elle se plaignait de nouveau d'une toux, douloureuse à cause des élancements qu'elle ressentait au côté droit de la poitrine et au-dessus de la hanche.

Je prescris deux gouttes de la dix-huitième dilution de *bryone*, dans huit onces d'eau distillée, à prendre une

cuillerée toutes les deux heures; je recommande à la malade de ne manger que quelques soupes légères.

2° Le 15, toutes les douleurs sont dissipées; toux sans expectoration; oppression de poitrine; estomac embarrassé, avec la langue couverte d'un enduit épais et blanchâtre; constipation depuis plusieurs jours.

Je prescris deux doses d'*antimoine cru*, douzième dilution.

Le 18, aucun changement dans l'état du malade. Il est survenu une douleur sourde au sommet de la tête. La malade m'apprend que, depuis trois mois, elle est fort tourmentée par un grand prurit sur tout le corps, provoqué par une éruption de petits boutons.

Je prescris deux gouttes de la teinture forte de *soufre*, dans cinq grains de sucre de lait, pour prendre le soir.

Le 19, la malade se disait bien portante. La langue était belle, l'appétit prononcé, et les selles régulières; la toux était dissipée; les démangeaisons se faisaient moins sentir. Je permets quelques aliments légers.

Le 22, la malade se portait parfaitement bien; les deux jours précédents, elle avait éprouvé des douleurs dans les cuisses comme si on lui arrachait les chairs: je considérai ce symptôme comme un effet du soufre.

L'époque menstruelle du mois de décembre n'a point eu lieu: cependant cette demoiselle jouissait d'une excellente santé, ce qui la décida à renoncer à toute espèce de médicaments, dans l'espoir que le cours des règles se rétablirait de lui-même.

OBSERVATION CXLV.

PLEURÉSIE.

Un ouvrier papetier, âgé de 25 ans, est pris de grands frissons, avec menace de syncope, et vertiges comme si tous les objets tournaient autour de lui, dans la matinée du 16 octobre 1835. Une forte chaleur générale, avec douleur gravative dans la tête, succède à ces symptômes. Il se déclare en même temps une douleur vivement lancinante dans le côté gauche de la poitrine, et une toux sèche, brève et fréquente. La voix et la respiration sont entrecoupées. La douleur pleurétique augmente par le mouvement, en inspirant, et par les efforts de la toux. La face est rouge, animée, et couverte de sueur ; les yeux sont brillants et injectés ; la soif est très-grande ; le pouls est fréquent, plein et développé.

L'*aconit*, vingt-quatrième dilution, a suffi pour maîtriser cette maladie dans l'espace de vingt-quatre heures.

OBSERVATION CXLVI.

PNEUMONIE.

Mme Bernard, âgée de 54 ans, demeurant quai Saint-Léonard n° 8, éprouve des violents serrements de poi-

trine, dans la soirée du 24 décembre 1836. Le 25, elle est obligée de rester alitée. Le 26, étant mandé près de la malade, j'observai les symptômes suivants :

Douleur sourde et gravative dans l'intérieur de la poitrine ; toux continuelle et sèche, suivie d'expectoration d'une matière sanguinolente et si visqueuse que, parvenue dans l'intérieur de la bouche, la malade est obligée de l'extraire avec le doigt ou le mouchoir ; dyspnée si grande que la malade est forcée de rester couchée en orthopnée. Le stéthoscope fait reconnaître que les lobes supérieurs des deux poumons sont malades au même degré et dans toute leur étendue : on y entend un râle crépitant très-prononcé. Le pouls est fébrile, dur, serré et accéléré ; la peau est plutôt froide que chaude. Cette femme se plaint de frissons continuels ; la soif est forte ; la langue est sèche, d'un rouge uniforme et luisant comme dans la scarlatine ; la tête est pesante, et très-douloureuse à la région frontale. La malade est en proie à de vives angoisses ; elle est tourmentée par une insomnie continuelle, et manifeste de grandes inquiétudes sur l'issue de sa maladie.

Cette dame, craignant une suffocation, qui d'ailleurs paraissait imminente, me demanda s'il n'était point nécessaire d'avoir recours à une évacuation sanguine pour la soulager de cette grande difficulté de respirer. Je tâchai de la rassurer sur sa position, et me refusai à sa demande.

Jugeant que, pour le cas actuel, l'antiphlogistique spécifique était l'*aconit*, je me hâtai de le prescrire, à la dose de trois gouttes de la vingt-quatrième dilution,

dans une potion de huit onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe au bout d'une heure et demie. La malade prenant avec plaisir de l'eau froide, je lui laissai continuer cette boisson.

Le 27, il y avait une grande amélioration dans l'état de la malade, les douleurs de la tête et de la poitrine étaient disparues ; la langue, tout en conservant sa rougeur, était devenue humide ; la toux était moins fatigante, et la matière de l'expectoration moins visqueuse et moins sanguinolente ; la respiration était infiniment plus libre ; le décubitus dorsal et latéral était facilement supporté ; le râle crépitant était très-diminué d'intensité et d'étendue ; le stéthoscope ne faisait plus entendre qu'un léger bruit, semblable au frôlement de la soie ; le pouls était fréquent, large et souple ; la peau était d'une chaleur modérée ; les frissons n'avaient plus lieu. La malade me témoigne toute sa reconnaissance de l'état heureux où elle se trouve, et compte sur un prompt rétablissement.

La potion que j'avais prescrite la veille n'étant pas encore achevée, je prescrivis à la malade de n'en prendre qu'une cuillerée toutes les deux heures.

Le 28, l'amélioration continuait à faire de grands progrès : l'expectoration avait cessé d'être sanguinolente ; la respiration était entièrement libre ; le pouls était à l'état normal ; le râle crépitant était remplacé par un léger râle muqueux ; la toux est rare, et l'expectoration blanchâtre et peu abondante.

Je prescrivis trois globules de la trentième dilution de la *bryone blanche*.

Le 29, Mme Bernard était convalescente.

Ce fait est trop important par lui-même pour avoir besoin de longs commentaires ; il prouve, avec la dernière évidence, toute la puissance de l'homœopathie. Certes, cette maladie était bien grave ; et tous les praticiens savent que lorsqu'elle se montre avec ce cortége de symptômes, surtout ceux que le stéthoscope avait ici signalés, la maladie est très-souvent mortelle, malgré les abondantes évacuations sanguines auxquelles on a coutume de recourir.

Si je n'ai point hésité un seul instant à employer la médecine des spécifiques dans cette grave maladie, c'est que j'y étais autorisé par des faits de guérison obtenus dans des maladies tout aussi inflammatoires que la pneumonie, et qu'en outre je me fondais sur les guérisons rapportées dans les divers journaux d'homœopathie, et principalement sur le beau mémoire du docteur Rau, qui démontre, par des observations comparatives, qu'il a toujours été plus heureux en traitant cette maladie sans déplétions sanguines, à l'aide des moyens spécifiques.

Je saisirai ici l'occasion de dire un mot sur un fait tout aussi important que le précédent, que je tiens de mon savant collègue, le docteur Jahr.

Un homme, habitant la ville de Neuwied, avait été atteint en peu d'années de trois fluxions de poitrine très-graves, dont il n'avait échappé qu'après des traitements de six semaines. On lui avait prédit que s'il s'exposait à une nouvelle pneumonie, il devait s'attendre à y succomber.

Ce fatal événement ayant eu lieu, cet homme ne crut point prudent de se confier à l'allopathie qui l'avait condamné d'avance, et fit venir près de lui le docteur Jahr, qui se trouvait alors dans cette ville. Mon collègue est parvenu à le guérir radicalement, dans l'espace de trente-six heures. Et dans cette circonstance encore, la fâcheuse prédiction des allopathes fut conjurée par la puissance de l'homœopathie.

OBSERVATION CXLVII.

PLEURODYNIE.

Mme M..., âgée de 50 ans, a souffert depuis trois semaines de douleurs dans le côté droit de la poitrine. Depuis huit jours, cette douleur s'est déplacée et occupe le côté gauche de la poitrine : elle n'a subi aucun traitement, dans l'espoir que ses souffrances se dissiperaient d'elles-mêmes. Le 6 août, voyant que son mal s'exaspérait de jour en jour, elle me fit appeler pour juger s'il n'était pas nécessaire de faire une application de sangsues ; elle avait ressenti de ce moyen un grand bien, il y a à peu près six mois, pour une affection à peu près semblable. Voici les diverses souffrances dont se plaignait la malade :

Le côté gauche de la poitrine est douloureux ; la souffrance s'étend depuis la septième vraie côte jusqu'au bas de la poitrine, et se prolonge vers le dos; ab-

sence de toux ; une inspiration profonde n'augmente point la douleur, qui se calme dans le repos, et qui se fait au contraire vivement sentir dans la marche et dans tous les mouvements du corps ; le pouls est dur, serré, sans fréquence ; la langue est chargée d'un enduit blanchâtre ; les selles sont dures et difficiles ; l'appétit est nul.

Je prescris l'*aconit*, vingt-quatrième dilution, pour prendre à neuf heures du matin ; et la *bryone*, trentième dilution, pour prendre dans la soirée.

Le 7 août, les douleurs s'étaient calmées sans exaspération du mal ; le pouls était développé et souple. Il est survenu de nouvelles souffrances, ayant leur siége sur les côtés de la colonne lombaire : la malade les compare à un froissement et aux suites d'un coup ou d'une chute.

Vers les six heures du soir, la malade n'éprouvait plus aucune souffrance. Je l'avais vue le matin, et je lui avais prescrit une goutte de teinture d'*arnica*, mêlée avec un peu d'eau distillée, à prendre vers les neuf heures du soir : la malade prit ce médicament comme je le lui avais indiqué, malgré l'absence de ses maux.

Dans la nuit suivante, deux heures après l'administration du médicament, les douleurs se réveillèrent avec violence : cette exaspération fut suivie d'un sommeil tranquille.

Le lendemain, 8 août, les douleurs se faisaient encore sentir légèrement. Dans l'après-midi, elles cessèrent complétement, pour ne plus reparaître. Le 9, la malade eut une selle naturelle : elle n'en avait point eu depuis le six.

OBSERVATION CXLVIII.

ASTHME PÉRIODIQUE.

M. le professeur de Marteau, âgé de 28 ans, a contracté, depuis dix ans, l'habitude des évacuations sanguines pour une affection asthmatique qui survient régulièrement au bout de quelques mois d'une santé parfaite. Cette maladie étant survenue de nouveau dans le mois d'août 1836, il prit la résolution de venir me consulter, pour être traité suivant la doctrine homœopathique. Les renseignements que j'obtins du malade m'apprirent que cette affection périodique se montrait constamment sous la même forme. Je vais décrire les symptômes dont il se plaignait :

Il est subitement pris, surtout la nuit, d'une grande suffocation qui ôte tout sommeil, et l'oblige à rester couché en orthopnée, jusqu'à ce qu'il se fasse une légère expectoration muqueuse qui amène beaucoup de calme; l'oppression est continuelle, et augmente par la moindre marche; le pouls est faible et petit : lorsque je vis le malade, il avait la respiration extrêmement courte et accélérée.

Le 23 août, je prescris cinq globules du *metallum album*, trentième dilution.

Le 25, le sommeil a été meilleur. Hier, il y avait un mieux sensible; mais, depuis ce matin, il se trouve

beaucoup plus mal : la suffocation est fort augmentée ; il existe une tussiculation continuelle, produite par le manque de respiration ; le pouls est très-faible. Je réitère la même prescription que celle du 25.

Le 29, il se portait beaucoup mieux, et venait m'annoncer qu'il allait profiter des vacances pour faire un voyage.

A son retour, dans le mois d'octobre, il vint me remercier du traitement que je lui avais fait subir. Sa santé continuait à être excellente, et il se félicitait d'avoir pu se guérir sans avoir eu besoin de recourir aux déplétions sanguines.

RECHUTE.

Le 22 décembre de la même année, M. le professeur de Marteau me consulta de nouveau pour la même affection ; il en était atteint depuis trois à quatre jours. J'observai les symptômes suivants :

Toux continuelle, convulsive et suffocante, avec grande gêne de la respiration.

Il ne peut se coucher sans tousser, quelque haut que soit situé le thorax.

La toux devient très-violente lorsque le malade s'expose à l'impression de l'air froid.

La respiration est très-embarrassée surtout pendant la nuit.

Enrouement ; douleur aiguë et tiraillante un peu plus haut que le creux de l'estomac. Le stéthoscope ne fait découvrir aucune lésion, ni dans les poumons, ni dans l'organe central de la circulation. Le pouls est

extrêmement faible et petit. Le malade se plaint d'une faiblesse inaccoutumée, au point de chanceler en marchant. La langue est couverte d'un enduit blanchâtre. La figure est abîmée par la fatigue, produite par les efforts de toux, et par une insomnie opiniâtre depuis quatre jours.

Toutes les souffrances sont plus violentes pendant la nuit.

Je prescris douze globules du *metallum album*, trentième dilution, dans six onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe toutes les deux heures.

Le 23, il va beaucoup mieux. La toux a été faible, peu fréquente, et suivie d'une expectoration muqueuse et facile; la nuit a été excellente, et le malade ne s'est réveillé que deux fois. La respiration est beaucoup plus libre. Il est survenu, depuis ce matin, un nouveau symptôme qui consiste en une douleur aigüe, pongitive et tiraillante, qui a son siége dans tout le pourtour de la base de la poitrine.

Le 24, la nuit a été excellente et le malade n'a point été réveillé une seule fois par la toux, qui s'est seulement renouvelée vers la matinée; la respiration est encore un peu gênée; la douleur des hypocondres est dissipée, mais il est survenu une douleur pongitive au côté gauche de la poitrine. Je prescris quatre globules du *metallum album*.

Le 26, les nuits ont été bonnes. Du reste, l'état du malade est très-satisfaisant à l'exception de la pointe de côté qui est augmentée, et qui s'aggrave par le mouvement, l'inspiration, le bâillement et la toux. Je pres-

cris deux gouttes de la dix-huitième dilution de la *bryone blanche*, dans sept onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe toutes les deux heures.

Le 27, à peine le malade avait-il pris quelques cuillerées de sa potion, que les douleurs pleurétiques étaient extrêmement soulagées ; pendant le reste de la journée, il n'a pas toussé, ainsi que pendant la nuit qui a été excellente. Ce matin, la toux a encore été assez forte, mais les douleurs sont très-légères. La bouteille n'étant point encore achevée, je prescris au malade de n'en prendre une cuillerée que toutes les trois heures.

Le 28, l'amélioration continue à faire des progrès rapides. Il existe encore un peu de douleur à la poitrine. Je prescris trois globules de la *bryone blanche*, trentième dilution.

Le 29, ce médicament a produit à la région du front, une heure après son administration, une douleur lancinante qui augmentait vivement par la toux et le mouvement ; cette douleur a persisté pendant deux heures, et est disparue subitement en même temps que la pointe de côté. Mais le malade s'étant exposé à un refroidissement pendant la nuit, il en est résulté un fort coryza avec enrouement, éternuments fréquents, et écoulement abondant de mucus nasal. Je prescris trois globules de la *pulsatille*, douzième dilution.

Le 30, le coryza était entièrement dissipé. Le malade se portait bien ; mais il se plaignait d'un violent prurit au ventre, à la poitrine et aux membres. Ayant examiné ces parties, je m'aperçus qu'elles étaient le siége d'une rougeur tout à fait semblable à celle de la scar-

latine. Le malade m'apprit qu'il n'avait jamais été atteint de cette dernière maladie. Cependant je pense que cet exanthème n'était point celui de la scarlatine, parce qu'il n'existait point de mal de gorge et que cette maladie ne régnait point à cette époque. En tout cas, je prescrivis deux globules de la *belladone*, trentième dilution. Le lendemain, le malade était parfaitement guéri, et il n'existait plus la moindre trace de cette éruption.

Je laisse le lecteur faire ses réflexions sur cette guérison, que je ne crois point radicale, parce qu'il est nécessaire que cette affection, qui est due à une cause cachée, soit désormais combattue par les médicaments antipsoriques, sans attendre une récrudescence de cette névrose périodique, qui a probablement son point de départ dans l'organe central de la circulation. Le malade est décidé à tenter cette cure radicale, à laquelle je vais le soumettre, et dont j'entretiendrai dans la suite le lecteur.

OBSERVATION CXLIX.

ASTHME CHRONIQUE.

M[lle] Charlotte Borsu, demeurant faubourg Ste-Marguerite, âgée de 35 ans, a été guérie par moi, il y a trois ans, d'une maladie grave de poitrine, compliquée d'hydrothorax, pendant laquelle cette personne était

tombée dans le marasme le plus complet. Je regrette vivement de ne pouvoir publier cette intéressante observation, ayant perdu la partie de mon journal qui en contenait l'histoire et les détails de traitement ; je le regrette d'autant plus que cette guérison avait frappé d'étonnement les personnes qui en avaient été témoins, et qui croyaient la malade dévouée à une mort certaine. Depuis lors, satisfaite de sa position, quoique ne jouissant pas d'une santé parfaite, elle s'était bornée à des soins hygiéniques.

En 1835, dans le mois de septembre, elle vint de nouveau me consulter, se trouvant plus malade depuis quelques mois. Cette personne présentait alors les souffrances suivantes :

Céphalalgie frontale, lancinante, avec vertiges ; le mal de tête est plus violent le soir ; soif modérée ; lèvres et langue d'une grande rougeur ; perte d'appétit ; l'eau froide lui refroidit la poitrine et lui occasionne de la toux ; grande gêne de la respiration en marchant ; respiration habituellement courte et précipitée ; elle est obligée de se coucher, la tête très-élevée ; la suffocation, très-forte, surtout pendant les brouillards, paraît provenir d'un obstacle qu'éprouvent les mouvements respiratoires au creux de l'estomac ; la suffocation devient très-forte deux ou trois jours avant les règles, et pendant leur écoulement, qui est ordinairement trop faible et de courte durée ; toux plus forte pendant la nuit, accompagnée de douleurs à l'hypocondre droit, qui sont soulagées par la pression et en se couchant en avant ; toux avec expectoration blanche et épaisse,

parfois avec vomissement; enrouement de la voix; pouls fréquent, petit et faible. Il existe, depuis l'ancienne affection pulmonaire, un goître très-volumineux. Le caractère est vif, et irascible.

La malade fut soumise aux préparations du *soufre*, pendant l'espace de trente-six jours.

Pendant l'emploi de ce moyen, il y eut de l'amélioration, et les douleurs de tête disparurent entièrement.

Le 5 novembre, la malade prit la nux moschata : ce médicament fut continué pendant vingt jours, mais il produisit peu d'effet.

Le 25 novembre, j'eus recours à plusieurs doses d'*ambre gris*, deuxième, troisième et sixième dynamisation.

2° Sous l'influence de ce médicament, dont l'emploi fut prolongé jusqu'au 6 janvier, le goître diminua au moins des cinq sixièmes, pour laisser apercevoir à sa place une tumeur enkystée de la grosseur d'un œuf de poule, occupant le milieu du corps thyroïde ; depuis lors, cette tumeur n'a pas subi de modification dans son volume ; en même temps les symptômes de la respiration et de la toux s'amendèrent considérablement.

L'éponge brûlée et le natrum muriaticum furent ensuite employés, mais ne produisirent que peu de résultats avantageux. Cependant l'*éponge* fit encore diminuer le gonflement des parties qui sont adjacentes à la tumeur enkystée.

Le natrum muriaticum eut pour effet de provoquer des règles abondantes pendant quatre à cinq jours, à un intervalle de quinze jours ; ensuite elles n'eurent

plus lieu qu'après vingt-huit jours, et à l'état normal.

Le dernier remède dont je fis usage, dans le mois de mars, fut la *silice*, à la trentième dilution. Ce médicament fut répété trois fois, à des intervalles de huit jours, et fut suivi d'une guérison parfaite. M[elle] Borsu avait gagné de l'embonpoint ; la respiration était libre, et il n'existait plus de traces ni de l'oppression ni de la toux.

Depuis ce temps, elle a joui d'une bonne santé, ce dont je pus m'assurer vers la fin du mois de novembre 1836.

OBSERVATION CL.

ASTHME EXISTANT DEPUIS HUIT ANS.

M. L. D...., âgé de 30 ans, d'une haute stature et d'une forte constitution, à poitrine large et bien développée, est malade depuis huit ans.

L'affection pour laquelle il vint me consulter, en février 1836, était traitée sans succès depuis cinq années par divers médecins qui lui avaient fait subir différents traitements ; on avait aussi eu recours à un cautère au bras : le malade s'en était débarrassé depuis plusieurs mois, parce qu'il n'avait produit aucun effet avantageux.

Cette maladie offre les symptômes suivants :

Lèvres bleuâtres ; peu d'appétit ; respiration courte,

surtout par le moindre mouvement; toux, surtout le matin, parfois assez violente et produisant des douleurs déchirantes au thorax, avec expectoration peu abondante, blanchâtre et spumeuse; pouls dur et développé, sans fréquence. La nuit, accès : il est éveillé subitement, à trois ou quatre reprises différentes, par une sensation pénible de constriction douloureuse du thorax, et comme si la poitrine était chargée de cinquante livres; la respiration devient très-embarrassée, et il est obligé de se lever pour respirer le grand air; il se déclare en même temps une toux fatigante et très-pénible, qui ne cesse que lorsque le malade, à l'aide d'efforts réitérés d'expectoration, parvient à détacher une espèce de petit corps coagulé de la grosseur d'un pois, et d'une couleur d'amidon bleu : il semble au malade qu'il ne peut respirer par suite de la formation de ce corps qui obstrue l'un des principaux tuyaux bronchiques; il indique comme siége de ce phénomène la partie correspondante au sein gauche, près du sternum. Lorsque cette excrétion a eu lieu, la toux cesse, et les fonctions respiratoires reviennent à l'état normal: le malade peut alors goûter de nouveau un sommeil tranquille. Le moral est habituellement triste et mélancolique. M. D... a été atteint de la gale à l'âge de six ans. J'ai examiné avec la plus grande attention la poitrine, à l'aide du stéthoscope et du plessimètre, et je n'ai pu découvrir aucune altération ni dans le cœur ni dans les poumons : les fonctions de ces organes paraissaient s'exécuter à l'état normal.

Je n'entrerai point ici dans tous les détails qui ont

accompagné le traitement que j'adoptai pour rétablir la santé du malade. Cette guérison a été obtenue dans l'espace de quatre mois. Les médicaments que j'ai employés ont été d'abord l'*aconit* et la *pulsatille*, tous deux aux dernières dilutions prescrites par l'homœopathie: ils produisirent quelque bien dans l'état du malade, et agirent principalement sur le système circulatoire; le pouls devint souple et très-régulier.

Le 3 mars, le malade reçut plusieurs doses de la teinture forte de *soufre*. Ce médicament produisit le plus grand bien : la respiration devint beaucoup plus libre, et les accès de la nuit n'eurent plus lieu qu'à de longs intervalles.

Le 21 avril, j'administrai deux gouttes de la trentième dilution du *metallum album*, dans six onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe tous les soirs. Pendant l'action de ce médicament, le malade expectora une grande quantité de mucosités qui soulagèrent considérablement la poitrine.

Le 5 mai, le malade prit le *foie de soufre*, troisième trituration; ce médicament fut suivi, le 26 du même mois, de la *silice*, également à la troisième trituration.

Sous l'influence de cette médication, M. D... recouvra une santé parfaite, et depuis sept mois il continue à bien se porter.

OBSERVATION CLI.

ASTHME NERVEUX EXISTANT DEPUIS VINGT ANS.

Melle Janssens, de Venloo, âgée de 45 ans, cheveux bruns, d'une constitution délicate et d'un caractère phlegmatique, est malade depuis vingt ans, à la suite d'un refroidissement au bal. C'est principalement en hiver, qu'elle souffre le plus, et surtout pendant le vent du nord : chaque année, pendant toute cette saison, elle est obligée de rester constamment à la maison. Plusieurs fois, elle a été si malade à cette époque qu'on désespérait de ses jours. Ayant entendu parler de la guérison que j'avais obtenue chez une demoiselle, atteinte d'une maladie grave, habitant aux environs de la ville de Venloo, elle se décida à venir habiter Liége pour se faire traiter par la médecine homœopathique, et vint demeurer chez son frère, M. le professeur Janssens, rue Feronstrée. Voici le portrait de sa maladie, que je traçai dans le mois d'août 1835 :

1. Sensation d'un froid de glace au vertex, plus forte la nuit.

2. Douleur gravative dans la tête et aux yeux.

3. Douleur crampoïde au vertex, pendant les affections catarrhales; en tout autre temps elle y éprouve constamment une douleur sourde.

4. Sensibilité des cheveux au toucher.

5. Disposition aux maux de dents, avec fluxion des joues.

6. Sensation dans le gosier, comme si elle avalait quelque chose avec difficulté.

7. Gêne dans le gosier, comme produite par des glaires, surtout pendant la toux.

8. La région de l'estomac, le pourtour de la base de la poitrine, et les hypocondres, sont constamment plus chauds que le reste du corps.

9. Elle éprouve souvent des chaleurs passagères dans la direction du colon transverse.

10. La nuit, elle éprouve, au creux de l'estomac, une gêne anxieuse, une espèce de serrement; elle est soulagée en se courbant; vers le matin cette gêne paraît se détacher, pour se transporter dans le bas de l'abdomen : dans ce moment, elle se trouve plus tranquille et plus calme, et peut goûter quelque repos.

11. De temps à autre, constipation qui est accompagnée de chaleur au fondement; lorsque cet état existe, la malade est beaucoup plus souffrante : les selles sont dures, difficiles, souvent avec ténesme.

12. Urines tantôt fréquentes, tantôt rares.

Cessation des règles depuis le milieu de l'hiver dernier.

13. Elle ne peut supporter les odeurs.

14. Pendant tout l'hiver dernier, boutons dans l'intérieur des narines; ces boutons l'empêchaient de respirer par le nez.

15. Grande disposition à s'enrhumer, surtout à contracter des coryzas secs.

16. Elle est asthmatique à un haut degré.

17. La nuit, elle doit rester debout, ou assise dans le

lit, à cause de manque de respiration, qui augmente lorsqu'elle est constipée.

18. Elle est très-courte d'haleine en montant, quelquefois en marchant.

19. La respiration est toujours plus gênée pendant la nuit ; cette fonction est plus libre pendant le milieu de la journée.

20. Toux plus forte la nuit, sans expectoration l'été, et avec expectoration peu abondante, blanchâtre pendant l'hiver. Quand la toux s'exaspère, les hypocondres ressentent des douleurs lancinantes.

Enrouement de temps à autre.

Sensation à la partie antérieure de la base de la poitrine, comme s'il y avait des cordons trop fortement tendus : ce qu'elle attribue à un large séton qui se trouve à cet endroit. Ce symptôme disparaît après lui avoir fait ôter cet exutoire, quelque temps après le commencement du traitement homœopathique.

21. Insomnie : elle ne peut se livrer au sommeil, qui est ordinairement très-agité, que pendant une demi-heure ou deux heures, tout au plus.

22. Elle ne peut dormir, ni rester au lit, à cause des vives anxiétés qu'elle éprouve, et parce qu'elle a toujours froid d'un côté ou d'autre, dans une partie quelconque du corps.

23. Sursauts et frayeurs pendant le sommeil.

24. Des frissons dans tous les membres, alternant avec des chaleurs dans le ventre.

25. Le jour, les pieds sont froids ; la nuit, chaleur brûlante aux pieds, avec froid de glace au dos.

26. Sensibilité au froid, et grande facilité à se refroidir.

27. La température humide et le mauvais temps l'incommodent beaucoup.

28. Pendant les souffrances, inquiétude, qui la chasse çà et là.

29. Angoisses qui paraissent avoir leur point de départ dans l'abdomen.

Deux verrues à la face, et une au doigt annulaire de la main droite.

Démarche vive et alerte.

Résignation et courage au milieu des plus grandes souffrances.

La *nux*, le *metallum album* et la *pulsatille*, administrés à la fin du mois de juillet et au commencement du mois d'août, ne produisirent que très-peu de changement dans son état.

Le 15 du mois d'août, la malade reçut trois doses de *soufre*, troisième trituration. Ce médicament exaspéra les souffrances, dans la deuxième semaine de son administration : pendant toute la journée, cette personne était tourmentée par des envies vaines d'aller à la selle; le sommeil était agité par des rêves effrayants. Ensuite il y a eu de l'amélioration dans la maladie.

Le 31, état stationnaire. Nous eûmes alors recours à la trentième dilution de la teinture de *soufre*.

Le 15 septembre : depuis huit jours cessation des frissons qui duraientdepuis un an.

Réapparition des boutons du nez, depuis quinze jours.

La malade est soumise à l'emploi du *calcarea*, trentième dilution.

Ce médicament produisit une grande exaspération dans tous les symptômes, pendant l'espace de quinze jours. En même temps, le petit orteil du pied droit devint rouge, douloureux, et très-sensible en marchant : ce nouveau symptôme persista pendant plus de trois semaines. Le calcarea produisit ensuite beaucoup de bien dans l'ensemble de la maladie ; les croûtes se dissipèrent sous son influence.

Le 25 octobre, la malade prit la *douce-amère*, vingt-quatrième dilution, en ayant égard à la cause de la maladie. Ce médicament fut répété plusieurs fois, et parut diminuer la toux, et rendre plus de liberté dans les fonctions respiratoires.

Le 15 novembre, le *café cru*, à la troisième dilution, fut employé pour calmer les angoisses et l'agitation qui étaient devenues extrêmes, depuis quelques jours, par une nouvelle exaspération de la maladie, qui avait enlevé complétement le sommeil. Il produisit beaucoup de calme, et les nuits devinrent meilleurs.

Le 24 du même mois, j'examinai de nouveau la malade avec beaucoup d'attention. On ne pouvait reconnaître la disparition d'aucun des nombreux symptômes qui ont été décrits plus haut, mais au moins ils étaient tous beaucoup améliorés.

La *sépia*, trentième dilution, fut prescrite à la malade. Ce médicament produisit beaucoup de bien.

Le 31 décembre, il se déclara une inflammation de l'amygdale gauche, qui fut le siége d'un petit ulcère.

Cette affection fut combattue par la *belladone* et le *mercure soluble.*

Le 25 janvier 1836, je fis une nouvelle récapitulation des souffrances de la malade ; elle se trouvait dans l'état suivant :

Disparition des symptômes désignés par les chiffres 4, 8, 9, 10, 16, 17, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 28 et 29 ; très-grande amélioration du symptôme n° 1 ; même état des autres symptômes.

Je dois faire remarquer que la mine de la malade était meilleure ; qu'elle avait gagné un peu d'embonpoint, et que son état de santé actuelle surprenait ses parents et les personnes qui l'avaient connue autrefois. De plus, pendant tout cet hiver et malgré la mauvaise saison, cette demoiselle ne s'est pas trouvée dans la nécessité de rester dans la maison, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien des années.

Voici le nouveau tableau des symptômes de la maladie :

Sensation de froid au vertex.

Céphalalgie gravative.

Sensation dans le gosier en avalant, comme si un morceau y était arrêté ; ce symptôme est moins pénible pendant la matinée.

Gêne dans le gosier, comme produite par des glaires.

Pesanteur à l'estomac, produite par les aliments.

Douleur vive au-dessus du nombril, vers le creux de l'estomac, très-sensible à la pression.

Selles dures, difficiles, souvent avec ténesme et chaleur au fondement.

Insomnie : une à deux heures de sommeil. L'anxiété la chasse du lit. Sursauts et frayeurs pendant le sommeil.

La malade prend plusieurs doses de *nux vomica*, trentième dilution.

Pendant l'emploi de ce remède, le sommeil devient meilleur, la douleur du nombril et le symptôme de l'estomac se dissipent ; les selles sont plus régulières.

Le 12 février, il survint une affection catarrhale, qui fut guérie en peu de temps par la *pulsatille* et le *mercure soluble*.

Le 8 mars, une diarrhée aqueuse fut guérie par la *camomille*, douzième dilution, sous forme de potion.

Le 12, la malade était atteinte d'un embarras gastrique, que l'*ipécacuanha* fit cesser.

Le 15, extinction de voix, par suite d'un refroidissement ; guérison par la *belladone*.

Dans le commencement du mois d'avril, elle eut une diarrhée aqueuse, avec des maux de ventre, comme si elle avait pris un purgatif. La *coloquinte*., trentième dilution, fit disparaître cette légère affection.

A partir de cette époque, Melle Janssens jouissait d'une santé qui n'était point parfaite, mais dont elle était satisfaite, en comparaison de ce qu'elle avait souffert pendant vingt années consécutives. Dans le courant de l'été, elle retourna dans son pays, pour régler quelques affaires de famille. Vers l'automne, elle revint à Liége, avec l'intention de fixer son séjour en cette ville.

Avant de rédiger cette observation, j'ai soumis cette personne à un nouvel examen, vers le milieu du mois de novembre 1836.

Elle continuait à jouir d'une assez bonne santé, ce qui, d'ailleurs, était attesté par sa bonne mine, et par l'intégrité des fonctions digestives. Seulement, elle ne pouvait se livrer qu'à deux ou trois heures de sommeil; mais elle éprouvait beaucoup de calme. Le froid du sommet de la tête se montrait encore, quoique rarement, à un degré très-faible. La respiration était entièrement libre, et il n'existait pas la plus légère toux. Le cœur, exploré avec attention, à l'aide du stéthoscope, n'indiquait aucune altération; il fonctionnait avec la plus grande régularité.

Je parle de cette circonstance, parce qu'un médecin distingué, qui avait été consulté sur le caractère de la maladie dont était atteinte cette demoiselle, avait déclaré qu'elle souffrait d'une maladie organique du cœur. Et cependant, je n'ai découvert aucun signe stéthoscopique qui pût me faire croire à une semblable maladie. Du reste, M[elle] Janssens a l'espoir, si elle passe un hiver aussi bon que celui de 1835, de voir sa santé s'améliorer de plus en plus dans la bonne saison; et ses souffrances actuelles sont si légères, qu'elles ne réclament aucun traitement spécial.

Je laisse le lecteur juger du degré d'importance que doit prendre un jour l'homœopathie, lorsqu'on peut parvenir, par son aide, à un résultat si étonnant, dans une maladie si grave et de si longue durée!...

OBSERVATION CLII.

PHTHISIE PULMONAIRE (SYMPTOMES DE).

Charles Dehousse, âgé de 16 ans, taille petite et constitution faible, a été fréquemment atteint d'affections catarrhales depuis son enfance.

Son père, ses frères et ses sœurs sont tous morts de phthisie pulmonaire.

Ce jeune homme vint me consulter, le 8 février 1836, d'après le conseil d'un partisan de l'homœopathie. Il souffrait, depuis trois semaines, d'une forte toux, accompagnée d'expectoration blanchâtre. Une marche un peu précipitée, et la pression des vêtements augmentaient la toux, qui provoquait alors des battements douloureux au-dessus des yeux. Il était court d'haleine, et ressentait des battements de cœur.

Le malade prend trois globules de la teinture forte de *soufre*. Pendant l'action de ce médicament, il éprouva des serrements d'estomac, et dans le larynx une sensation très-pénible, qui l'obligeait de se livrer à des efforts de tussiculation, comme s'il allait détacher de cette partie un corps étranger.

Le 23 février, Charles Dehousse se portait bien. N'envisageant que sa santé actuelle, ce jeune homme ne voulut point se soumettre à prendre d'autres remèdes.

Le 26 mai, il vint me consulter de nouveau, pour une affection semblable, mais à un degré plus aigu. Il éprouvait, en outre, un râle sibilant, très-bruyant, dans la fossette du cou, et une sensation d'un corps étranger qui paraît monter et descendre le long de la trachée-artère.

Je prescris trois globules de *calcarea*, trentième dilution.

Le 6 du mois suivant, le malade était revenu à son état de santé habituelle. Cependant la respiration était courte et un peu gênée. Le moindre mouvement occasionnait des battements de cœur. Cet état de santé se maintint environ pendant quatre mois.

Le 26 septembre de la même année, une nouvelle affection catarrhale l'obligea à venir me consulter pour la troisième fois.

Depuis quinze jours, il avait une toux très-forte la nuit, produite par une sensation de grattement à la gorge et par le besoin d'expectorer quelque chose qui ne pouvait se détacher des voies respiratoires ; la face était légèrement tuméfiée.

Je prescris trois gouttes de la trentième dilution de *silice*, dans neuf onces d'eau distillée, avec addition de quinze gouttes d'alcool (1), pour prendre une cuillerée à soupe tous les soirs. Sous l'influence de ce médicament, la santé de ce jeune homme s'est entièrement rétablie : depuis lors, il a continué à bien se porter.

(1) L'alcool est ajouté aux potions homœopathiques dans le but d'empêcher l'altération de l'eau qui contient le médicament.

Assurément, cette observation n'est pas concluante, puisqu'il faudrait voir écouler plusieurs années pour que cette guérison fût confirmée. En rapportant l'histoire de cette maladie, mon but a été de montrer que les symptômes qui paraissent se rattacher à l'existence de tubercules pulmonaires, surtout en ayant égard aux circonstances commémoratives, ont cédé aux remèdes homœopathiques avec facilité et en peu de temps.

OBSERVATION CLIII.

PHTHISIE PULMONAIRE (SYMPTOMES DE).

M. ***, âgé de 24 ans, souffre depuis cinq semaines d'une maladie de poitrine. Une de ses sœurs a succombé à une phthisie pulmonaire. Sa mère est morte depuis longtemps, je ne sais de quelle maladie. Son père crache très-souvent du sang, et est atteint d'une toux chronique depuis nombre d'années.

Ce jeune homme, qui est d'une constitution lymphatique et frêle, est d'une pâleur remarquable. Les dents sont belles, et d'un blanc mat, les yeux clairs et brillants, les pommettes se colorent à la moindre émotion. La poitrine est large, mais aplatie dans son diamètre antéro-postérieur.

Le 3 mai 1836, je fus prié d'aller voir le malade, qui ne pouvait plus sortir de chez lui.

Je le trouvai atteint d'une très-grande suffocation;

la respiration était haute, très-courte et fort embarrassée ; sa conversation était interrompue à chaque parole ; toux fréquente, parfois sèche, parfois suivie d'une expectoration blanche et épaisse ; douleur entre les omoplates ; impossibilité de se coucher sur le côté droit : cette position lui occasionne des élancements qui empêchent la respiration ; sueurs nocturnes ; céphalalgie frontale, gravative ; langue blanche ; perte d'appétit ; soif ; pouls agité et très-fréquent.

On avait eu recours à diverses applications de sangsues, qui n'avaient produit aucun effet avantageux, et qui n'avaient eu pour résultat que d'affaiblir beaucoup le malade.

Je prescris deux gouttes de la quinzième dilution de *quinquina*, dans huit onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée toutes les deux heures.

Ensuite j'eus recours à la *silice*, trentième dilution, qui fut répétée plusieurs fois dans l'espace de quatre semaines.

Sous l'influence de ce traitement, on vit sa santé s'améliorer de jour en jour ; et dans le mois de juin, ce jeune homme jouissait d'une bonne santé. Il n'existait plus de toux, et la respiration était entièrement libre. Je l'ai rencontré dernièrement : il n'avait plus été malade depuis cette époque.

OBSERVATION CLIV.

TUBERCULES PULMONAIRES À L'ÉTAT CRU, ET DARTRES EN FORME D'ANNEAUX.

Une jeune fille, Émilie Keuest, âgée de 5 ans, demeurant place de l'Université, souffrait, depuis plusieurs mois, de symptômes graves de la poitrine, avec amaigrissement général.

Dans le mois de novembre 1835, sa mère me fit appeler pour lui donner des soins.

Un examen attentif me fit reconnaître les symptômes suivants :

La nuit, fièvre brûlante, avec transpiration partielle à la tête, au cou et à la poitrine; respiration très-courte, surtout par le moindre mouvement ; toux sèche, plus forte pendant la nuit et au grand air. Le stéthoscope fait entendre à gauche une respiration large, vésiculaire, entièrement libre ; mais à droite, l'air ne pénètre point dans les dernières ramifications des bronches : la respiration offre, de ce côte, le caractère bronchique, environ dans le tiers supérieur de ce poumon. Dans cette même place, le plessimètre fait découvrir une matité évidente.

En même temps qu'existaient ces souffrances du côté des organes pulmonaires, les voies digestives offraient des symptômes sympathiques ; tels que nausées et vomissements, provoqués par l'ingestion des aliments,

ou par la toux ou par la marche ; perte d'appétit, grande soif ; douleurs vagues dans la région verticale.

La peau des bras était le siége d'une éruption de petits boutons, assez semblables à ceux de la gale, avec grand prurit, soulagé par le grattement.

Le moral de cette enfant avait également reçu une forte atteinte de cette grave maladie; de gaie et enjouée qu'elle était auparavant, elle était devenue morose, triste, pleureuse, et ne parlait qu'avec la plus grande répugnance.

Le 16 de ce mois, elle fut soumise à l'usage des doses homœopathiques de *soufre*, qui furent continuées pendant cinq semaines. Pendant leur emploi, l'état de la jeune malade fut singulièrement amélioré. L'appétit se fit sentir, et en même temps, elle recouvra ses forces. Diminution dans la toux, et respiration beaucoup plus libre.

Dans le mois de janvier, une éruption singulière eut lieu sur la peau de l'abdomen : c'étaient des dartres, sèches, lisses, d'une couleur cuivrée, présentant la forme d'un cercle régulier de la grandeur d'une pièce de six francs, dont le centre laissait la peau à l'état sain ; de sorte qu'elles représentaient un véritable anneau dont la circonférence dartreuse était large d'environ un demi-pouce. Ces dartres étaient au nombre de six, et étaient entièrement isolées l'une de l'autre.

La *sépia* fut administrée à la malade, le 22 du mois de février, et fut prise à différentes fois, jusque vers la fin du mois d'avril, époque à laquelle les dartres disparurent entièrement. De rouge-cuivré qu'elles étaient

dans le principe, elles prirent, après quelques doses de sépia, d'abord une teinte rouge-clair, puis rosée ; enfin, ces taches lisses se transformèrent en une infinité de boutons pointus, blanchâtres, granuleux. Ce fut là la dernière transformation de cette singulière espèce de dartres.

Les symptômes de la poitrine s'amendèrent successivement, et finirent par disparaître entièrement, pour laisser la jeune malade dans son état de santé habituelle.

D'autres médicaments ont été employés comme moyens intercurrents : ce sont l'*aconit*, la *pulsatille* et la *bryone*.

Depuis plus d'un an, cette jeune fille continue à jouir de la santé la plus florissante. L'hiver dernier, elle a été atteinte d'une affection légère, fébrile et catarrhale, mais qui a cédé, dans l'espace de trois jours, à un traitement homœopathique très-simple.

Naguère, j'ai examiné la poitrine avec la plus scrupuleuse attention, à l'aide du stéthoscope et du plessimètre, et j'ai trouvé les organes contenus dans cette cavité dans un état d'intégrité assez satisfaisante. Cependant, la respiration n'est point aussi libre à droite qu'à gauche : la masse d'air qui pénètre dans ce poumon paraît moins volumineuse que pour le poumon gauche. Et en même temps, la percussion fait reconnaître, dans un espace très-circonscrit, un léger degré de matité, un peu plus bas que la clavicule droite ; ce que j'attribue à un reste des tubercules à l'état cru, dont la résolution n'a pu être complète à l'aide du peu

de remèdes qui ont été administrés. Je me propose de soumettre à un traitement antipsorique, régulier et longtemps continué, cette aimable petite fille : la science et l'intérêt de l'humanité me font un devoir et une obligation de suivre avec attention cette demoiselle dans les différentes phases de sa vie, et surtout à l'époque de sa puberté, qui doit probablement décider de son existence future, si toutefois le traitement auquel je veux la soumettre n'a pas triomphé auparavant de ce germe fatal qui décime l'espèce humaine. Oh ! que je suis impatient de vieillir dans la voie de l'observation et de l'expérience, pour m'assurer si l'homœopathie réalise en effet les promesses qu'elle fait, non-seulement de guérir, mais encore de déraciner la phthisie pulmonaire!

OBSERVATION CLV.

SÉCRÉTION LACTÉE.

Une jeune femme, accouchée depuis onze jours, chez qui on voulait supprimer la sécrétion lactée, avait les seins tuméfiés et chauds : le lait coulait jour et nuit avec abondance.

Le 18 décembre, je prescris trois globules de *pulsatille*. On lui permet des aliments tant qu'elle le désire. Dans la soirée du même jour, les seins sont tendus et gonflés ; la nuit, le lait sort en grande quantité.

Le 19, dans la matinée, diminution marquée ; à midi, cessation complète de la sécrétion du lait.

Le 20, les glandes mammaires ont repris leur volume ordinaire. La santé de cette femme n'a été nullement dérangée par cette disparition brusque du lait, sans qu'on puisse la rapporter à aucune apparence de crise ; les selles et les urines ont eu lieu comme de coutume ; il ne s'est déclaré aucune sueur.

OBSERVATION CLVI.

SÉCRÉTION LACTÉE.

Une autre femme, âgée de 22 ans, accouchée depuis quatre mois, chez qui on voulait également supprimer la sécrétion du lait, prend, le 1er et le 2 octobre, dix globules de *pulsatille*, douzième dilution, dans une potion de cinq onces d'eau distillée, par cuillerées d'heure en heure.

Le 3, le lait avait entièrement disparu ; l'action du remède ne s'était manifestée que par une diminution graduelle de la sécrétion de lait.

OBSERVATION CLVII.

SÉCRÉTION LACTÉE.

Marie Clément a été successivement nourrice de quatre enfants, dans l'espace de vingt-sept mois.

Dans la matinée du 4 novembre 1836, elle donne le sein pour la dernière fois. Vers le soir, je prescris deux gouttes de la douzième dilution de *pulsatille*, dans huit onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe au bout d'une heure et demie.

Le 5, les seins sont engorgés, durs, et très-douloureux à la moindre pression. Je prescris sept globules de *pulsatille*, pour prendre le soir.

Le 6, elle se plaint d'avoir la tête comme folle.

Le 7, elle crache des caillots de sang qui venaient l'étouffer à la gorge : ce sang est rendu sans toux ni vomissement.

Le 8, la malade se porte bien ; les seins sont revenus à l'état normal, et n'occasionnent plus la moindre douleur.

Le 10, la sécrétion lactée est entièrement supprimée.

Le 16, cette femme se plaint de crampes violentes à l'estomac, accompagnées de la sensation d'une chaleur brûlante, qui remonte jusqu'au gosier ; la tête est douloureuse ; elle y éprouve des vertiges, avec sensation de tournoiement dans le cerveau ; tous les objets lui paraissent tourner en rond ; sa tête est trouble, comme si elle allait perdre l'esprit, devenir folle ; le cœur bat avec violence ; le pouls est petit et faible ; elle éprouve fréquemment des nausées, avec menace d'évanouissement.

Je prescris trois globules de la trentième dilution de *nux vomica*.

Le 17, Marie Clément était entièrement rétablie. Depuis peu, j'ai appris de cette femme, qu'elle avait

été régulièrement menstruée pendant tout le temps de l'allaitement. Au moment où j'avais prescrit la pulsatille, je n'avais pas été informé que les règles venaient de paraître : car cette circonstance m'aurait empêché de prescrire ce médicament, la pulsatille, qui suspendit subitement cet écoulement, et fut cause par là de l'hémorragie qui eut lieu le 7, et qui cependant ne nécessita pas de médication particulière. Ainsi, la pulsatille, même aux dilutions que prescrit l'homœopathie, peut occasionner la suspension des menstrues. C'est pour cette raison que ce médicament est d'une si grande efficacité dans les aménorrhées.

OBSERVATION CLVIII.

GONFLEMENT DU CORPS THYROIDE, SIMULANT UN GOITRE.

Le 14 juillet 1833, Cathérine Brébois, âgée de 45 ans, marchande de beurre, se heurte contre une voiture, et tombe le cou sur une grosse pièce de bois. A l'instant, gonflement considérable de la partie droite du corps thyroïde, avec douleur et rougeur de la partie malade. Les chairs sont contuses. Il survient en même temps une toux légère, des points de côté, et une perte d'appétit. Je prescris vingt gouttes de l'*arnica*, teinture primitive, dans trois onces d'eau distillée, pour faire des fomentations à l'endroit malade, et j'administre à l'intérieur quelques globules de la sixième atténuation du même médicament.

Le 17, le corps thyroïde sera mollit, et le gonflement diminue de moitié.

Le 20, la partie malade était revenue à l'état normal.

Ce fut le 16 que je vis la malade : la moitié droite du corps thyroïde était gonflée et dure. Au premier aspect, je crus qu'il était question d'un goître, et j'y aurais été certainement trompé, sans les circonstances commémoratives, et les ecchymoses qui existaient à la peau et qui correspondaient au corps thyroïde.

OBSERVATION CLIX.

DISTORSION DE L'ARTICULATION SCAPULO-CLAVICULAIRE.

Le 2 mai 1833, j'aidai à porter le cercueil d'un jeune homme, ancien condisciple, mon confrère et ami d'enfance. Le temps était chaud, je me fatiguai beaucoup, en le portant longtemps sur l'épaule gauche : le cercueil était doublé en plomb. La nuit suivante fut assez pénible, je fus fort agité, et je trouvai fort peu de repos. J'éprouvai de grandes douleurs à l'épaule gauche. Le lendemain, même état. J'eus l'occasion de voir deux chirurgiens qui constatèrent que les ligaments qui joignent l'extrémité acromiale de la clavicule étaient distendus ; ils me conseillèrent le repos, un bain et la précaution de tenir le bras appliqué contre le tronc. Tout mon corps était comme brisé. J'avais de

la peine à respirer, à cause des douleurs pleurodyniques ; les hanches étaient souffrantes ; et j'éprouvai de fortes douleurs dans les reins et à la région lombaire de la colonne vertébrale. J'ai pris un bain dans l'après-midi : il n'amena aucune amélioration dans mon état. Je passai la nuit dans de grandes souffrances.

Le 4, les mêmes symptômes persistaient : à neuf heures du matin, je pris six globules trempés dans la dernière dilution de l'*arnica montana ;* deux heures après, toutes les douleurs augmentaient de violence ; je fus obligé de garder le lit. Vers une heure de l'après-midi, je commençai à sentir diminuer successivement toutes les douleurs : ce qui me procura un sommeil tranquille ; vers les trois heures, je m'éveillai surpris de ne plus ressentir aucune souffrance. Le même jour, je pus faire une promenade de deux heures, et ne ressentis point la moindre incommodité.

La mort du meilleur de mes amis ne contribua pas peu à m'encourager dans mes nouvelles études. Je vis un jeune homme, promettant beaucoup à la science, enlevé à une belle carrière au bout de peu de jours, malgré tous les soins que lui prodiguèrent les meilleurs praticiens de notre ville. Dès ce jour, j'aurais volontiers renoncé à un état souvent si ingrat, pour n'être ni l'auteur, ni le témoin d'efforts malheureux. Mais toute mon existence se trouvant dans l'art que j'ai embrassé, je résolus de vérifier si ce que promet l'homœopathie avait quelque chose de fondé ! Je me mis à étudier avec zèle les préceptes et les écrits du célèbre Hahnemann, et je crus y voir une belle carrière à par-

courir, pour les hommes désireux d'être utiles à leurs semblables.

OBSERVATION CLX.

NÉVRALGIE DU BRAS DROIT.

M. Pierre Leroy souffre, depuis trente-sept jours, de violentes douleurs névralgiques au bras droit. On a eu recours, pour cette affection, à des applications de sangsues et de ventouses; on a aussi employé un grand nombre de bains et des tisanes sudorifiques. Mais ces moyens n'ont été suivis d'aucune amélioration dans l'état du malade. Cet homme me vint consulter le 11 avril 1836.

Je trouvai les symptômes suivants :

Douleurs névralgiques, composées d'élancement et de brûlement, à partir de la nuque, s'étendant à l'épaule droite, et se propageant de là tout le long de la partie externe du bras jusque dans le bout des ongles des doigts; ceux-ci sont roides et gonflés. Les souffrances deviennent si violentes pendant la nuit qu'il ne peut supporter aucune position; il est obligé de se tenir à moitié assis dans le lit, ou de se promener constamment dans la chambre : ce membre est d'une grande faiblesse; le malade est obligé de le soutenir avec la main gauche; il ne peut soulever l'objet le plus léger; le moindre mouvement du bras ou de la main

occasionne des douleurs déchirantes ; la main est engourdie et endormie : angoisse, inquiétude et agitation.

Le malade prend cinq globules de la *magnésie blanche*, trentième dilution.

Le 14, il avait passé la nuit avec moins de souffrances, et il avait pu se livrer à quelques heures de sommeil. Il y avait une grande amélioration dans la situation du malade : même prescription.

Le 18, le malade se portait encore mieux : même prescription.

Peu de jours après, M. Leroy était entièrement guéri.

OBSERVATION CLXI.

NÉVRALGIE DU BRAS DROIT.

M. Simonis, de Seraing, vint me consulter pour une affection du bras qui le faisait souffrir cruellement. Il en avait éprouvé les premières atteintes dans le commencement du mois d'août : et comme cette affection ne l'avait point empêché de travailler, il avait toujours retardé le moment de réclamer les secours de l'art, pensant que la maladie se dissiperait d'elle-même avec le temps. Mais, depuis dix jours, la violence du mal l'obligeait de renoncer à ses occupations.

L'olécrane du bras droit est le siége d'élancements aigus qui se communiquent au pli du bras, et se

propagent, en remontant, à tout le membre jusques entre les omoplates. Le soir et la nuit, le bras entier s'engourdit, et il lui est impossible de le soulever ou d'exécuter le moindre mouvement, ce qui lui arrache des cris de douleur.

Vingt années auparavant, il avait été atteint de la gale, qui avait été suivie d'un abcès au bras actuellement malade. Cette circonstance commémorative, jointe à un grand prurit qui existait à la peau, décida pour la teinture forte de *soufre*.

Ce seul moyen, continué pendant un mois, a suffi pour le débarrasser entièrement de cette névralgie.

OBSERVATION CLXII.

ENTORSE DU POIGNET.

Un officier d'artillerie fait une chute de cheval, le 23 mars 1836 ; on est obligé de le transporter tout meurtri dans une maison voisine.

Un chirurgien, qui se trouvait par hasard sur le théâtre de l'accident, s'empressa d'offrir les secours de son art. Ayant reconnu une entorse du poignet gauche, avec gonflement et ecchymose, ce médecin fut d'avis de lui pratiquer à l'instant une large saignée, et de lui faire poser trente sangsues au poing ; mais le militaire, tout en le remerciant de son obligeance et en se rappelant que l'homœopathie l'avait déjà guéri plusieurs fois des suites d'accidents produits par des chu-

tes et des contusions, ne voulut point se soumettre à un semblable traitement.

Je fus donc mandé près du malade : mon diagnostic fut d'accord avec celui de mon honorable confrère, et je me hâtai d'employer les spécifiques appropriés au cas actuel.

Je fis prendre à l'intérieur cinq globules de l'*arnica montana*, sixième dilution, et je prescrivis des fomentations, avec un mélange de teinture forte d'*arnica* et d'eau distillée.

Le 24 et le 25, je réitérai la même prescription.

Le 29, l'entorse était parfaitement guérie, et ce militaire put reprendre les devoirs de son état.

OBSERVATION CLXIII.

ENTORSE DU POIGNET.

Une dame fait une chute le soir, en descendant l'escalier. Le poignet droit est le siége des souffrances, ainsi qu'une partie de la tête. La nuit suivante, point de sommeil ; grandes souffrances. Le deuxième jour, le bras droit et la nuque ne peuvent subir le moindre mouvement sans de grandes douleurs. Le poignet est gonflé, rouge ; le moindre mouvement sur l'avant-bras est impossible.

Je prescris l'*arnica*, à l'intérieur et en fomentations. Une heure après, les douleurs augmentent. La malade est obligée de s'aliter ; ensuite il vient du calme et du

sommeil. Au réveil, les douleurs sont beaucoup moindres : les mouvements n'arrachent plus de cris de douleur à la malade. Le soir du troisième jour, la guérison était parfaite.

OBSERVATION CLXIV.

TREMBLEMENT NERVEUX DU BRAS ET DE LA MAIN DROITE.

M. Gaspard C........ est atteint, depuis quatre ans, d'une agitation nerveuse dans le bras et la main droite. Cette affection augmente d'intensité d'année en année, et son médecin a manifesté la crainte qu'il ne perdît un jour l'usage de ce membre. Le bras ne manque point de forces, car le sujet peut soulever un poids de trois cents livres ; mais s'il veut porter des aliments à la bouche, la main et le bras sont agités par des mouvements convulsifs, et il ne parvient à cet acte que par une suite de mouvements en zigzag ; il lui est impossible d'écrire quelques mots de suite ; et, s'il veut apposer sa signature, il n'y parvient qu'en tremblant et en faisant usage d'une plume très-molle, qu'il n'est point obligé de serrer entre les doigts. Depuis quelques jours, la main gauche commençait à être atteinte de la même affection. Le tremblement devient plus fort et plus visible, à la suite du moindre effort, surtout vers la soirée. Cette affection augmente également à la suite d'une impression morale, et par la trop grande chaleur.

Le 29 juillet 1836, je prescris deux gouttes de la dix-huitième dilution du *rhus toxicodendron*, dans huit onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe tous les soirs.

Ce médicament amena de l'amélioration; il produisit plusieurs effets pathogénétiques : un des plus remarquables fut un suintement de sang pendant une demi-heure, provenant de l'intérieur du conduit auditif externe.

Le 21, je prescrivis un grain de la troisième trituration de la *silice*.

Le 20 du mois suivant, le même médicament fut répété à la trentième dilution.

Ce médicament produisit un grand changement dans la maladie. M. C........ commençait à écrire avec assez de facilité.

Le 12 et le 26 septembre, le malade reçut la *belladone*, à la dix-huitième et trentième dilution. Sous l'influence de ce médicament, l'état du malade devint extrêmement satisfaisant. L'agitation nerveuse n'avait lieu que très-rarement. Mon malade me donna de ses nouvelles dans une lettre qui était écrite couramment et d'une main ferme.

Le 8 novembre, j'appris que le bras gauche était le siége, depuis trois à quatre jours, d'un léger tremblement. Je prescrivis un grain de la troisième trituration du *zinc métallique*.

Depuis lors, M. C........ n'éprouve plus que de temps à autre une légère agitation dans le poignet. Son état est si satisfaisant, qu'il pense être débarrassé pour

toujours de cette maladie nerveuse, qui lui avait causé pendant longtemps les plus vives inquiétudes.

OBSERVATION CLXV.

NÉCROSE DE L'OS FÉMUR.

Nicolas Ramboux, âgé de 22 ans, cultivateur, demeurant au Thiers-à-Liége, est atteint, depuis huit ans, d'une nécrose de la partie inférieure de l'os fémur droit. Ce jeune homme n'a jamais eu d'autres maladies ; il est blond, d'une taille élancée, et jouit en apparence d'une bonne constitution. Cette maladie l'a rendu d'une grande maigreur et d'une faiblesse excessive : il a été obligé de renoncer à ses occupations depuis plusieurs années.

Il éprouve fréquemment, surtout la nuit, des accès de fièvre, précédés de frissons dans le dos ; ces frissons se font aussi sentir dans le courant de la journée.

L'appétit est assez bien conservé, et les fonctions digestives s'accomplissent à l'état normal.

Depuis longtemps, il n'est plus sorti de la maison, à cause des douleurs vives que la marche produit dans le membre malade.

Il existe à la partie postérieure et inférieure de la cuisse droite, trois ouvertures à bords, découpés irrégulièrement et ressemblant à des ulcères scrophuleux : ce sont les orifices des conduits fistuleux aboutissant à l'os fémur, et d'où s'écoule un pus abondant, fétide,

ichoreux, parfois sanguinolent. Depuis le commencement de la maladie, il s'est détaché de l'os malade sept esquilles, dont l'une atteignait à peu près la longueur de deux pouces; la dernière de ces esquilles est sortie depuis peu de temps.

Le malade a été soumis à divers traitements externes et internes, qui tous sont restés infructueux.

Je prescris trois doses de la troisième trituration de *soufre*, à prendre une chaque jour.

Ce médicament produisit quelque trouble dans les fonctions digestives, avec des vertiges tournoyants, et une éruption de petits boutons rouges, avec prurit sur la peau de tout le corps, à l'exception de la face et des mains. Le pus devint d'abord plus abondant et plus clair, ensuite il diminua d'une manière sensible, et acquit une consistance plus épaisse et une couleur de blanc laiteux.

La silice donnée après ce médicament, à la dose de trois globules de la trentième dilution, produisit peu d'effet.

Pendant l'emploi de l'*acide nitrique*, à la troisième dilution, deux des ouvertures fistuleuses se cicatrisèrent, et la suppuration fut peu abondante, et n'eut plus lieu que pendant le jour.

Le calcarea, une goutte de la trentième dilution, eut pour effet de tracasser beaucoup le malade, sans produire aucun bien. Pendant l'action de ce remède, les plaies qui étaient cicatrisées se rouvrirent de nouveau, et le pus devint très-abondant et de mauvaise qualité.

L'assa fetida, à la neuvième dilution, administrée après ce médicament, ne produisit aucun résultat favorable : la jambe malade fut couverte d'une sueur abondante et continuelle, le lendemain de la prise de l'assa fetida; cet état persista pendant plusieurs jours.

Je prescrivis ensuite quatre doses de trois globules de *lachesis*, trentième dilution. Pendant l'emploi de ce médicament, deux des ouvertures fistuleuses se cicatrisèrent de nouveau, et le pus devint peu copieux et d'une nature louable.

Ensuite, quelques doses de *china*, quinzième dilution, furent prescrites au malade, pour remédier à la grande faiblesse et à l'épuisement dont il se plaignait.

L'état du malade était très-satisfaisant; mais depuis quelque temps il demeurait stationnaire. Je revins de nouveau à l'administration de la *silice*, trentième dilution, dont je prescrivis au malade six doses, contenant chacune une goutte de ce médicament, pour prendre tous les quatre jours ; et pendant son emploi, la maladie fit de progrès rapides vers la guérison : le pus finit par se tarir entièrement, et le dernier conduit fistuleux se cicatrisa complétement.

Ce jeune homme continue à jouir d'une bonne santé, et se livre à son travail sans en ressentir la moindre souffrance.

J'ai omis de dire que déjà, après l'emploi de l'acide nitrique, M. Ramboux pouvait se rendre à Liége tous les huit jours, pour venir nous consulter, et qu'il faisait ce trajet à pied sans aucune difficulté.

C'est le seul cas des maladies de ce genre que j'ai eu

l'occasion de traiter depuis que j'exerce l'homœopathie, parce qu'en général, les malades n'ont pas recours au médecin pour ces sortes d'affections. Cependant, une foule de maladies, qui jusqu'ici avaient été considérées comme du domaine de la chirurgie, sont traitées, avec le plus grand succès, par des médecins homœopathes. Ainsi, leurs ouvrages de clinique contiennent des observations bien constatées de maladies pour lesquelles des médecins et chirurgiens allopathes avaient conseillé l'amputation comme unique remède ; tandis que l'homœopathie, implorée dans ces circonstances désespérantes, a été assez heureuse pour guérir ces malades, sans leur faire subir aucune opération.

On verra, à l'article des guérisons obtenues par l'arnica, que la doctrine de Hahnemann parvient également à guérir et prévenir les suites fâcheuses de toutes les meurtrissures, quelles que soient les causes qui les aient produites.

OBSERVATION CLXVI.

PARAPLÉGIE.

Une jeune fille de dix ans est atteinte, depuis trois mois, à la suite d'une peur, d'une paralysie presque complète des membres inférieurs, avec perte involontaire des urines et des selles. Les jambes sont froides et violacées ; la sensibilité y est néanmoins conservée ; vomissement fréquent de bile et des aliments

ingérés ; appétit augmenté ; pupilles dilatées, regard égaré, céphalalgie frontale avec battement qui occasionne de vives souffrances.

Plusieurs doses de *camomille* et de *cocculus* produisent du mieux dans l'état de cette enfant : les vomissements et les douleurs de tête disparaissent ; la marche devient moins chancelante. Il est à regretter qu'après une amélioration si évidente, ce traitement n'ait pu être continué plus longtemps, les parents étant venus chercher cette enfant qui se refusait à séjourner plus longtemps à l'hôpital.

OBSERVATION CLXVII.

RHUMATISME ARTICULAIRE.

Jacques Lejeune, tanneur, âgé de 42 ans, est malade, depuis six semaines, d'une affection rhumatismale, à la suite d'un refroidissement dans l'eau ; le malade éprouve les symptômes suivants :

Soif ; constipation ; urines chaudes et rouges ; douleur tensive de toutes les articulations, avec gonflement et rougeur : cette douleur est mobile ; elle se porte tantôt sur une articulation et tantôt sur une autre ; sensation d'arrachement dans toute la colonne vertébrale ; les douleurs sont augmentées par la chaleur et le repos, elles sont au contraire diminuées par le mouvement ; la peau est chaude ; le pouls est plein et fréquent.

Le malade a été complétement guéri, dans l'espace

de dix jours, par l'*aconit*, et l'emploi alternatif du *sumac* et de la *bryone*.

OBSERVATION CLXVIII.

RHUMATISME AIGU.

Mme Thys, accoucheuse, éprouve, dans la soirée du 17 février 1836, un très-grand froid avec des frissons.

Le 18, elle est attaquée d'une forte diarrhée ; dans l'espace de quelques heures elle a dix selles de matières d'abord noirâtres, puis grisâtres: cette diarrhée cesse dans l'après-midi. La nuit suivante, grande courbature et brisement de tout le corps.

Le 19, je suis appelé près de la malade ; elle présentait les symptômes suivants :

Céphalalgie gravative ; soif modérée ; sécheresse de la bouche ; inappétence ; langue couverte d'un enduit blanchâtre, fort épais ; goût pâteux ; élancements vifs sous les seins et aux omoplates ; respiration très-courte ; absence de toux ; chaleur sèche à la peau ; pouls faible, petit et très-fréquent. La malade est obligée de garder le lit, et elle ne peut faire le moindre mouvement sans augmenter ses douleurs.

Je prescris cinq globules de la *bryone blanche*, trentième dilution.

La nuit suivante est extrêmement mauvaise ; la malade ne goûte pas le moindre moment de repos : elle est tourmentée par une grande fièvre, avec des alterna-

tives de froid ; les élancements de la poitrine deviennent très-violents ; la respiration est très-gênée. En même temps, toutes les articulations des membres deviennent très-douloureuses, brûlantes, rouges et tuméfiées.

Dans la matinée du 20, il y avait de l'amélioration. Vers midi, disparition complète de toutes les souffrances : Mme Thys se trouve dans l'état le plus satisfaisant. Vers la soirée, lorsque je revis la malade, elle ne savait comment me témoigner sa reconnaissance, pour l'avoir guérie, en si peu de temps, d'une maladie qu'elle pensait conserver pendant plusieurs semaines.

Mme Thys n'a pas eu de convalescence : elle put de suite vaquer à ses affaires ; et dans la nuit du même jour on vint la chercher pour faire un accouchement.

OBSERVATION CLXIX.

RHUMATISME ARTICULAIRE AIGU.

Le boulanger de la Boverie (village situé sur les confins de la ville de Liége) avait eu, il y a dix ans, un rhumatisme articulaire général qui avait exigé un traitement de deux à trois mois par l'allopathie.

En mars 1834, la même maladie vint saisir cet homme, dont les craintes furent vives à cette apparition; car il songeait qu'il avait une femme et des enfants à nourrir.

Étant appelé près du malade, je le trouvai dans l'état suivant :

Ses souffrances sont extrêmement vives; il faut trois personnes pour le remuer dans son lit. La fièvre est violente; il s'y joint du délire, la nuit; les traits de la face sont contractés. La tête est souffrante; toutes les articulations sont rouges et gonflées; les urines sont chaudes et troubles; constipation.

Trois doses d'*aconit* amènent un calme étonnant. Je retrouve le lendemain cet homme se promenant dans sa chambre; il avait goûté du repos, et une transpiration abondante avait calmé ses souffrances. Les articulations étaient toujours gonflées et souffrantes; les douleurs s'aggravaient pendant le mouvement. La constipation continuait. Deux doses de *bryone* achèvent la guérison, qui eut lieu en moins de trois jours. Cet homme me remercia beaucoup, mais il me recommanda, lorsque je le soignerais encore, de ne plus lui donner des doses si violentes, car après chaque prise de médicament il éprouvait une grande augmentation de ses souffrances. Je l'avais prévenu que le médicament pourrait exaspérer momentanément ses douleurs; car autrement sa famille aurait été dans de grandes alarmes.

OBSERVATION CLXX.

RHUMATISME ARTICULAIRE.

Melle ***, âgée de 55 ans, est atteinte, depuis neuf

semaines, d'une affection rhumatismale, pour laquelle on a pratiqué une saignée et diverses applications de sangsues. La malade, après avoir été soulagée par ces moyens, éprouve de nouveau des douleurs aussi violentes que précédemment.

Je suis appelé près de cette demoiselle, le 4 janvier 1836.

Je la trouvai assise dans un vaste fauteuil, entourée de coussins, et pouvant à peine se remuer. Les règles étaient suspendues depuis trois mois. Il existait une douleur vague au front; sensations de chaleur et de brûlure au creux de l'estomac, accompagnées de grandes envies de vomir, surtout après avoir pris quelque substance; parfois, des bouffées de chaleur qui montent à la face et à la tête; quand elle prend un peu d'aliments solides, elle éprouve une pesanteur à l'estomac, et bientôt des nausées, des vomissements, et des menaces d'évanouissement; les selles, dures et difficiles, n'ont lieu que tous les deux ou trois jours; les urines sont fétides et d'un rouge foncé; le pouls n'est point fréquent, mais dur, petit et serré; la malade éprouve une grande chaleur intérieure; depuis sept semaines, elle ne goûte pas un moment de repos, ni nuit ni jour, à cause de la violence de ses douleurs; toutes les articulations sont successivement attaquées de vives douleurs rhumatismales, lancinantes: elles deviennent rouges et tuméfiées; le mouvement augmente beaucoup les douleurs, et la malade éprouve de l'inquiétude et de l'angoisse par la nécessité d'être obligée de rester tranquille. Le moral est triste et chagrin.

Ce rhumatisme ambulant a été entièrement guéri dans l'espace de vingt jours, par l'*aconit*, la *nux*, et des doses alternées de *rhus toxicodendron*, et de *bryone*. La teinture forte de *soufre* a été employée pour achever la cure et pour prévenir les récidives, d'après cette considération que la malade avait été atteinte de la gale dans sa jeunesse.

OBSERVATION CLXXI.

PLÉTHORE.

M. Gaspard C........ d'Argenteau, homme d'une taille élevée et d'une forte constitution, menant une vie régulière et d'une sobriété remarquable, a contracté l'habitude des sangsues et des saignées, deux fois chaque année.

Désirant renoncer à ces fréquentes évacuations sanguines, dont l'abus lui faisait craindre des suites fâcheuses pour l'avenir, il vint me consulter le 18 janvier 1836.

Il était souffrant depuis trois semaines, et se plaignait d'élancements sous le sein gauche, plus vifs dans la matinée : il semblait au malade que l'extérieur de la poitrine était gonflé ; cette sensation était soulagée en se redressant en arrière ; il était très-court d'haleine ; le pouls était dur, plein et développé ; la tête était comme vide ; il éprouvait une céphalalgie gravative, surtout dans la région du cervelet, et principalement le

matin ; grande sécheresse du conduit auditif de l'oreille droite; renvois fréquents et sensation de plénitude dans l'estomac, après avoir pris des aliments; trois selles molles par jour ; démangeaison et prurit à l'anus ; la nuit, inquiétudes causées par des rêves, ce qui ne lui arrive que lorsqu'il approche de l'époque habituelle des saignées; dans l'état de santé, il dort d'un sommeil profond, sans être agité par le moindre songe ; lassitude dans les jambes.

Je prescris plusieurs doses d'*aconit*, vingt-quatrième dilution.

Le 22, le pouls était souple et à l'état normal ; les pointes des côtés étaient dissipées ; les autres symptômes persistaient, quoiqu'ils fussent légèrement améliorées.

Je prescris trois globules de *phosphore*, trentième dilution.

Le 30, les souffrances de la poitrine et de la tête étaient entièrement guéries ; les voies digestives étaient dans un meilleur état; les selles étaient régulières et n'avaient plus lieu qu'une fois par jour.

Ce médicament produisit plusieurs effets pathogénétiques très-remarquables, et, entre autres, un écoulement blanchâtre de l'oreille gauche; cet écoulement persista pendant trois semaines.

Le 23 février, M. C........ jouissait de la meilleure santé, et *depuis dix-huit mois il n'a point eu recours à une seule évacuation sanguine.*

Dernièrement, M. C........ s'efforçait d'engager son ancien médecin à adopter pour ses malades l'homœo-

pathie, alléguant combien sa famille et lui s'en trouvaient bien. Mais ce docteur s'y refusa, en prétextant que le régime seul faisait tous les frais de la guérison. Et quand M. C........ répondit que je n'avais prescrit aucun régime, pas même l'abstinence des aliments, le docteur parut ne point y ajouter foi.

OBSERVATION CLXXII.

PLÉTHORE.

M. D...., âgé de 38 ans, est habitué d'être saigné quinze à vingt fois par an.

Lorsqu'il vint me consulter, il avait été saigné il y avait environ trois semaines, et son médecin venait encore de lui prescrire une nouvelle saignée.

Il y a quinze ans qu'il a été atteint de la gale, et c'est depuis cette époque qu'il a contracté l'habitude de ces évacuations sanguines.

Le 20 décembre 1835, il éprouvait les souffrances suivantes :

Assoupissement ; douleurs pressives et lancinantes au front, de dedans en dehors ; lourdeur de tête ; face fortement colorée ; la nuit, tressaillements dans les bras ; éruption à la peau de gros boutons rouges, ulcérés, avec grand prurit ; le pouls est dur, fort et plein. M. D.... est d'une grande vivacité de caractère, et se met en colère pour le moindre motif.

Il est soumis à l'usage de la teinture forte de *soufre*,

et dix jours après, il ne ressentait plus aucune souffrance.

J'ai eu occasion, dans le mois de juillet 1836, de revoir cet homme. Il continuait à jouir d'une bonne santé, et depuis huit mois, il n'avait pas éprouvé la moindre nécessité de se faire saigner. (1)

Si j'ai rapporté ce cas léger, ce n'est que pour avoir l'occasion de signaler l'abus des saignées, et faire voir que rien n'est plus simple et plus facile que de s'en passer, à l'aide des moyens homœopathiques. Une foule de cas analogues se sont présentés dans notre pratique, et toujours nous nous sommes abstenus d'avoir recours à la saignée : en soumettant les malades à un régime approprié à leur état, et à un traitement antipsorique régulier, nous sommes parvenus à leur rendre une bonne santé, et depuis lors, la plupart de ces malades, qui ont continué à être soignés par l'homœopathie, n'ont plus senti le besoin de recourir à la saignée.

Qu'on ne pense pas qu'un moyen unique suffise pour tous les cas de maladie, où le malade se fait saigner, ce qui lui procure parfois un soulagement momentané : loin de là, il est peu de nos nombreux médicaments homœopathiques, qui ne puissent suffire à cette indication de l'allopathie. Dans un cas ce sera l'aconit, dans un autre le quinquina ; tantôt le soufre,

(1) Dix mois après cette guérison, cet homme tombe malade ; il ne me fait pas appeler, et meurt sous peu de jours, après avoir eu des sangsues et subi une saignée au cou, sur la veine jugulaire.

tantôt le phosphore ; dans d'autres circonstances, on trouvera indiqués l'arnica, la belladone, ou la nux vomica, ou bien encore la sépia, le charbon végétal, etc., etc. Mais pour le public qui ne voit dans nos remèdes que des poudres blanches, ce seront toujours des poudres contre le sang qu'il demandera ; et il est fort étonné qu'on le soumette à un examen si minutieux, pour aboutir à un remède qu'il croit toujours être le même.

OBSERVATION CLXXIII.

PLÉTHORE.

Une cuisinière, habituée à être saignée chaque année, éprouve les symptômes suivants : lassitudes spontanées ; grands maux de tête ; vertiges qui augmentent en fléchissant la tête ; vue trouble ; soif ; perte d'appétit ; respiration gênée ; pouls plein, dur. Elle chancelle sur ses jambes.

Le 25 juillet 1833, elle prend une goutte de l'*aconit*, quinzième dilution.

Les jours suivants, elle se trouvait entièrement débarrassée de tous ces accidents qui nécessitaient habituellement une saignée de huit à douze onces. Depuis lors, elle n'a plus eu recours aux évacuations sanguines, et continue à jouir d'une bonne santé.

OBSERVATION CLXXIV.

PLÉTHORE.

Gilles Dehain, serrurier, âgé de 29 ans, ayant contracté l'habitude de la saignée depuis plusieurs années, vint me consulter le 26 août 1836, se plaignant, depuis plusieurs jours, des mêmes souffrances pour lesquelles on lui tire ordinairement du sang.

Céphalalgie frontale, avec battements et élancements; respiration courte et gênée; pouls plein et dur; toux sèche, parfois avec expectoration glaireuse qui existe depuis trois mois; sensation d'augmentation de chaleur au creux de l'estomac, soulagée par l'expectoration; tempérament sanguin, constitution athlétique. Cet homme a été atteint de la gale, il y a deux ans.

Je prescris deux gouttes de l'*aconit*, vingt-quatrième dilution, dans sept onces d'eau distillée, avec une once de sirop commun, pour prendre une cuillerée à soupe toutes les deux heures.

Le 30, je revis le malade. Le pouls était régulier; les maux de tête étaient dissipés; il ne restait plus de la maladie que la toux. Je prescrivis deux doses de teinture de *soufre*, cinq globules de la trentième dilution, pour prendre à huit jours d'intervalle.

Le 17 octobre, j'appris qu'il s'était bien porté jusqu'à cette époque; depuis quelques jours, il était su-

jet à des accès d'une tussiculation produite par un chatouillement au larynx ; il éprouvait aussi divers élancements passagers à la poitrine, lorsqu'il était obligé de se livrer à de grandes fatigues.

Je lui ordonnai une goutte de *belladone*, trentième dilution, et lui recommandai de ne venir me voir que dans le cas où il aurait besoin de mes services.

Depuis ce temps, je ne l'ai plus revu.

OBSERVATION CLXXV.

CHLOROSE.

Melle Cathérine Dance, âgée de 21 ans, brune et d'une forte constitution, a une santé faible et languissante depuis sept mois. Lorsqu'elle vint me consulter, le 16 mars 1836, je la trouvai dans l'état suivant :

La face est bouffie, entièrement décolorée et d'une teinte jaune-paille ; la muqueuse palpébrale, les lèvres et les gencives sont d'une pâleur remarquable ; le regard est sans expression, et les yeux sont fortement cernés ; menstrues peu abondantes et de très-courte durée ; battements de cœur qui deviennent forts, surtout pendant la marche, et qui alors produisent une commotion pénible dans le haut du front ; la malade est très-courte d'haleine, et éprouve beaucoup de difficulté à respirer pendant la marche ; faiblesse et grande courbature dans les jambes, avec sensation douloureuse dans les parties osseuses ; gonflement œdé-

mateux à la cheville des pieds. Le pouls est petit, faible et mou. Cette jeune personne éprouve encore d'autres symptômes accessoires : elle se plaint surtout de vertiges et d'étourdissements dans la tête, comme si elle allait tomber en défaillance; céphalalgie gravative au front; battement et parfois pincement dans l'intérieur de la tête; douleur sourde dans la région des reins, et parfois aux hypocondres, qui produit de l'abattement et une grande faiblesse de tout le corps ; le sommeil est très-léger, et une fois éveillée, la malade se rendort difficilement ; ennui, tristesse et chagrin.

Je prescris cinq globules de *china*, quinzième dilution.

Sous l'influence de ce médicament, le gonflement des pieds se dissipe, et les battements de cœur deviennent moins violents et moins fréquents.

Le 25, je prescris cinq globules de la sixième dilution du *fer*, qui eut pour effets de faire disparaître les souffrances des membres inférieurs et de la région des reins. En même temps, les muqueuses prirent une teinte rosée; la face offrit un meilleur aspect, et les joues commencèrent à se colorer ; la respiration devint plus libre, et les fonctions du cœur revinrent à l'état normal.

Le 6 avril, j'employai la *pulsatille*, à la douzième dilution.

Pendant l'usage de ce remède, la maladie continua à s'améliorer, et les règles devinrent plus copieuses et de plus longue durée.

Le 4 et le 11 mai, je fis prendre à la malade le *conium*, à la trentième dilution.

Sous l'influence de ce médicament, toutes les fonctions reprirent leur cours naturel.

Le 26 du même mois, cette jeune demoiselle vint me remercier des soins que je lui avais donnés : elle jouissait d'une parfaite santé qui ne s'est point encore démentie depuis ce moment.

OBSERVATION CLXXVI.

HYSTÉRIE.

Élisabeth Kenest, âgée de 25 ans, est atteinte d'une affection hystérique depuis six mois. Elle éprouve parfois des attaques violentes de cette maladie qui consistent en un étranglement de la gorge, au point de manquer de respiration et de se croire en grand danger de mort ; elle sent, en outre, une douleur de remuement au creux de l'estomac, avec menace de suffocation et sensation de défaillance.

Cette femme avait contracté l'habitude d'être fréquemment saignée ; elle ne l'a plus été depuis deux ans, que je suis devenu son médecin.

Un examen attentif de sa maladie me fait reconnaître les symptômes suivants :

Assoupissement ; le sang paraît se porter fréquemment vers la tête; il survient subitement des bouffées de chaleur à la face ; la face devient rouge, et la malade éprouve des vertiges, pendant lesquels tous les objets,

et le cerveau lui-même, paraissent tourner en rond; sensation d'une plaie douloureuse dans un endroit très-limité de la région verticale de la tête; frappement dans l'intérieur de la tête et des oreilles.

Goût aigre et doux dans la bouche; salive visqueuse; roideur de la langue; bouche sèche; le matin, haleine fétide, avec langue blanche et dents couvertes de tartre; sensation de rétrécissement et d'agglutination des parois de l'œsophage; sécheresse du gosier; exspuition fréquente de matières glaireuses, sans toux; constriction convulsive et subite du cou, qui produit un grand étouffement et menace de suspendre la respiration; gêne et pesanteur au creux de l'estomac; digestions laborieuses, accompagnées d'aigreur à la gorge et d'efforts vains d'éructation; flueurs blanches depuis neuf mois.

Enrouement et parfois aphonie; respiration courte et grande oppression en marchant; dans l'intérieur de la poitrine, frappement assez fort pour produire une commotion de tout le corps; roideur de la nuque; courbature dans les jambes, surtout en montant; sensation du remuement dans diverses parties du corps; élancement et heurtement par tout le corps, surtout pendant la marche; réveil en sursaut la nuit; cauchemar. La malade est chagrine, triste et impatiente.

La nux, la belladone, l'aconit, le conium, l'assa fetida, le soufre, le charbon végétal et la pulsatille sont donnés, sans produire aucune amélioration dans l'état de la malade.

Enfin, l'*or*, administré à la dose d'un grain de la

troisième trituration, enleva la maladie en peu de jours.

OBSERVATION CLXXVII.

AFFECTION NERVEUSE.

Guillaume B..., âgé de 32 ans, est malade depuis trois semaines. Le 16 septembre 1835, il vint me consulter, se plaignant des symptômes suivants :

Vertiges et larmoiement au grand air ; état comme d'ivresse lorsqu'il se tient debout ; élancements à l'occiput, au-dessus des yeux, dans les gencives et les dents, dans les cuisses et quelquefois dans les bras ; obscurcissement de la vue, comme par une espèce de gaze, qui se dissipe au grand air ; la lumière du jour fait mal aux yeux, tandis que la lumière de la chandelle ne produit aucun effet ; langue humide et belle, avec goût amer dans la bouche ; soif fréquente ; élancements dans l'intérieur de la gorge ; en avalant la salive, sensation comme de quelque chose qui s'arrête dans le gosier et y produit ensuite un son éclatant ; la nuit, sensation comme si un ver remontait le long de l'œsophage, ce qui occasionne une constriction dans le pharynx ; après le repas, sensation d'étouffement ; exspuition de matières bleuâtres et parfois d'un blanc jaunâtre ; en s'éveillant, battement dans la tête et dans diverses parties du corps ; il ne dort plus dès une heure du matin, parce qu'il sent quelque chose qui vient l'é-

trangler à la gorge ; le cou est recouvert de boutons qui l'obligent à se gratter. La maladie a débuté par de l'insomnie, de la courbature, et des transpirations abondantes pendant la nuit.

Le *mercure soluble* a dissipé plusieurs de ces symptômes, tout en améliorant les autres.

La *bryone blanche* a aussi produit quelques effets avantageux.

Mais ce fut principalement la teinture forte de *soufre* qui produisit le plus grand bien.

Le 20 octobre, le malade se trouvait dans un état très-satisfaisant : il n'éprouvait plus que quelques souffrances très-légères, pour lesquelles il ne voulut pas se soumettre à d'autres moyens médicamenteux.

OBSERVATION CLXXVIII.

AFFECTION NERVEUSE.

Un professeur de langues, M. Ruffer, âgé de 36 ans, habitant Verviers, est malade depuis neuf ans. Il éprouve des douleurs sourdes, des espèces de vibrations nerveuses dans tout le corps, principalement dans les jambes. La hanche droite est très-sensible au toucher ; douleur vague vers le sommet de la tête ; sensibilité du cuir chevelu, surtout la nuit ; à l'olécrane gauche, parfois douleur qui fait taire toutes les autres douleurs : ces diverses souffrances lui donnent de l'emportement, et rendent le caractère très-irritable; tris-

tesse et mélancolie : la vie lui paraît un pénible fardeau.

La guérison de cette maladie nerveuse a été obtenue en trois mois, à l'aide de la *nux*, du *soufre* et du *charbon végétal*.

Depuis un an, M. Ruffer ne ressent plus aucune souffrance.

OBSERVATION CLXXIX.

ÉPILEPSIE.

Dans les premiers jours du mois de mai 1835, Melle Marie N..., à la suite d'une querelle, eut pour la première fois de sa vie, à l'âge de 24 ans, une attaque d'épilepsie. Huit jours après, plusieurs attaques violentes vinrent de nouveau la surprendre. Je fus appelé, à huit heures du soir, pour lui donner des soins ; je la trouvai dans l'état suivant :

Pleurs involontaires ; elle s'abandonne au désespoir ; profonde tristesse ; mouvements convulsifs de tous les membres ; cris plaintifs, suivis de défaillance et de perte momentanée de connaissance. La face est pâle, exprime l'angoisse et l'anxiété ; les yeux sont renversés en arrière ; constriction spasmodique de la poitrine et de l'estomac ; roideur convulsive de tous les membres ; les mains sont fortement serrées, le pouce appliqué dans la paume de la main ; efforts de toux sèche

et convulsive; la respiration est rare, et se fait par saccades.

A la suite de ces accès, elle est comme une personne qui vient d'éprouver une grande frayeur. Le front est couvert de sueur. Elle s'efforce de reprendre la liberté de la respiration par de profondes inspirations.

Je prescris deux globules de la *fève de Saint-Ignace*, trentième dilution.

Après l'administration de ce médicament, il survint encore deux attaques qui furent assez violentes ; mais ce furent les dernières. Au moment où je fais le récit de ce trouble du système nerveux, il y a trois ans écoulés depuis cette guérison, et cette jeune personne n'a plus éprouvé le moindre signe qui pût faire croire que la maladie n'ait point été entièrement détruite.

OBSERVATION CLXXX.

ÉPILEPSIE.

Melle Marie Halla (1), âgée de seize ans, non réglée, demeurant dans le faubourg Sainte-Marguerite, rue Basse, nº 119, est atteinte, depuis dix-huit mois, d'une épilepsie grave, à la suite d'une vive frayeur.

Au début de l'accès, tremblement de tout le corps;

(1) Les parents de cette jeune fille, ainsi que la malade elle-même, m'ont permis, par reconnaissance, de citer leur nom, ainsi que leur domicile. Je ne cite le nom de personne, à moins que je n'en aie reçu l'autorisation de la part des malades.

bientôt après, chute avec perte complète de connaissance. Pendant l'accès, écume à la bouche, contorsion des muscles de la face, yeux convulsés en haut et en arrière, suspension de la respiration, convulsions violentes des membres; la malade frappe tout autour d'elle, et pousse des cris aigus, lorsque la respiration commence à se rétablir. Les accès ont lieu trois à quatre fois pendant le jour; ils sont plus fréquents et plus violents pendant la nuit. La moindre frayeur, un bruit un peu fort, même celui de la voix, renouvellent les accès. La face offre un léger degré d'hébètement, et le regard a quelque chose de singulier et d'égaré. Depuis le commencement de la maladie, cette jeune personne n'a pas été un seul jour sans éprouver d'accès d'épilepsie.

Le 4 octobre 1836, je prescris deux gouttes de *belladone*, dix-huitième dilution, dans neuf onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe tous les soirs.

Le 18, les accès sont devenus encore plus violents et plus fréquents. Je prescris trois globules du même médicament, trentième dilution.

Le 25, les accès du jour sont moins forts, et ceux de la nuit sont de plus courte durée.

Je prescris une goutte de la teinture forte de *soufre*.

Le 1er novembre, les accès sont devenus rares pendant le jour, et sont diminués d'intensité et de fréquence pendant la nuit.

Je prescris sept globules de la teinture forte de *soufre*.

Le 8, il n'y a eu qu'une seule attaque d'épilepsie pen-

dant le jour, depuis le 1er du mois ; pendant la nuit, les attaques sont rares et très-faibles. Je prescris la teinture forte de *soufre*.

Le 22, la malade continue à aller bien.

Il y a douze jours qu'elle n'a point eu d'attaque dans la journée ; pendant la nuit, les accès sont très-faibles, et ne se renouvellent qu'une ou deux fois.

Je prescris cinq globules de la trentième dilution de soufre.

Le 6 décembre, l'amélioration faisait peu de progrès. Je prescris le *calcarea*, à la trentième dilution.

Le 9, la position de la malade était excessivement satisfaisante ; elle n'avait plus qu'un seul accès très-léger pendant la nuit : même prescription.

Le 13, les accès cessent entièrement, pour ne plus reparaître. Dès lors, cette jeune fille jouit d'une excellente santé, et son visage perdit entièrement cet air singulier qui dénote toujours à l'œil observateur la présence de cette hideuse maladie. Peu de temps après cette belle guérison, les menstrues se sont montrées pour la première fois, et ont coulé pendant quatre jours avec abondance et sans souffrance.

Je ne pourrais exprimer toute la joie et toute la reconnaissance de ces bonnes gens. La confirmation de cette guérison fut une véritable fête pour cette famille, et un objet d'admiration pour les voisins.

J'ai actuellement à traiter plusieurs malades atteints du mal caduc : l'état de deux de ces malades est si amélioré que je suis persuadé que je parviendrai à les débarrasser de ce mal hideux.

OBSERVATION CLXXXI.

DANSE DE SAINT-WIT.

Louis Aubain, âgé de 14 ans, demeurant à Chenée, village situé à une lieue de Liége, souffre depuis quelques semaines d'une chorée. Cette maladie s'est reproduite déjà pendant quatre années consécutives, vers le milieu de l'été, pour cesser en automne, après l'emploi des pilules de Méglin et divers autres traitements allopathiques. La maladie se reproduit chaque année avec plus d'intensité.

Madame Aubain, mère de cet enfant, ayant entendu parler de l'homœopathie comme d'une médecine dont les cures étaient radicales, m'amena, en 1836, cet enfant pour lui faire subir un traitement régulier. J'observai les symptômes suivants:

Haleine fétide, le matin; gencives spongieuses et saignantes, avec dents noirâtres aux bords; faim dévorante; langue tantôt mobile, exposée à être mordue par un mouvement convulsif des mâchoires; parfois, langue légèrement tuméfiée, pesante et embarrassée dans ses mouvements, surtout pendant le vent du nord; dans d'autres moments, elle semble paralysée; difficulté de s'exprimer : il parle très-lentement, et fait des efforts pour articuler les mots; mouvements convulsifs très-bizarres des muscles de la face, tels que des grimaces

et des contorsions ; alternatives de sourires et de pleurs involontaires ; parfois, saignement du nez ; les membres supérieurs sont constamment agités par des mouvements convulsifs; le bras est brusquement jeté en haut; le poignet se plie en divers sens sur l'avant-bras ; les doigts se meuvent, comme s'il était occupé à remuer divers objets; parfois, faiblesse et relâchement des muscles des membres et du cou ; s'il veut manger, ce n'est qu'après une série de mouvements en zigzag qu'il parvient à introduire les aliments dans la bouche ; il ne peut écrire, parce que la plume lui tombe des doigts par un mouvement convulsif ; on a été obligé de le laisser dormir seul, parce qu'il bousculait son frère pendant la nuit ; somnambulisme ; dégoût pour ses études : on a été obligé de les lui laisser abandonner à cause des difficultés qu'il y éprouve ; l'intelligence paraît être un peu affaiblie ; il pleure, se fâche et se met en colère pour le moindre motif. Il se trouve le plus mal dans les temps orageux et humides ; le côté gauche paraît plus affecté que le droit ; c'est le matin, avant le déjeuner, que les mouvements convulsifs sont le plus forts.

La *pomme épineuse*, prescrite le 22 septembre, à la dose de deux gouttes, neuvième dilution, dans une potion de huit onces d'eau distillée, à prendre une cuillerée à soupe toutes les deux heures, eut pour effet de rendre la parole plus facile.

Le 4 octobre, je prescris une goutte de la même préparation, quatre doses semblables, pour prendre une tous les deux jours.

Le 14, la parole était entièrement libre ; disparition

des mouvements convulsifs de la face. Les membres n'ont éprouvé aucune amélioration.

Le 24, la maladie restait stationnaire ; en outre, il était survenu depuis quelques jours une douleur sourde et gravative au front avec battements douloureux aux tempes. Je prescris une goutte de la trentième dilution de la *nux*, deux doses semblables.

Le 4 novembre, il s'était produit une très-grande amélioration ; les mouvements convulsifs n'avaient plus lieu que pendant une partie de la matinée : même prescription.

Le 17, il est parfaitement guéri.

Faisant attention aux récidives dont il avait été atteint pendant quatre années consécutives, et soupçonnant que la cause pouvait être une psore latente, ce qui d'ailleurs vint se confirmer par la circonstance commémorative d'une teigne pendant les premières années de l'existence de ce jeune enfant, je prescris plusieurs doses de la teinture forte de *soufre*.

Je ne dois point passer sous silence, qu'avant de faire usage du stramonium, j'avais employé, pendant trois mois et sans succès, divers médicaments dont voici les noms : belladona, assa fetida, aconit, cuprum metallicum, jusquiame, causticum, china, calcarea, zincum et le safran.

Je n'avais eu recours à la nux vomica que d'après le souvenir d'une guérison qui s'était passée sous mes yeux pendant le cours de mes études, et obtenue par un médecin distingué qui avait employé ce même médicament à doses allopathiques, mais non sans faire

courir de graves dangers à la vie du malade. Je soupçonnai que cette cure avait été faite, à l'insu du médecin, d'après la loi de spécificité : j'ai voulu l'expérimenter, et le résultat à vérifié mes prévisions.

Sans doute l'histoire de la guérison de cette maladie que je viens de rapporter n'est point complète, puisqu'il faudrait, pour la confirmer, laisser écouler une année entière ; mais je n'ai pu résister au vif désir de rapporter la description de cette singulière affection.

Les rechutes en homœopathie sont si rares, que je considère cette maladie comme radicalement guérie ; d'ailleurs, je me propose d'observer la vie de ce jeune homme, et s'il survient quelque événement digne de l'attention de mes confrères, je les en avertirai par la voie des journaux homœopathiques.

OBSERVATION CLXXXII.

CONVULSIONS.

Un enfant, âgé de cinq ans, éprouve beaucoup d'agitation et de fièvre dans la nuit du 24 mars 1834; le lendemain je suis mandé près du jeune malade. Il présentait les symptômes suivants :

Assoupissement profond ; pouls fébrile avec chaleur sèche à la peau ; soif vive; face rouge, avec les yeux injectés et brillants ; absence de selles depuis la veille ; mouvements convulsifs dans les membres et les muscles de la face. Dans la matinée, le malade s'était plaint

de vives douleurs dans le ventre. La cause présumable de sa maladie était deux verres de vin qu'il aurait pris dans la soirée du 24.

Je prescris quatre globules d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, et six heures après, trois globules de *nux vomica*, trentième dilution.

Le 26, convalescence.

OBSERVATION CLXXXIII.

PHTHISIE DORSALE.

Un homme de lettres s'était adonné avec excès à l'onanisme pendant nombre d'années. Depuis trois ans, il a eu le courage de renoncer à cette honteuse passion; mais sa santé n'en est pas moins restée fortement délabrée. Depuis ce temps, il a consulté divers médecins étrangers, et entre autres un homme de l'art, qui jouit d'une grande réputation dans notre ville. Cet allopathe n'a pu améliorer la position de ce malade, malgré un traitement suivi pendant huit mois.

M.*** vint enfin réclamer l'assistance de l'homœopathie; il présentait les symptômes suivants :

Douleur pressive dans l'intérieur du front; vertiges, surtout après avoir pris du café; vue affaiblie; il ne sent de l'appétit que pendant le dîner; constipation : selles tous les deux ou trois jours, elles sont composées de matières fécales très-dures et sèches; souffrances

hémorroïdales, avec prurit à l'anus. L'affection principale, et pour laquelle il me consultait, était une maladie des voies urinaires qui consistait en des urines déposant une énorme quantité de matières blanches : ce sédiment ressemblait, par ses qualités physiques, à de la silice pure et pulvérisée ; le flacon d'urine qu'il me fit voir était rempli aux trois quarts par ce dépôt : l'écoulement des urines est très-fréquent ; en sortant, elles sont aqueuses ou d'un jaune-clair, tantôt transparentes, tantôt troublées ; elles contractent une odeur âcre et ammoniacale, fortement prononcée, peu de temps après leur sortie ; le dépôt ne se forme qu'après leur refroidissement ; affaiblissement des fonctions génitales ; douleur de rétraction dans les testicules ; fourmillement et douleurs continuelles à la région lombaire ; grande faiblesse, maigreur et épuisement ; boutons rouges sur tout le corps, principalement au front. Il a été atteint de la gale dans sa jeunesse ; caractère calme, doux, triste et profondément mélancolique ; recherche de la solitude, et dégoût pour la société ; sa conscience est sans cesse bourrelée de remords. Une chose remarquable est que les facultés intellectuelles de cet homme ne sont nullement affaiblies.

Je fis choix de la teinture forte de *soufre*, que j'administrai à plusieurs reprises, et dont je laissai épuiser l'action. Dans l'espace de trente-huit jours ce médicament eut pour effet de rétablir la régularité des selles, d'augmenter l'appétit, et de faire cesser la rétraction des testicules ; mais il ne modifia d'aucune manière la nature des urines, à l'exception d'un seul jour, le sixième de

l'emploi du soufre, pendant lequel elles furent naturelles sans le moindre dépôt.

Ce médicament produisit des symptômes pathogénétiques très-remarquables que le malade éprouvait pour la première fois de sa vie. Ces symptômes consistaient en une fièvre intermittente quotidienne, semblable à celle que le même remède guérit chez M. le professeur Tandel, Obs. CCXV.

Les accès ont lieu vers la soirée. Au début, une grande chaleur générale avec battements de cœur, ardeur brûlante dans la poitrine et l'estomac; ensuite transpiration à la tête; pendant la fièvre, et surtout pendant l'apyrexie, douleurs de courbature dans les jambes et la région des reins; ces accès durent ordinairement cinq heures; les palpitations de cœur se renouvellent pendant une partie de la nuit. Cette fièvre quotidienne se renouvela, à des degrés différents d'intensité, pendant dix jours, à dater du troisième jour de l'administration du soufre; les palpitations persistèrent encore pendant l'espace de vingt jours; à cette époque, elles étaient ordinairement accompagnées de chaleur passagère à la face, et n'apparaissaient que vers la soirée. En même temps, il se montra beaucoup de boutons à la face.

Le 29 mai, j'employai le *conium*, trentième dilution. Ce médicament ne produisit, dans l'espace d'un mois, aucune amélioration, à l'exception d'une diminution de la fétidité de l'urine. Pendant son emploi, le malade se plaignit de quelques symptômes pathogénétiques, qu'il n'avait jamais ressentis, tels que des souffrances rhu-

matismales dans les jambes, et des douleurs crampoïdes à l'épigastre, et dans la région des hypocondres, etc.

Le 28 juin, je prescrivis cinq globules de *calcarea*, trentième dilution.

Le 6 juillet, ce médicament avait produit un bon résultat : la matière sablonneuse de l'urine avait considérablement diminué dans les premiers jours, et depuis vingt-quatre heures le malade n'en avait plus aperçu aucune trace. Je prescrivis de nouveau trois globules du même remède.

Le 9, le sédiment reparaît, mais beaucoup moins abondant qu'avant le traitement. L'urine acquiert de nouveau une odeur très-fétide.

Le 31, depuis plusieurs jours, le dépôt de l'urine est redevenu aussi abondant qu'avant le traitement. Je prescris une goutte du même médicament, dix-huitième dilution.

Le 15 août, le sédiment avait diminué d'une manière remarquable ; les urines étaient moins abondantes; elles étaient d'une couleur plus foncée, et avaient perdu leur mauvaise odeur. Pendant l'emploi de ce remède, les boutons de la peau disparurent, et les souffrances de la colonne vertébrale ne se faisaient plus sentir.

Le 30, l'état du malade restait stationnaire. Je prescris l'*acide nitrique*, à la troisième, sixième et dix-huitième atténuation, pendant l'espace de trente-deux jours. Pendant l'emploi de ce remède, le dépôt sablonneux disparut entièrement; les urines étaient naturelles,

elles contenaient des nuages épais de matières glaireuses. Ce médicament produisit plusieurs effets pathogénétiques très-remarquables, mais qui ne peuvent trouver leur place dans cet ouvrage.

L'espoir d'une guérison prochaine et radicale semblait avoir rendu à cet homme la sérénité d'esprit, et rétabli le calme du moral.

Le 3 octobre, je prescrivis la *sépia*. Ce médicament fit reparaître momentanément le sédiment de l'urine ; mais il ne fut point de longue durée, et fut remplacé par le symptôme que j'ai signalé plus haut. Ces nuages disparurent à leur tour, et le malade jouit aujourd'hui d'une bonne santé.

OBSERVATION CLXXXIV.

VERTIGES, HÉMORROÏDES ET DARTRES.

M. Joseph, âgé de 55 ans, est saigné habituellement tous les trois ou quatre mois, depuis un grand nombre d'années.

Étant venu me consulter, le 2 janvier 1836, je trouvai les symptômes suivants :

Céphalalgie frontale gravative, avec sensation de plénitude, comme dans une affection catarrhale. Depuis dix ans, vertiges ayant leur siége à la région frontale; ils empêchent de se baisser, et sont accompagnés de trouble de la vue et d'un état de la tête comme après une débauche nocturne ; assoupissement vers la soi-

rée ; évanouissements de courte durée et à de longs intervalles, qui produisent une chute subite ; de temps à autre, légers saignements de nez ; chatouillement au-dessus des yeux ; fréquentes flatuosités, dont la sortie difficile produit des spasmes dans l'estomac et dans les intestins; selles dures et difficiles ; démangeaison et prurit à l'anus et en dessous des cuisses, avec rougeur et sensation d'écorchure ; hémorroïdes, avec tranchées dans le rectum, et écoulement sanguin pendant l'évacuation alvine ; engourdissement et embarras dans les jambes ; douleur rhumatismale, avec gonflement au poignet de la main droite ; dartres sèches au nombril, au pli de l'aine et aux jarrets ; le pouls est fort et dur ; les nuits sont agitées et pleines de rêves fatigants.

Plusieurs doses d'*aconit* produisirent une légère amélioration dans l'état du malade.

La *nux vomica* fut prescrite au malade ; mais son action fut suspendue par l'apparition d'une dyssenterie, qui nécessita pour sa guérison l'emploi du *mercure soluble*.

Le 11 février, le malade reçut plusieurs doses de la teinture forte de *soufre*.

Pendant la durée d'action de ce médicament, les tumeurs hémorroïdales disparurent, ainsi que les diverses souffrances qui indiquaient leur présence. L'affection dartreuse était entièrement guérie vers le 20 du mois d'avril ; l'état de la tête était amélioré, et les vertiges étaient moins fréquents et moins forts.

Les médicaments qui ont été employés après le soufre, pour achever la guérison de cette maladie, ont

été *l'arnica,* la *pulsatille,* la *nux,* la *belladone* et la *sépia.*

Vers le milieu du mois d'août, M. Joseph *** était parfaitement rétabli, et depuis lors il a continué à jouir d'une bonne santé et n'a plus ressenti le moindre vertige.

Depuis environ dix-huit mois, M. Joseph *** n'a pas senti la nécessité de se faire pratiquer la moindre saignée.

OBSERVATION CLXXXV.

VERTIGES CHRONIQUES, AVEC AFFECTION PSORIQUE.

M. Fuss, le traducteur de Schiller, et professeur des antiquités à l'université de Liége, vint me consulter le 17 mai 1836.

Depuis un an, il éprouve fréquemment des vertiges et des congestions cérébrales qui ressemblent à des attaques d'apoplexie. Cette maladie a été traitée par les saignées, les sangsues à l'anus, les purgatifs et par l'application de deux cautères, l'un au bras gauche et l'autre à la nuque. Ce traitement n'a pu le guérir et n'a eu pour résultat que de combattre momentanément les accidents les plus graves qui compromettaient de temps à autre son existence. En outre, les déplétions sanguines ont affaibli les fonctions intellectuelles, au point qu'il se trouve souvent incapable de se livrer à des travaux scientifiques.

Cette affection tire son origine d'une indisposition qui existe depuis quinze à vingt ans, et qui a son siége dans le flanc gauche. Le malade se plaint d'éprouver dans cette région une sorte de constriction douloureuse, avec la sensation d'un corps étranger qui est arrêté à cet endroit, sans pouvoir descendre plus bas. Depuis quelques années, ce serrement est augmenté d'intensité, et parfois est accompagné de prurit à l'anus et de dureté des selles.

La cause éloignée et productrice de ces divers dérangements doit être rattachée à un vice psorique ; car le malade a été tourmenté pendant l'espace de dix ans de vives démangeaisons au dos ; elles se sont dissipées depuis quelque temps, mais elles sont remplacées, depuis quelques mois, par une éruption herpétique à la paume des mains. L'épiderme de ces dernières parties se détache, sous la forme de lambeaux secs ; il en résulte des gerçures qui occasionnent un grand prurit.

Ayant soumis M. le professeur Fuss à un examen attentif, je recueillis les symptômes suivants :

Lourdeur et embarras dans la tête ; étant debout, disposition à des vertiges pendant lesquels tous les objets semblent tourner. Ces vertiges se déclarent aussi lorsqu'il est couché : ils semblent avoir leur point de départ à la région occipitale.

De temps à autre, le sang paraît se porter vivement à la tête ; le malade est alors renversé subitement par terre sans perte de connaissance, mais avec impossibilité de se remuer et de se relever seul. Ces congestions cérébrales se reproduisent principalement lorsqu'il

existe de la constipation, à laquelle le sujet est assez fréquemment exposé.

Un bruit un peu fort produit une impression pénible et singulière dans l'intérieur de la tête.

La mémoire est affaiblie ; il y a peu de disposition à l'exercice des fonctions intellectuelles : le moral est devenu très-irritable. Le malade est souvent tourmenté par l'idée qu'il est menacé d'attaque d'apoplexie.

L'audition par l'oreille droite est difficile ; et à la veille des congestions cérébrales, le malade éprouve une surdité presque complète de cette même oreille.

L'oreille droite est le siége d'un bourdonnement semblable au bruit d'une cascade ; cette sensation dégénère quelquefois en une espèce de sifflement, et l'ouïe est alors plus claire.

L'appétit est augmenté ; il éprouve fréquemment le besoin de manger.

Les selles sont très-irrégulières ; elles sont tantôt quotidiennes et faciles, tantôt très-dures ; mais le plus souvent il existe de la constipation : c'est alors que la sensation du flanc gauche augmente, que les vertiges sont le plus fréquents, et que le sang se porte vers le cerveau.

Le pouls offre de la fréquence, et marque quatre-vingt-dix pulsations par minute.

Le malade observant un régime simple depuis longtemps, je n'y trouvai aucune modification à faire. Je prescrivis la *nux vomica*, trentième dilution ; j'eus recours plusieurs fois à ce médicament, jusqu'au 1er du

mois suivant. J'ordonnai en même temps de laisser fermer le cautère de la nuque.

Le 8 juin, il survint, pendant la nuit, des vertiges violents, suivis d'une attaque de congestion cérébrale. L'*opium*, sixième dilution, et la *belladone*, trentième dilution, furent employés avec le plus grand succès contre ces accidents.

Le 14, le malade se trouvait dans l'état le plus satisfaisant.

Le 29, je prescrivis le *soufre*, trentième dilution, que je laissai agir jusque dans le mois d'août.

Ce médicament développa des symptômes pathogénétiques assez remarquables, et entre autres des tiraillements spasmodiques dans l'intérieur de la tête. Pendant ce temps, les fonctions intellectuelles acquirent plus d'activité, et s'exercèrent plus librement; l'ouïe devint plus claire, et l'affection psorique des mains s'améliora. A cette époque, le pouls ne marquait plus que soixante-seize pulsations par minute; les selles étaient régulières et quotidiennes.

Le 12 août, je prescrivis le *pétrole*, trentième dilution, qui fut répété à certains intervalles, jusque dans le mois suivant.

Le 14 septembre, M. Fuss jouissait d'une bonne santé. Depuis trois mois, il a été entièrement exempt de vertiges et de congestions cérébrales. L'affection des mains continue à offrir à peu près les mêmes caractères. Je prescrivis plusieurs fortes doses de la *douce-amère*, vingt-quatrième dilution.

Le 1er octobre, il continuait à bien se porter : il ne

sentait plus la moindre souffrance; l'affection des mains est presque entièrement dissipée.

Le 7 du même mois, il survint de nouveau des accès de vertige : des vomissements, des frissons et des sueurs eurent lieu pendant la nuit; depuis quelques jours, il était sujet à avoir, pendant le sommeil, des pertes abondantes et fréquentes de liqueur spermatique, qui produisaient de la faiblesse et de l'épuisement; le malade présentait, en outre, les symptômes d'un embarras gastrique.

Je fus obligé d'avoir recours au *china*, à la *nux vomica*, et à la *pulsatille*, pour combattre ces diverses souffrances.

Le 19, le malade se plaignit d'engourdissement à la région de la nuque; les selles n'avaient lieu que tous les deux jours; du reste, les vertiges ne s'étaient point montrés depuis plusieurs jours. Je prescrivis le *conium*, trentième dilution, qui fut répété plusieurs fois à certains intervalles.

Le 21 et le 24, il y eut encore des accès de vertige, mais ils furent les derniers.

Le 28, il n'éprouvait plus aucune souffrance; les selles étaient régulières, et le pouls était à l'état normal.

Le 7 novembre, l'éruption des mains s'était reproduite avec les mêmes caractères que précédemment. Je prescrivis plusieurs doses de la *sépia*, trentième dilution.

A partir de cette époque, M. Fuss a joui d'une santé excellente; d'après mes conseils, il ne prit plus aucun médicament.

Depuis neuf mois, M. le professeur Fuss n'a point subi la moindre déplétion sanguine : ce moyen était fréquemment mis en usage avant le traitement homœopathique ; et cependant, j'ai eu à combattre les accidents graves de congestion cérébrale, contre lesquels on employait autrefois la saignée.

OBSERVATION CLXXXVI.

MILIAIRE POURPRÉE.

En 1835, dans le mois de décembre, j'ai observé chez de jeunes enfants, de l'âge de deux à douze ans, une épidémie cutanée de très-petits boutons rouges et pointus, plus sensibles au toucher ou en regardant obliquement les surfaces atteintes : ces boutons apparaissaient aux membres, au tronc et principalement sur l'abdomen. L'éruption se montrait subitement, pendant le meilleur état de santé, sans symptômes précurseurs ; elle paraissait être essentielle, et ne se rattacher à aucune lésion d'organes intérieurs. Tous les enfants d'une même famille en étaient atteints en même temps, ou successivement. Les parents prenaient cette affection pour une scarlatine ou une rougeole, maladies qui régnaient aussi à cette époque, mais qui venaient rarement compliquer le pourpre miliaire lorsqu'il était primitif. D'ailleurs, dans l'éruption cutanée dont il est ici question, il n'existait ni maux de gorge, ni symptômes catarrhaux.

Lorsque j'étais appelé dans le début, la maladie était fort simple ; la fièvre n'était apparente que lorsque l'éruption s'étendait sur une grande portion de la peau : les malades étaient alors tourmentés par de la soif, de l'agitation, de l'insomnie, et par une vive ardeur à la peau ; la langue était blanche et humide ; les selles étaient un peu plus dures que de coutume ; la soif était vive.

Le traitement était, à cette époque, de très-courte durée ; l'*aconit* et le *café cru* alternés, l'un à la vingt-quatrième dilution et l'autre à la troisième, suffisaient pour amener la guérison : la convalescence était presque nulle.

Mais lorsque les parents me faisaient venir seulement au troisième ou quatrième jour de la maladie, alors les symptômes sympathiques étaient beaucoup plus graves : il y avait de l'assoupissement, beaucoup de fièvre, des vomissements et une légère tuméfaction des parotides et de la peau de la face.

Les mêmes moyens curatifs suffisaient encore ; mais il était quelquefois nécessaire d'y joindre une dose de *belladone*, trentième dilution. Le traitement était suivi d'une convalescence plus longue que dans le premier cas ; et pour peu que ces jeunes malades commissent un écart de régime ou s'exposassent à un refroidissement, les parotides devenaient chaudes, douloureuses et acquéraient quelquefois le volume d'un œuf de poule. Dans ces circonstances, la *belladone* et le *mercure vif*, alternés matin et soir, procuraient la résolution de ces tumeurs dans l'espace de quatre à huit jours,

sans aucune application locale et sans suppuration.

Lorsque la maladie était traitée au début, je n'ai point remarqué de desquamation ; mais lorsque les remèdes n'étaient appliqués que pendant la deuxième période, j'ai observé dans la convalescence une légère desquamation, semblable à de petites écailles furfuracées.

J'ai eu occasion de voir quatorze enfants atteints de cette maladie : aucun n'a succombé.

OBSERVATION CLXXXVII.

SCARLATINE GRAVE.

Mme Crahay, demeurant rue Pierreuse, âgée de 24 ans, mère de deux enfants dont le plus jeune est âgé de cinq semaines, tombe malade le 1er août.

Elle est saisie, sans cause connue, de frissons et d'un accablement général ; en même temps il se déclare un violent mal de gorge ; la soif est vive ; il y a perte d'appétit ; la nuit, la malade a du délire. Le 2, vive démangeaison à la peau. Le 3, apparition de l'exanthème scarlatineux. Le 4, affaissement des seins ; absence complète de sécrétion du lait. Cette jeune femme est alitée depuis le premier jour de la maladie ; la fièvre est continue, et il y a du délire chaque nuit.

Le 5, je fus appelé près de la malade ; j'observai les symptômes suivants :

La tête est pesante, douloureuse ; le front est plus

affecté que les autres parties de la tête; les oreilles sont souffrantes et éprouvent des tintements ; les yeux sont rouges, larmoyants, gonflés, saillants, et sont le siége d'une douleur lancinante ; grande difficulté d'écarter les mâchoires par les souffrances qu'occasionne ce mouvement ; la langue est lisse, d'un rouge framboisé; impossibilité de faire sortir la langue; soif vive; appétence pour l'eau froide; anorexie; les douleurs de la gorge ne sont plus aussi fortes que les premiers jours de la maladie; selles dures et difficiles, n'ayant lieu qu'à l'aide de lavements; urines rouges et brûlantes; le ventre est sensible à la pression; chaleur brûlante dans la poitrine ; toux sèche; respiration haute et difficile; pouls plein, fort et fréquent ; la peau, brûlante et sèche, est le siége d'un prurit désagréable et d'une turgescence remarquable ; il existe, depuis la tête jusqu'aux pieds, une rougeur semblable à celle des écrevisses cuites : cette rougeur disparaît légèrement sous la pression du doigt.

Je prescris, à cinq heures du soir, l'*aconit*, vingt-quatrième dilution, et à dix heures, une goutte de la trentième dilution de *belladone* : la malade prend de l'eau sucrée pour boisson.

Le 6, dans la matinée, je revis la malade: elle me dit qu'elle avait des choses surprenantes à conter et qu'elle avait passé une nuit extrêmement orageuse. Une heure après l'administration de la belladone, exaspération violente des symptômes de la maladie: démangeaison pruriteuse excessive par tout le corps, au point d'être obligée de se lever et de se promener dans sa chambre,

enveloppée dans ses draps de lit ; le mal de gorge augmente ; elle éprouve une grande difficulté pour avaler; elle ressent un grand malaise et une inquiétude générale ; la tête devient très-souffrante ; les yeux éprouvent de grandes douleurs ; la respiration devient embarrassée et la poitrine souffrante. Vers les deux heures du matin, elle pense qu'elle va goûter un peu de repos, elle s'assoupit : mais tout d'un coup elle se voit entourée d'une foule de petits hommes avec des costumes et des figures grotesques ; ils se rangent tous autour de son lit ; elle lie conversation avec eux et leur tient des propos bizarres et comiques ; enfin elle se réveille, et s'aperçoit, fort étonnée, que ce sont des visions fantastiques ; elle s'assoupit à trois reprises différentes, et chaque fois c'est la même scène.

Vers les trois heures du matin, elle se réveille soulagée ; la narine droite était le siége d'une légère hémorragie. Cet écoulement est suivi d'une sueur abondante qui recouvre tout le corps et perce tout son linge: elle goûte alors un sommeil tranquille, à l'abri de tous ces songes qui l'avaient beaucoup fatiguée. A son réveil du matin, elle se trouve, à sa grande surprise, dans un était vraiment étonnant. Voici comme je trouvai la malade à huit heures du matin: l'état de turgescence de la peau avait disparu ; la face était affaissée comme dans une convalescence; les yeux ont repris leur aspect naturel ; la rougeur a complétement disparu sur la figure, le cou et les membres ; elle subsiste encore sur la poitrine. La peau avait une chaleur naturelle ; il y existait encore un léger prurit ; il y avait absence complète

de fièvre et de soif; la tête n'est plus souffrante, elle est seulement vide et étourdie ; la nuque est le siége d'une douleur de torticolis ; le mal de gorge est disparu; la malade peut écarter les mâchoires et laisser voir la langue avec la plus grande facilité ; la langue a conservé sa rougeur framboisée, et se dessèche facilement lorsque la malade reste quelque temps sans boire; il y a absence complète des douleurs du ventre et de la poitrine ; la toux a cessé ; les urines sont naturelles ; la malade n'a point eu de selles depuis le 4. Cette jeune femme a la mine riante, gaie, et s'étonne de ce changement subit dans son état. Je prescris une diète absolue, et de l'eau sucrée pour boisson.

Vers les sept heures du soir, je ne pus résister au vif désir de revoir ma malade, quoique éloigné de l'endroit qu'elle habitait. En entrant dans sa chambre, je me dirigeai vers son lit pour m'informer de son état. J'étais fort surpris de ne pas l'y trouver, lorsqu'en me retournant je vis assise près de la fenêtre cette jeune femme qui éclatait de rire en voyant ma surprise : elle me dit qu'elle était bien portante et qu'elle ne prétendait plus garder le lit. La rougeur avait complétement disparu de toutes les parties du corps ; il n'existait plus aucun symptôme morbide à noter. Dans le courant de la journée, elle avait eu un abondant épistaxis, assez rapide pour la menacer de défaillance. C'est après cette crise que la convalescence s'était confirmée. Lorsqu'elle s'assoupissait un peu, alors une foule d'objets bizarres venaient encore se présenter à son esprit. Cet état d'hallucination persista dans la

nuit du 6 au 7 et dans la journée du 7 : ce qui m'engagea à prescrire quelques globules de *camphre*, pour détruire complétement l'action trop vive et trop prolongée de la belladone.

Les nuits suivantes furent bonnes et exemptes de toutes ces idées bizarres.

Le 8, la sécrétion du lait reparaît vers la soirée. Dans la matinée du 9, cette femme put donner le sein à son enfant.

Lorsque je fus appelé près de cette femme, je fis administrer aux deux enfants quelques globules de la *belladone*, trentième dilution. Le plus jeune fut tenu dans les bras de sa mère dans la nuit du 5 au 6, pendant qu'elle était inondée de sueur : aucun des deux enfants n'a été atteint de la scarlatine.

OBSERVATION CLXXXVIII.

SCARLATINE GRAVE AVEC DYSSENTERIE.

Une dame, âgée de 50 ans, demeurant place du Grand-Marché, est prise de frissons dans la soirée du 19 septembre 1835. La nuit, fièvre avec chaleur brûlante et soif vive. Le 20, mal de gorge avec céphalalgie.

Le 22, je suis appelé près de la malade ; elle présentait l'état suivant :

Les amygdales sont gonflées, rouges et douloureuses ; la déglutition de la salive, ainsi que des boissons, se fait avec la plus grande difficulté et occasionne de

vives souffrances ; la face est gonflée et fortement colorée ; toute la surface du corps et des membres est d'un rouge écarlate, qui s'efface légèrement par la pression du doigt, pour reparaître à l'instant même ; le pouls est dur, plein et fréquent ; la langue est d'un rouge vif, et produit au toucher une sensation semblable au froissement de la soie ; anorexie complète avec nausées et vomiturition ; soif vive ; exspuition de matières blanchâtres, abondantes ; constipation; insomnie avec rêvasseries ; sensation de brisement des os du crâne, avec chaleur dans l'intérieur du cerveau, et douleur sourde au front.

Je prescris trois doses d'*aconit*, vingt-quatrième dilution.

Le 23, la fièvre était diminuée. Je prescris trois globules de *belladone*, trentième dilution.

Le 24 — Visite du matin : La nuit a été fort mauvaise; il y a eu absence d'esprit avec de l'agitation et de l'angoisse ; la peau est sèche et aride, et cependant la malade y éprouve une sensation comme si elle était couverte d'une sueur froide; les urines sont rouges et brûlantes ; la voix est fortement altérée; le pouls est d'une grande fréquence, plein, dur et intermittent : ce dernier symptôme me cause de grandes inquiétudes, partagées par le mari de cette dame, qui manifeste le désir d'appeler en consultation d'autres médecins ; ce qui cependant, à ma sollicitation, n'eut pas lieu. Je ne prescris aucun remède ; la malade prend de l'eau pure pour boisson.

Vers le milieu de la journée, je revis la malade : son état était fort amélioré ; mais le pouls restait intermit-

tent. Elle avait pu goûter un sommeil tranquille pendant une heure ; au réveil, sensation pénible de froid à l'intérieur de la poitrine, quoique la peau soit chaude et couverte d'une légère sueur. Pendant la matinée, la malade a été tracassée par des bourdonnements et des bruissements dans l'intérieur de la tête.

Dans la soirée, le pouls est redevenu régulier : il est plein, mou et accéléré ; la langue est brûlante, avec sensation de sécheresse, et comme si elle pesait plusieurs livres ; le mal de gorge est presque entièrement dissipé.

Le 25, il y a eu pendant la nuit beaucoup de fièvre avec délire ; douleurs contusives à la poitrine ; éruption miliaire d'un blanc rougeâtre autour du cou, sur la poitrine et l'abdomen ; sensation comme si de l'eau froide traversait l'intérieur du cerveau ; grande inquiétude, avec anxiété et agitation ; l'éruption scarlatineuse a atteint son plus haut degré d'intensité.

Je prescris trois globules de *coffea*, à la troisième dilution.

Le 26, la malade était convalescente.

Il régnait à cette époque une épidémie de dyssenterie grave. Le 29 du même mois, après un violent frisson, il se déclare chez cette dame une diarrhée bilieuse et légèrement sanguinolente, accompagnée de symptômes d'une gastro-entérite très-aiguë.

Je n'entrerai point dans des détails sur cette nouvelle maladie, qui fut d'autant plus dangereuse qu'elle attaquait un individu qui venait à peine d'échapper à une scarlatine qui avait fait craindre pour ses jours.

L'homœopathie a été également employée contre cette affection, qui a été entièrement guérie dans l'espace de huit jours, pendant l'administration des médicaments suivants : *hydrargyrum, china, veratrum, phosphorus* et *metallum album.*

La scarlatine, qui avait été suspendue au moment de la desquamation par l'apparition de cette gastro-entérite, reprit de nouveau son cours comme si elle ne fût parvenue qu'au sixième jour. L'épiderme s'est détaché par lambeaux, surtout aux pieds et aux mains. Du reste, il ne s'est plus montré rien de particulier qui dût nécessiter l'emploi d'un moyen thérapeutique.

La convalescence fut plus longue qu'on n'a coutume de l'observer par suite des traitements homœopathiques, parce que la malade avait été extrêmement épuisée par le concours de deux maladies graves, survenues peu de temps l'une après l'autre.

J'ai eu occasion de traiter un assez grand nombre de malades atteints de scarlatine. En général, tous ont été guéris en moins de temps par l'homœopathie que par les procédés ordinaires ; les convalescences ont été toujours de très-courte durée ; j'ai rarement observé des accidents consécutifs à la suite de ce mode de traitement.

L'observation suivante démontrera avec quelle rapidité l'homœopathie peut guérir quelquefois la fièvre scarlatine, lorsqu'on est appelé au début de la maladie.

OBSERVATION CLXXXIX.

SCARLATINE.

Le 28 novembre 1835, à trois heures du matin, je suis appelé chez M. le professeur Guillery, pour sa petite-fille qui était malade depuis onze heures du soir. Elle faisait constamment des efforts pour vomir, et vomissait des boissons peu de temps après leur ingestion.

L'*ipécacuana* fut administré, et ces symptômes disparurent pour faire place à un mouvement fébrile.

Je prescrivis une dose d'*aconit*, vingt-quatrième dilution.

A cinq heures du matin, je quittai la jeune malade, sur le sort de laquelle les parents étaient rassurés.

A huit heures du matin, la scarlatine se déclara, avec le mal de gorge et ses autres signes caractéristiques.

Je prescrivis deux globules de *belladone*, trentième dilution.

Dans la soirée du même jour, l'éruption de la scarlatine, le mal de gorge et les autres symptômes avaient entièrement disparu. L'enfant se portait à merveille, et ne paraissait point avoir été malade, excepté lorsqu'on examinait la langue qui conservait encore le caractère propre à cette maladie. Ce symptôme isolé a

persisté pendant plusieurs jours. La convalescence a été nulle, et la desquamation n'a point eu lieu.

Voici la lettre que le père de cet enfant m'écrivit pour me remercier :

Liége, le 1er décembre 1835.

Mon cher Malaise,

Si de faibles leçons que je vous donnai jadis ont pu vous être utiles, vous vous êtes largement acquitté, et c'est aujourd'hui de mon côté qu'est tout entière la dette de la reconnaissance. Deux enfants aussi beaux, aussi robustes que spirituels, m'ont été enlevés, et cette perte empoisonne le reste de ma vie. La même maladie, l'affreuse scarlatine, menaçait ma chère petite-fille, aux jours de laquelle est attachée l'existence de sa mère et la mienne, et vous, aidé des ressources de l'homœopathie, vous m'avez conservé cette charmante enfant qui, par les grâces de sa personne et de son esprit précoce, me rappelle sans cesse les deux aimables frères dont elle est l'image. C'est un service inappréciable, qui ne sortira jamais de ma mémoire. Acceptez, je vous prie, un bien léger témoignage de ma gratitude, et puisse mon Buffon, qui, comme vous, appliqua tous ses soins à explorer les secrets de la nature pour l'utilité des hommes, vous rappeler quelquefois combien je suis redevable aux lumières de votre amitié! Il m'est agréable d'espérer que, dans la belle carrière qui s'ouvre devant vous, mon souvenir restera uni à celui de vos premiers succès.

Tout à vous, de la plus affectueuse et de la plus tendre amitié.

GUILLERY.

OBSERVATION CXC.

ÉRÉSIPÈLE PHLYCTÉNOÏDE DE LA FACE.

Un homme, âgé de 25 ans, est atteint d'un érésipèle phlycténoïde de la face, offrant des caractères graves, tels que symptômes cérébraux avec délire, fièvre, chaleur sèche de la peau, gonflement considérable de la face, au point que les yeux, qui sont d'ailleurs enflammés, ont de la peine à être aperçus, etc.

Quelques globules de *rhus*, trentième dilution, produisent une guérison entière en deux jours de temps.

OBSERVATION CXCI.

CROUTE DE LAIT.

M. le docteur Morris a un enfant, âgé de six mois, qui est atteint de la croûte de lait depuis six semaines. Cette maladie a son siége au front; elle a débuté par une éruption de petits boutons situés sur un fond rouge. Les sommets de ces boutons deviennent blanchâtres et purulents en très-peu de temps; ils s'ouvrent tout de suite et sécrètent une matière abondante qui s'épanche tout autour de ces espèces de foyers, et se coagule bientôt sous la forme de croûtes rondes, d'une couleur

verdâtre ou brune-grisâtre et d'une épaisseur de trois à quatre lignes. Ces croûtes, en se réunissant, ont fini par former une masse informe qui occupe toute la partie médiane et longitudinale du front. Cependant, on reconnaît encore, à divers endroits de cette éruption, des enfoncements alvéolaires et cratériformes qui indiquent le point de sortie de la matière purulente. Cette maladie, qui présente un aspect dégoûtant, fait chaque jour des progrès, et tend à se propager aux autres parties de la face.

Ce médecin m'amena son enfant, le 1er décembre 1836. Je lui prescrivis une goutte de la trentième dilution du *rhus toxicodendron*, dans sept onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe tous les jours.

Dès le quatrième jour de l'administration de ce médicament, la maladie cessa de faire des progrès, et on s'aperçut déjà d'une légère amélioration ; peu de jours après, les croûtes commencèrent à tomber. Chaque jour était marqué par un changement notable.

Le 15, M. le docteur Morris se rendit à la maison, pour me faire voir son enfant.

Le front était presque entièrement débarrassé de toutes les croûtes ; il n'en existait plus que trois petites, fort minces et de la grandeur d'une lentille, qui conservaient encore leur aspect caractéristique, *cratériforme;* le reste de la peau du front était lisse, sans rougeur, ne présentant aucun enfoncement ni aspérité. Depuis trois à quatre jours, l'état du jeune malade reste stationnaire, et il s'est développé, sur le dos du nez, trois petites croûtes lenticulaires, semblables à celles du front.

Je prescrivis de nouveau cinq globules de la trentième dilution de *rhus*.

Le 18, il n'existait plus la moindre trace de la croûte de lait.

Le 26, j'ai été revoir le jeune malade, et je me suis assuré qu'il continuait à jouir de la meilleure santé.

OBSERVATION CXCII.

CROUTE DE LAIT.

L'enfant de M. Desmet, demeurant place du Grand-Marché, était atteint de l'espèce de dartre connue vulgairement sous le nom de croûte de lait.

Cette éruption recouvrait une grande partie du cuir chevelu, s'étendait au front, aux tempes et aux joues; les paupières en étaient également le siége, et les yeux, constamment irrités par la matière jaunâtre qui s'en écoulait, étaient rouges et enflammés.

L'enfant était constamment en proie à une vive démangeaison; on était obligé de prendre les plus grandes précautions pour l'empêcher de s'écorcher le visage. Les doigts étaient le siége de plusieurs panaris très-douloureux.

Le 13 du mois de janvier 1835, il fut soumis à l'usage du *rhus toxicodendron*, trentième dilution; et dans les premiers jours du mois suivant, cet enfant n'offrait plus la moindre trace de cette affection dégoûtante et si douloureuse.

Avant le sumac, il avait été fait usage de deux autres remèdes qui n'avaient produit aucun effet, parce qu'ils n'étaient point les spécifiques du cas présent.

Ce même moyen m'a procuré le même succès dans plusieurs autres cas semblables, et notamment dans le suivant.

OBSERVATION CXCIII.

CROUTE DE LAIT.

L'enfant de M. ***, âgé de 2 ans, présente une croûte de lait qui occupe toute la surface des joues. Le 21 du mois d'avril 1835, il est soumis à l'usage du *rhus toxicodendron,* trentième dilution, et le 15 du mois suivant, il est parfaitement guéri.

Ici un seul remède a été employé, et, comme dans l'observation précédente, la guérison a été obtenue pendant son emploi.

OBSERVATION CXCIV.

DARTRES LICHENÉES.

M. ***, âgé de 39 ans, est porteur de dartres lichenées sur le milieu du front, sur le cuir chevelu et derrière les oreilles. Il était atteint autrefois d'hémor-

roïdes, dont le flux est supprimé depuis trois ans. Les selles sont dures, difficiles, et n'ont lieu que tous les deux jours. Vers le commencement de chaque mois, les urines deviennent épaisses et troubles pendant deux jours consécutifs. Cette affection dure depuis trois ans, et le malade l'attribue à un refroidissement.

Le 3 avril 1836, je prescris cinq globules de la *nux vomica*, trentième dilution.

Le 9, même état, à l'exception des dartres qui vont mieux : nouvelle dose de *nux*.

Le 18, il y a une très-grande amélioration de l'affection dartreuse ; les selles restent dans le même état : nouvelle dose de *nux*.

Le 30, les dartres du front et des oreilles sont guéries ; l'état du cuir chevelu reste stationnaire.

Je prescris deux gouttes de *sumac*, trentième dilution, dans une potion de huit onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe par jour.

Le 25 du mois suivant, l'affection dartreuse était entièrement guérie. Les selles étaient devenues quotidiennes et faciles.

Le malade n'a point encore éprouvé de rechute. Je dois ici saisir l'occasion de dire que les guérisons par l'homœopathie sont presque toujours radicales : il est excessivement rare de rencontrer une récidive, même dans les maladies où elles sont le plus fréquentes après un traitement allopathique. Ainsi, des personnes atteintes de maladies syphilitiques, que j'ai traitées et guéries, dejà depuis quatre ans, d'après la loi de la spécificité, continuent à jouir de la meilleure santé, et

n'ont pas ressenti le moindre symptôme de cette affection dégoûtante. Le docteur Jahr possède des observations de guérisons obtenues il y a douze et quinze ans, et il n'a observé de rechute chez aucun de ces malades.

OBSERVATION CXCV.

DARTRE AU FRONT.

Adolphe D..., âgé de 7 ans, est atteint, depuis plusieurs mois, d'une dartre farineuse, rouge et d'une grande étendue, accompagnée d'une grande démangeaison. Elle occupe la moitié droite, embrasse le sourcil et la racine du nez, et s'étend jusque vers la tempe, pour se perdre dans le cuir chevelu, où elle acquiert le caractère de la teigne ; le frottement en détache des écailles semblables à du son.

Le 14 novembre 1835, il est soumis à l'usage de la *bryone blanche*, trentième dilution.

Deux jours après, l'endroit occupé par cette dartre se gonfle, devient très-rouge et douloureux au toucher. Il se déclare en même temps un grand assoupissement pendant deux jours.

Le 21 du même mois, la dartre est presque entièrement disparue.

A la fin du même mois, c'est-à-dire après quinze jours de l'usage de la bryone, la dartre était entièrement dissipée, à l'exception des croûtes du cuir che-

velu, qui cédèrent pendant l'emploi de quelques globules de la teinture primitive de *soufre*.

Ce jeune enfant, intéressant sous beaucoup de rapports et particulièrement sous celui de l'intelligence, est né d'une mère qui a succombé à une phthisie pulmonaire, peu de temps après ses couches. Aussi, cette affection de la peau fut-elle envisagée comme un premier réveil d'une psore latente, qui dans d'autres temps pourrait bien apparaître sous une de ses formes les plus dangereuses. Déjà il a été sujet à des coryzas de longue durée et à des affections de poitrine, qui toutes ont été combattues, avec le plus grand succès, à l'aide des moyens homœopathiques. Je rapporterai, entre autres, la maladie suivante qu'il fit en mars dernier.

OBSERVATION CXCVI.

BRONCHITE AIGUË.

Au début, coryza sans cause connue ; puis, toux sèche, par quintes fréquentes, prolongées et comme convulsives, coupant la respiration, et sollicitée par une douleur brûlante au creux de l'estomac, qui, à son tour, augmente par les efforts de la toux. Souvent cette toux est accompagnée d'efforts violents pour vomir, et suivie de vomissement d'une matière semblable à du lait caillé, ce qui procure quelques moments de calme. Cette affection prit, pendant un jour et une nuit, un caractère très-alarmant. L'enfant fut obligé de garder le

lit, et était en proie à de vives souffrances de tête et de poitrine. En même temps, l'appétit était perdu ; il existait beaucoup de soif ; la tête était chaude et le pouls faible et fébrile.

La *camomille*, l'*ipécacuana* et la *bryone* furent employés dans cette maladie ; et cinq jours de traitement suffirent pour triompher entièrement de cette grave affection. Cet enfant est passé de l'état de maladie à la santé sans convalescence. C'est principalement la *bryone*, dissoute dans de l'eau distillée, et administrée toutes les demi-heures, qui amena la guérison presque instantanément.

Vers la fin de décembre 1836, j'eus l'occasion de m'assurer qu'il n'avait plus été malade depuis cette époque et qu'il continuait à jouir d'une santé parfaite.

OBSERVATION CXCVII.

AFFECTION CUTANÉE.

Melle Marguerite L..., âgée de 35 ans, tempérament nervoso-sanguin, constitution délicate, ayant toujours eu la poitrine faible, menant une vie très-sédentaire, souffre cruellement depuis deux à trois ans d'une vive démangeaison ayant son siége sur toute l'étendue du corps. Cette affection a résisté aux divers moyens allopathiques mis en usage par plusieurs praticiens distingués.

Le 9 janvier 1835, elle fut confiée à mes soins par

un vieux praticien, désireux de voir ce que pouvait l'homœopathie dans un cas qui paraissait difficile à traiter par les moyens de la médecine ordinaire. Voici les renseignements que j'obtins de la malade.

A l'âge de douze ans, elle fut atteinte de la gale, dont on obtint la guérison par des moyens externes. Elle avait toujours joui d'une assez bonne santé depuis cette époque, lorsqu'à l'âge de vingt-cinq ans il lui vint une dartre qui recouvrit tout le menton; elle en souffrit beaucoup. Cette dartre disparut d'elle-même, vers l'âge de trente ans, sans laisser aucune trace. Le début de l'affection actuelle a eu lieu subitement et sans aucune nouvelle cause appréciable. Depuis, elle n'a joui que pendant peu de moments de la suspension de ses souffrances, et a éprouvé constamment à peu près les symptômes dont l'émunération suit :

Il existe dans diverses régions du corps, telles que le cou, le dos, les membres, une éruption de petits boutons semblables à de petites vésicules de la grosseur d'une tête d'épingle : ils laissent suinter un liquide âcre quand on les gratte, et ressemblent alors assez aux boutons de la gale. Ces boutons se sont montrés déjà plusieurs fois à des intervalles plus ou moins éloignés; ils causent une démangeaison douloureuse, qui jette la malade dans des angoisses insupportables. Les démangeaisons de la peau existent également, lors même qu'il n'y a pas d'éruption. Une circonstance extraordinaire, c'est que toutes les fois qu'il passe un nuage sur sa tête, elle éprouve une exaspération excessivement vive des démangeaisons, comme s'il sortait

des pointes d'épingles hors de la peau. Ces symptômes ont lieu jour et nuit ; elle goûte rarement un repos parfait. Cette personne est maigre, et l'excès de ses souffrances a changé son caractère, qui est devenu impatient et irritable. La tête n'est jamais le siége de douleurs ; la soif se fait souvent sentir ; l'appétit est léger, la langue blanchâtre ; elle éprouve souvent des nausées ; ressent à la poitrine et au ventre une grande chaleur qui se propage jusque dans la gorge ; les selles sont dures, difficiles et n'ont lieu qu'au bout de trois à cinq jours, à l'aide de lavements.

Je prescris pour le lendemain matin une goutte de la trentième dilution de la *nux vomica*.

Le 14 juin, la malade vint me retrouver. Il n'y avait pas le moindre changement dans son état. En prenant de plus amples informations, j'appris que la malade faisait usage, à ses divers repas, de poivre, de moutarde, qu'elle avait recours à des lavements dans lesquels il entrait une grosse poignée de sel. Je résolus de ne plus faire aucune prescription, jusqu'à ce que le corps eût été préparé par des soins hygiéniques convenables. Je défendis donc tous ces divers moyens d'excitation. Pendant six jours, elle ne s'appliqua que deux lavements avec l'eau tiède ; elle s'abstint aussi du café, des acides, de viande de porc, et de toute crudité.

Le 20, le régime n'avait point amélioré son état : la constipation était devenue plus opiniâtre. Je prescrivis pour le soir quatre globules de la *nux vomica*, trentième dilution, mêlés avec un peu de sucre de lait, à prendre entre neuf et dix heures du soir. Cette dose de-

vait être répétée quatre jours après, s'il n'y avait point de changement dans l'état de la malade, et je défendis toute espèce de lavement.

Le 27, la malade a été à la selle tous les deux jours sans lavements. Les démangeaisons sont beaucoup moins vives et les boutons sont presque entièrement disparus; la soif a cessé, la chaleur du ventre et de la poitrine ne se fait plus sentir. La malade a goûté pendant quatre nuits un repos parfait. L'appétit est bon, et la digestion se fait avec régularité. Je prescris la deuxième dose de *nux*.

Le 8 juillet, il ne reste plus aucune trace des boutons : les démangeaisons sont très-légères. Je prescris la teinture primitive de *soufre,* quatre globules.

Le 18 juillet, il y a eu, à la suite de l'administration du soufre, une grande augmentation des démangeaisons; elle a duré huit à dix heures, et s'est ensuite calmée. Depuis deux jours, furoncles rouges et très-douloureux aux fesses.

Je prescris le *foie de soufre*, à la douzième dilution, six globules avec un peu de sucre de lait.

Le 25 juillet, la personne vient me remercier des soins que je lui ai donnés. Les furoncles ont disparu sans suppuration. Elle jouit de la plus parfaite santé. Il n'existe plus la moindre démangeaison. Les selles ont eu lieu régulièrement chaque jour, depuis le 10 juillet. La personne a la figure gaie, riante, et ne sait comment me témoigner sa reconnaissance. Elle ne peut croire qu'elle soit guérie pour toujours de souffrances aussi cruelles, auxquelles elle est en butte depuis si

longtemps. Elle me supplie de lui donner encore quelques doses de médicament pour consolider sa guérison. Cédant à ses désirs, je lui prescris une goutte de la trentième dynamisation de *graphite,* divisée en quatre doses avec du sucre de lait, à prendre à des intervalles de quatre jours.

J'ai eu l'occasion de revoir cette personne ; sa santé continue à être excellente : elle n'éprouve pas la moindre trace de ses anciennes souffrances.

OBSERVATION CXCVIII.

DARTRES HUMIDES.

Melle Joséphine N... souffrait cruellement depuis deux à trois ans d'une dartre suintante, accompagnée d'une grande démangeaison et d'une brûlure cuisante. Cette dartre avait son siége aux deux mains, et les recouvrait presque dans leur totalité. Il s'en écoulait constamment un liquide âcre, qui en se desséchant formait des croûtes épaisses et d'un jaune brunâtre. Les ongles des doigts étaient altérés, et plusieurs étaient déjà tombés.

Tous les soins de propreté les mieux suivis, toutes les différentes lotions émollientes, l'application d'un cautère au bras, ainsi qu'un régime régulier continué pendant longtemps, n'avaient pu apporter le moindre soulagement dans cette affection dégoûtante, et fort désagréable pour cette jeune personne, qui en était

désespérée ; elle était obligée de porter constamment des gants.

Le 10 du mois d'octobre 1835, elle fut soumise à l'usage des remèdes homœopathiques. Le *soufre*, à la troisième dynamisation, fut le premier remède employé. L'usage de ce moyen fut continué jusqu'au 14 du mois de décembre. L'état des dartres était à cette époque fort amélioré, mais demeurait néanmoins stationnaire. La paume des mains était le siége de gerçures sanguinolentes. *L'huile de pétrole*, à la dix-huitième dilution, fut alors administrée, et continuée pendant cinq semaines.

Ce terme écoulé, il ne restait plus que quelques croûtes légères, dans quelques places du dos des mains; le reste de la partie malade offrait l'aspect d'un vésicatoire qu'on laisse fermer.

Le *calcaréa*, à la trentième dilution, fut le troisième remède administré à la malade.

Peu de temps après son emploi, les mains reprirent leur aspect naturel, qu'elles ont toujours conservé depuis cette époque.

Le cautère avait été supprimé au commencement du traitement.

OBSERVATION CXCIX.

FURONCLES.

Un officier d'artillerie souffrait depuis trois mois

d'une éruption de furoncles très-douloureux qui avaient nécessité maintes fois l'emploi du bistouri. A peine un de ces furoncles était-il guéri, qu'il s'en formait plusieurs autres. La violence des douleurs avait forcé ce jeune homme à suspendre son service. Les bains , les cataplasmes et le séjour au lit, lui procuraient du soulagement.

Cette éruption avait son siége aux aines, aux cuisses et aux fesses , et provoquait le gonflement des glandes inguinales.

Le 14 mai 1836, je prescris deux gouttes de la trentième dilution de *phosphore*, dans huit onces d'eau distillée , pour prendre une cuillerée à soupe , matin et soir.

Le 18 , il y avait une grande amélioration. Je prescris trois globules du même remède.

Le 25, le malade est entièrement guéri ; et depuis lors , les clous n'ont plus reparu.

OBSERVATION CC.

ÉPHÉLIDES HÉPATIQUES.

M. *** est atteint, depuis cinq ans, d'une affection chronique de la peau. Tout le corps , à l'exception de la face, est recouvert de grandes taches brunes, dont la couleur est parfaitement semblable à celle du foie. Cette éruption produit du prurit et est accompagnée d'une légère desquamation furfuracée ; parfois il se

forme de petits boutons miliaires qui se convertissent en une espèce de croûte. Le caractère est sombre et mélancolique.

Je savais que cet homme était d'une jalousie excessive, qui s'était montrée depuis l'existence de l'affection dartreuse, et que cette passion rendait sa femme très-malheureuse.

Je voulus d'abord essayer de modifier le moral, et le 20 mars 1836, je prescrivis la douzième dilution de *jusquiame*.

Le 27, je fus agréablement surpris d'apprendre que la maladie de la peau était extrêmement améliorée ; la peau du cou, qui était le siége principal de l'affection, était presque entièrement débarrassée des taches hépatiques. La peau du reste du corps était d'une teinte foncée : je réitère la même prescription.

Le 14 avril, l'amélioration continuait à faire des progrès rapides. Les bras étaient entièrement guéris : même prescription.

Le 2 mai, il ne restait plus que quelques taches d'une couleur pâle, disséminées sur la poitrine et l'abdomen : même prescription.

Peu de temps après, il n'existait plus aucune trace de ces éphélides hépatiques. Je regrette vivement que les circonstances ne m'aient point permis, jusqu'à présent, de vérifier quel a été le résultat de ce médicament sur la jalousie dont cet homme était atteint.

La jusquiame est-elle par elle-même spécifique dans cette affection cutanée, ou ne l'est-elle seulement que dans le cas où il existe de la jalousie ? c'est ce que l'ex-

périence peut seule constater. Cette observation est extrêmement importante, et offre le plus grand intérêt: d'abord, parce qu'il n'est point parvenu à ma connaissance qu'on ait déjà guéri cette espèce d'affection de la peau à l'aide de ce médicament ; en second lieu, cette guérison montre combien on doit prêter d'attention aux modifications qui surviennent dans l'état du moral de l'individu malade. Si je m'étais borné aux symptômes physiques pour déterminer le choix du médicament, il est peu probable que je fusse parvenu à la guérison de cette maladie, du moins en si peu de temps. On verra, dans le cours de cet ouvrage, quel est le degré d'importance que le médecin homœopathe accorde à la connaissance des causes des maladies, aux circonstances commémoratives, et aux changements qui surviennent dans l'intelligence et le moral : le bon choix du spécifique dépend très-souvent de cette connaissance ; quelquefois même elle suffit pour déterminer le médicament qui doit procurer la guérison.

OBSERVATION CCI.

GALE.

J'ai eu à traiter quatre personnes atteintes de la gale.

L'une a été guérie dans l'espace de dix jours par trois gouttes de la teinture forte de *soufre*. La deuxième a été guérie en quatre semaines par le *soufre* et le *charbon*

végétal. Ces deux médicaments ont été employés à la trentième dilution.

Chez le troisième malade, l'éruption disparut après trois semaines de traitement, à l'aide du *soufre* et du *causticum*, tous deux à la trentième dilution.

Mais la gale dont était infecté le quatrième malade n'éprouva aucune modification après dix-huit jours de l'emploi des moyens homœopathiques pris à l'intérieur. Cette personne étant obligée de garder le secret sur cette maladie, et voulant à tout prix se guérir le plus promptement possible, me pria de la traiter suivant la méthode ordinaire. Je fus obligé de céder à ses instances, et j'eus recours à des médicaments homœopathiques, le *soufre* et le *charbon végétal*, que j'employai à hautes doses au moyen des frictions.

OBSERVATION CCII.

SUEURS ABONDANTES.

La cuisinière de M. de Brouwer se trouvait depuis quelques jours incommodée d'une sueur abondante générale, ne cessant ni le jour ni la nuit, lorsqu'elle vint me consulter le 23 juin. Elle éprouve en outre les symptômes suivants :

Peu d'appétit ; absence de soif ; grand épuisement ; abattement considérable. La malade est sans force et sans courage. Je prescris quelques globules de *sambucus*, qu'elle prend à onze heures du matin.

La nuit suivante, les sueurs cessèrent complétement. Le lendemain cette femme n'éprouvait plus la moindre souffrance.

OBSERVATION CCIII.

FIÈVRE INFLAMMATOIRE.

M. M..., âgé de 50 ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, le 13 juin est pris d'une diarrhée abondante, qui cesse d'elle-même le 15, et est remplacée par une fièvre violente. Le 16, je suis appelé auprès du malade; je trouvai les symptômes suivants :

Céphalalgie ; assoupissement avec insomnie ; soif vive ; perte d'appétit ; délire et grande agitation pendant la nuit ; pouls plein , fort et très-fréquent ; chaleur brûlante à la peau; sueurs abondantes, continuelles depuis trente-six heures, qui ne procurent aucun soulagement ; douleurs rhumatismales dans les membres.

Je prescris une goutte de l'*arnica*, teinture primitive : une heure après, exaspération dans les symptômes de la maladie, puis cessation des sueurs, et le malade s'endort d'un sommeil tranquille. Le lendemain M. M... était convalescent.

OBSERVATION CCIV.

FIÈVRE MUQUEUSE.

M. R...., âgé de 33 ans, d'un caractère vif et emporté, demeurant place du Grand Marché, est malade depuis sept semaines, à la suite de querelles et d'accès de colère.

Il éprouve une céphalalgie frontale, avec pincements dans le cuir chevelu, qui le forcent de temps en temps de fermer les yeux. Il se plaint d'enchifrènement avec grande sècheresse du nez et des lèvres, et de picotement dans les yeux. La bouche est sèche et amère ; la langue recouverte d'un enduit épais blanc-jaunâtre; haleine mauvaise ; inappétence ; grande soif pour les boissons froides, dont la déglutition est suivie de gargouillements; renvois fréquents et fétides; il existe une diarrhée depuis quinze jours : les selles sont au nombre de douze à quinze, plus fréquentes le jour que la nuit, blanchâtres, souvent mêlées de matières indigérées, précédées de borborygmes et de douleurs pressives de dehors en dedans sur un point des intestins : parfois il survient une selle excessivement abondante, accompagnée d'excessives douleurs dans les intestins, et suivie de menaces de défaillance; les urines sont rares, épaisses et d'une couleur foncée. Depuis quatre jours il souffre d'une forte toux, avec douleur et ébranlement de tout le corps; cette toux, d'abord très-sèche, est accom-

pagnée, depuis deux jours, d'une expectoration blanchâtre, épaisse, d'étouffement et de déchirement dans la poitrine. Le pouls est fort, fréquent et rebondissant; la peau sèche et brûlante. La nuque est le siége de douleurs contusives ; il éprouve dans le dos une sensation comme s'il était mordu par des chiens ; grande faiblesse du corps et brisement des membres. La nuit, insomnie et sueur abondante, fétide et d'odeur aigre. Il ne peut rester longtemps hors du lit et cependant il s'y trouve très-mal ; il y éprouve de l'angoisse, de l'agitation, et les parties sur lesquelles il se couche, lui font mal. Le moral est accablé d'ennui, et tourmenté par une impatience extrême.

Cette grave maladie a été parfaitement guérie dans l'espace de six jours, au mois d'octobre 1835, à l'aide de l'*aconit*, de la *coloquinte* et de la *bryone*. Ces trois médicaments ont été employés aux doses prescrites par Hahnemann.

La convalescence a été de très-courte durée, et le malade n'a pas tardé à reprendre ses occupations ordinaires.

OBSERVATION CCV.

FIÈVRE MUQUEUSE.

M. Nicolaï, âgé de 35 ans, éprouve, dans la matinée du 18 décembre 1836, un long évanouissement, suivi

d'efforts pour vomir ; en même temps le corps est couvert de sueur.

Le 19, je suis appelé près du malade : il éprouvait continuellement des frissons entre cuir et chair, avec chaleur fébrile de tout le corps ; langue blanche ; perte d'appétit ; pouls petit et accéléré ; grand abattement et courbature des membres et du dos ; la soif était modérée, et les selles régulières.

Le *china*, quinzième dilution, a suffi pour le rétablir complétement dans l'espace de trente-six heures.

OBSERVATION CCVI.

FIÈVRE BILIEUSE-APOPLECTIFORME.

Mme Alvin, belle-mère de M. le professeur Guillery, âgée de 70 ans, est prise, dans la soirée du 18 janvier, d'un frisson violent et prolongé, avec accablement et prostration des forces.

Appelé à l'instant même, j'administrai quelques globules de *china*, quinzième dilution : le pouls était faible, petit et fréquent ; la face d'une grande pâleur, et la soif presque nulle.

Vers deux heures du matin, je fus mandé de nouveau auprès de la malade. Je la trouvai dans une sorte d'état apoplectique : les réponses étaient incohérentes, et prononcées en balbutiant, d'une voix faible et altérée ; la langue était rouge et sèche ; les boissons étaient avalées avec une certaine difficulté et en très-petite

quantité ; les urines et les selles sont rendues à l'insu de la malade ; il existe à la peau une chaleur âcre et brûlante ; le pouls est d'une telle fréquence qu'il est impossible de compter le nombre des pulsations : il est plein, large et dur ; le doigt de l'observateur en reçoit une impression désagréable, qui ne peut être mieux comparée qu'à la sensation que produirait une corde à boyau fortement tendue et à laquelle on imprimerait des mouvements de vibration.

La malade est couchée dans le lit comme une masse inerte ; la face est profondément alterée.

Je prescrivis deux gouttes d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, dans sept onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe toutes les demi-heures.

Le 19, je revis la malade vers huit heures du matin: il s'était produit un changement inattendu et vraiment étonnant. Le pouls était encore fébrile et dur, mais il ne marquait plus que quatre-vingt-dix pulsations par minute ; la chaleur de la peau est fort diminuée ; la langue est humide, et les boissons sont prises avec plaisir et facilité ; la connaissance n'était point encore revenue ; cependant les réponses commençaient à être assez précises, et la voix était devenue plus claire et plus forte ; la malade se plaignait de lourdeur, de pesanteur et d'embarras dans la tête ; depuis cinq heures du matin, deux selles fétides, liquides et jaunâtres avaient eu lieu involontairement. La faiblesse était portée à un haut degré.

La potion n'étant point encore achevée, je prescrivis de n'en prendre une cuillerée que toutes les heures.

Vers midi, le pouls était descendu à quatre-vingt-cinq pulsations; il y avait encore eu deux selles liquides de même nature: du reste, l'état de la malade était à peu près le même.

A cinq heures du soir, je prescrivis une goutte de *china*, quinzième dilution.

A neuf heures du soir, l'amélioration était très-prononcée; il y avait eu encore trois selles depuis ma dernière visite: je prescrivis de nouveau deux doses de china, pour prendre à dix heures du soir et à trois heures du matin.

Le 20, lorsque j'allai voir cette dame, je la trouvai, à mon grand étonnement, assise dans son fauteuil. Elle avait passé une nuit excellente et n'avait eu que deux selles; le pouls était à l'état normal; il n'existait plus le moindre symptôme morbide, et on pouvait considérer la malade comme convalescente. Vu son grand état d'épuisement, je prescrivis encore une goutte de china, quinzième dilution.

Cette guérison est assurément fort remarquable. Je n'aurais osé prédire une issue favorable à une maladie qui était grave, non pas précisément par elle-même, mais parce qu'elle attaquait une femme infirme et paralytique des membres inférieurs depuis quinze ans, et dont la vieillesse avancée ferait croire facilement que cette dame est âgée de quatre-vingt-dix ans. Aussi, cette cure vraiment extraordinaire prouve que *l'homœopathe ne doit jamais désespérer de son malade.*

OBSERVATION CCVII.

FIÈVRE BILIEUSE.

Mlle Charlotte D... est malade depuis trois semaines. Le 19 mai 1836, elle présentait les symptômes suivants :

Alternatives de chaleur et de frissonnement par tout le corps ; des transpirations froides à chaque instant ; endolorissement des jambes; grande faiblesse; tête vertigineuse, en fixant quelque chose ; grand affaiblissement de la vue ; le grand bruit lui fait du mal, produit un mouvement nerveux par tout le corps ; soif très-vive ; goût de graisse, avec perte d'appétit, pouls faible et fréquent ; constipation; bouffissure de la face; toux produite par le mouvement du corps ; douleurs tiraillantes au creux de l'estomac, surtout par la marche.

La malade reçoit une potion dans laquelle entre une goutte de la quinzième dilution de *quinquina*, à prendre une cuillerée toutes les deux heures. Dans la soirée, assoupissement, avec pesanteur de tête et douleur frontale, très-sensible pendant le mouvement.

Le 21, la plupart des principaux symptômes étaient dissipés. Il ne restait plus de la maladie que les symptômes de l'embarras gastrique. La malade prend cinq globules de *pulsatille*.

Le 24, Mlle D... jouissait d'une bonne santé.

OBSERVATION CCVIII.

FIÈVRE LENTE NERVEUSE.

Un enfant, âgé de 13 ans, est malade depuis cinq semaines. Il se plaint des symptômes suivants : chaleur de la paume des mains et du front ; sueurs de la tête et de la poitrine, jour et nuit ; amaigrissement; soif; toux sèche ; chatouillement aux narines ; pupilles dilatées ; mouvement de fièvre hectique le soir; agitation la nuit. Il a rendu un ver lombricoïde, il y a trois jours.

Je prescris quatre doses, chacune de quatre globules, de la dernière dilution du *semen-contra.*

Peu de temps après, cet enfant jouissait d'une bonne santé.

OBSERVATION CCIX.

FIÈVRE TYPHOIDE.

Marie Leduc, cuisinière chez M. Thiriart, place du Spectacle, âgée de 44 ans, est alitée depuis deux jours pour une maladie qui offre les symptômes suivants :

Facies de fièvre grave; très-grande faiblesse qui la force à rester constamment couchée sur le dos, pendant tout le cours de la maladie et dès le début ; stupeur et insomnie avec délire, et rêvasseries continuelles, sur-

tout à commencer du cinquième jour ; battement douloureux au vertex et à l'occiput, pendant douze jours ; douleurs de roideur au cou et à la nuque ; douleurs contusives au côté droit de la face, le troisième et le quatrième jour ; langue rouge à la pointe et aux bords, blanche et picotée de points rougeâtres à la base, pendant les cinq premiers jours ; ensuite elle devint sèche, d'un rouge vif et uniforme, comme dans la scarlatine ; soif modérée ; constipation pendant tout le cours de la maladie ; pouls petit, fréquent et dur ; respiration accélérée ; chaleur sèche, alternant avec des sueurs générales, et peu abondantes dans les premiers jours ; ensuite sueurs continuelles et éruption miliaire-blanche ; abstinence complète de toute alimentation pendant dix-huit jours ; eau froide pour boisson.

Je n'entrerai point dans des détails minutieux sur l'histoire de cette grave maladie. Cette femme a commencé à être en convalescence après trois semaines de traitement. Les médicaments que j'ai successivement employés sont le *china*, la *belladone*, l'*acide phosphorique*, l'*opium*, le *sumac* et la *bryone*. Cette femme a repris ses occupations ordinaires après deux semaines de convalescence.

OBSERVATION CCX.

FIÈVRE TYPHOIDE.

Le fils Donnai, âgé de 16 ans, demeurant à Froid-

mont, village situé à une demi-lieue de Liége, était dangereusement malade déjà depuis quinze jours, lorsque ses parents me firent appeler le 22 novembre 1834. On s'était borné jusqu'alors à lui faire prendre des tisanes délayantes et à le soumettre à une abstinence complète. Mais son état empirant de jour en jour, on se décida enfin à employer les secours de l'art.

Lorsqu'il fut soumis à mon examen, la vie de ce jeune homme était si gravement compromise, que je ne pus donner le moindre espoir sur le rétablissement de sa santé. Et en effet, je le trouvai couché en supination, avec une grande prostration de forces : le malade était dans un délire continuel, ou plongé dans un grand assoupissement d'où on le tirait difficilement ; l'œil était terne, sans éclat, et comme recouvert de matières sales ; la face offrait un état prononcé d'hébétude et de stupeur, avec les pommettes saillantes et les joues creuses et comme fardées ; il s'était déclaré de la surdité depuis huit jours; le pouls était fréquent, petit et serré ; la peau brûlante et d'une grande sécheresse ; la langue est rouge et sèche, ressemble à un morceau de parchemin par la sensation qu'elle produit au toucher ; lorsqu'on présente aux lèvres du malade quelques boissons froides, il les avale avec la plus grande avidité ; les urines et les selles sont rendues involontairement : les matières fécales sont très-liquides, jaunes, vertes et d'une grande fétidité; la peau de la région épigastrique est couverte de taches arrondies, superficielles, au nombre de dix à quinze, de la grandeur de la moitié d'une demi-lentille, offrant une teinte d'un

rouge foncé qui disparaît légèrement par la pression; il existe une petite toux sèche ; la poitrine percutée rend un son clair , et l'auscultation fait entendre un râle sibilant principalement au-dessous des clavicules.

Je prescris trois doses d'*aconit*, vingt-quatrième dilution, à prendre de cinq en cinq heures.

Le 25, le délire et la fièvre étaient diminués; l'état d'hébétude était moins prononcé.

Je prescris trois gouttes de la neuvième dynamisation d'*acide phosphorique*, dans neuf onces d'eau distillée, à prendre une cuillerée à soupe, toutes les trois heures.

Le 26, il y avait un mieux prononcé ; la langue était molle et humide. Le malade prend deux doses de *belladone* (1) à douze heures d'intervalle.

Le 28, l'état du malade était fort amélioré ; il avait la conscience de la soif, et demandait à uriner; mais les selles demeuraient verdâtres et involontaires ; la toux était devenue grasse, toujours sans expectoration; le délire était entièrement disparu ; la somnolence était toujours très-grande, et la face conservait le même état d'imbécillité. Je prescris cinq doses de *camomille*, quatre globules de la douzième dilution, pour prendre à cinq heures d'intervalle.

Le 29, ce médicament a influencé l'économie d'une manière favorable. Les selles sont devenues jaunâtres

(1) Quand le degré d'atténuation n'est point déterminé, cela indique toujours que le médicament a été employé à la dernière dynamisation prescrite dans les ouvrages de Hahnemann.

et plus consistantes ; la face est mieux composée; les réponses aux questions adressées au malade sont plus claires et plus précises.

Le 30, l'état du malade était devenu moins satisfaisant : il n'y avait point eu de selles, mais les urines étaient devenues involontaires ; il y avait de l'assoupissement, et la langue était plus sèche que les jours précédents; la toux continuait avec le même caractère; la fièvre avait augmenté, et la soif était vive.

Je prescris sept globules du *rhus toxicodendron*, trentième division, dissous dans une potion d'eau distillée, à prendre par cuillerée d'heure en heure. Le jour suivant, il y avait peu d'amélioration. Je prescrivis la *bryone*, de la même manière que le médicament précédent. A partir de ce moment, la guérison fit de rapides progrès; la convalescence était établie le 4 décembre; et trois semaines après, ce jeune homme pouvait se livrer à ses occupations habituelles.

OBSERVATION CCXI.

FIÈVRE TYPHOIDE.

M. Félix ***, à la suite d'émotions morales très-vives, éprouve de l'insomnie et une grande altération dans la nuit du 20 au 21 août 1836.

Le 21 et le 22, il se plaint de frissonnements continuels.

Le 23 et la nuit suivante, le malade est baigné d'une sueur abondante qui ne procure aucun soulagement.

Le 24, je suis appelé près du malade ; je le trouve dans l'état suivant :

Lourdeur et pesanteur de la tête ; au côté droit du front, élancements rapides qui se montrent à de courts intervalles et sous la forme de secousses ; langue couverte d'un enduit blanchâtre et épais ; elle est picotée de points rouges ; goût pâteux ; grande soif avec appétence pour l'eau froide et pure ; urines d'un rouge foncé ; une petite selle dans la matinée ; grande chaleur à la peau qui est couverte d'une légère moiteur ; pouls large, plein, très-fréquent et très-accéléré.

Je prescris dix globules d'*aconit*, dissous dans cinq onces d'eau, pour prendre une cuillerée toutes les deux heures.

Le soir, la fièvre était moins forte.

Le 25, le malade se trouve dans l'état suivant : sensation de vide dans la tête ; chaleur modérée de la peau ; la nuit a été assez bonne ; les urines sont d'un rouge peu prononcé ; le pouls est modérément fébrile ; la langue est dans le même état ; la soif est diminuée ; la sueur continue : on a dû changer le malade de linge. Pendant la journée, les sueurs continuent avec abondance : elles fatiguent le malade, sans procurer aucun soulagement ; dans la soirée, le pouls devient très-fébrile, et le malade se plaint de faiblesse et d'épuisement.

Je prescris cinq globules de *china*, quinzième dilution.

Le 26, même état et continuation des sueurs. Je prescris trois globules de *china*, neuvième dilution.

Le 27, les sueurs ne discontinuent pas; le malade a été tracassé par du délire et de fréquentes rêvasseries; le pouls marque soixante-quinze pulsations par minute; la soif est moins vive; la langue est moins chargée; il existe à la région du cœcum une sensibilité très-douloureuse qui s'exaspère par le moindre toucher; le malade n'a point eu de selles depuis trois jours. Je permets un lavement d'eau de pluie tiède.

Le 28, le malade est absolument dans le même état que la veille; il manifeste beaucoup de tristesse et d'impatience.

Je prescris quatre globules de *pulsatille*, douzième dilution.

Le 29, le malade est beaucoup plus mal: la tête est très-douloureuse, embarrassée; la face est rouge; les yeux sont brillants et légèrement injectés; la fièvre est augmentée; il y a de l'agitation et de l'angoisse; la douleur du cœcum est augmentée; les sueurs sont encore plus abondantes que les jours précédents.

Je prescris trois globules de *belladone*, trentième dilution.

Le 30, le malade est dans l'état le plus satisfaisant: les sueurs ont cessé depuis ce matin; la peau est souple et modérément chaude; la fièvre est très-modérée; le pouls est dicrote; la soif est faible; le malade désire des aliments; la langue est moins rouge à la pointe; l'abdomen est encore un peu douloureux à la pression; la tête est libre et il n'existe aucune douleur. Depuis

ce matin il est survenu une éruption miliaire blanche, qui n'est perceptible qu'au toucher ou en regardant obliquement les surfaces qui en sont le siége; cette éruption recouvre la poitrine, les aisselles, les cuisses et principalement l'abdomen, où elle est très-multipliée.

Le 31, l'amélioration continue à faire des progrès. D'après les sollicitations du malade, je permets quelques cuillerées d'un bouillon léger.

Le lendemain, le malade se trouve plus mal depuis la veille au soir. Les sueurs ont reparu; les *sudamina* se sont étendus à toute la surface du corps; la fièvre est augmentée; il y a eu du délire pendant la nuit; la face est altérée, et offre l'aspect des fièvres graves; cependant à ma visite de ce matin, la tête n'est point douloureuse, et les réponses sont d'une grande précision; la constipation continue; il est survenu une toux sèche, accompagnée de douleurs pongitives à la poitrine; le pouls est dicrote et marque quatre-vingt-quinze pulsations par minute; le malade a mouché du sang à plusieurs reprises; les articulations sont le siége de douleurs contusives, qui augmentent par le mouvement.

Je prescris une goutte de la *bryone blanche*, trentième dilution, dans six onces d'eau distillée, pour prendre une cuillerée à soupe au bout d'une heure et demie.

Le 2 septembre, le malade a passé une nuit excellente; la face est bien composée; la soif est presque nulle; la langue est humide, et n'offre aucune rougeur anormale; il existe depuis ce matin une légère diar-

rhée qui procure du soulagement ; la toux est faible et humide, et s'exécute sans douleur ; le pouls est tombé à quatre-vingt-cinq pulsations par minute ; les sueurs ont entièrement cessé ; les douleurs articulaires sont disparues.

Je prescris une goutte de *rhus toxicodendron*, dix-huitième dilution.

Dans l'après-midi du même jour, le pouls ne marquait plus que soixante-quinze à soixante-dix-huit pulsations, et le malade était dans un état si satisfaisant qu'on pouvait le considérer comme convalescent, et qu'il devenait inutile d'administrer d'autres remèdes.

Mais quelques personnes de la famille ayant conçu des craintes sur l'issue de cette maladie, conseillèrent au père de cet enfant d'appeler en consultation un autre médecin. Lorsque celui-ci fut arrivé, j'exposai fidèlement, jour par jour, tous les phénomènes qui s'étaient passés, ainsi que les remèdes que j'avais prescrits et les résultats qui s'en étaient suivis.

Après avoir interrogé et examiné lui-même le malade, ce médecin déclara que je ne m'étais point trompé sur le diagnostic de cette affection que j'avais caractérisée sous le nom de *fièvre muqueuse-typhoïde ;* il reconnut aussi que la marche de cette maladie avait été régulière, et qu'alors il n'existait plus le moindre danger.

Il conseilla ensuite d'avoir recours à quelques tisanes acidulées, moyen auquel je ne m'opposai point, puisque je considérais le malade comme convalescent, et que, par conséquent, ces tisanes ne pouvaient plus

contrarier les médicaments qui avaient été employés pour obtenir la guérison du jeune homme.

La convalescence continua à faire des progrès rapides, et ne fut entravée par aucun accident. Depuis lors, M. Félix *** a continué à jouir d'une bonne santé.

OBSERVATIÓN CCXII.

FIÈVRE INTERMITTENTE QUOTIDIENNE.

Étienne P...., atteint depuis quatre semaines d'une fièvre intermittente quotidienne, entre à l'hôpital le 29 août 1834. Je ne rapporterai point ici l'histoire de sa maladie dont j'avais transcrit sur mon cahier tous les détails, et pour laquelle le charbon végétal paraissait spécifique. J'en fais seulement mention pour montrer la bonne foi avec laquelle j'ai procédé dans mes expériences. En effet, le deuxième accès, qui se montra pendant son séjour à l'hôpital, étant moindre que le premier, je crus convenable d'attendre, et le 5 septembre le malade est entièrement guéri sans avoir subi aucun traitement.

OBSERVATION CCXIII.

FIÈVRE INTERMITTENTE QUOTIDIENNE.

Marie Godeleine, âgée de 50 ans, cuisinière de

M. Berthoz, rue Porte Saint-Léonard, ayant cessé d'être réglée depuis un an, est atteinte, depuis vingt-cinq jours, d'une fièvre intermittente, pour laquelle on lui a pratiqué une large saignée, et fait prendre une grande quantité de sulfate de quinine sous plusieurs formes.

Les divers moyens ayant échoué, et la malade étant sur le point d'avoir recours à des remèdes familiers, son maître, qui était loin d'avoir confiance dans l'homœopathie, lui conseilla, en forme de plaisanterie, d'y avoir recours, et de venir me trouver à cet effet.

Le 31 du mois de mars dernier, un examen attentif me fit recueiller les symptômes suivants :

Chaque jour, à 11 heures précises du matin, accès qui s'annonce par une grande soif qu'aucune boisson ne peut apaiser. Peu de temps après, vomissement des boissons prises, ainsi que de matières vertes et glaireuses. Bientôt se déclare un froid général, qui fait rechercher la chaleur du feu, sans pouvoir s'y réchauffer. Ensuite, frisson général avec tremblement avant le frisson, pâleur, picotement, fourmillement et insensibilité de la pointe des doigts et des orteils, phénomènes accompagnés de l'impossibilité de rien tenir dans les mains; courbature de la nuque et des membres : alors elle est obligée de s'aliter. La soif inextinguible qui s'était montrée au début continue pendant toute cette période, qui se prolonge pendant trois heures.

A ces symptômes succède une vive chaleur générale ; et une heure après, le corps est baigné par une sueur abondante qui dure une demi-heure. Pendant

ces deux stades de la fièvre, la soif se fait peu sentir. Pendant l'apyrexie, accablement physique et moral; profonde tristesse; anorexie complète; langue chargée d'un enduit blanc-jaunâtre.

La malade prend deux doses de *pulsatille*, douzième dilution, entre l'intervalle d'un accès à l'autre.

Le jour suivant, la fièvre n'a duré que trois heures, au lieu de cinq; mais les vomissements ont été plus violents. Même prescription que la veille.

Le 2 avril, l'accès a été de très-courte durée. Les vomissements n'ont pas eu lieu. Je répète encore les mêmes doses de *pulsatille*.

Le 3, l'accès n'a pas lieu.

Dès lors, la malade ne prend plus de reméde, et la fièvre intermittente ne s'est pas reproduit.

Cette femme était enchantée d'avoir pu recouvrer la santé en si peu de temps, à l'aide de remèdes si peu volumineux, et qui n'avaient pas le moindre goût désagréable.

OBSERVATION CCXIV.

FIÈVRE INTERMITTENTE QUOTIDIENNE.

Mme Catherine D..., âgée de 34 ans, est atteinte, depuis plusieurs mois, d'une fièvre intermittente.

Huit semaines avant de venir me consulter, cette maladie avait cessé de paraître pendant dix jours, à l'aide de fortes doses de quinquina. Mais, depuis lors,

la fièvre avait reparu, et la malade n'avait fait usage d'aucun médicament.

La maladie offrait les symptômes suivants :

Tous les matins, accès de fièvre, composé de frissons, de chaleur et de sueur ; prédominance du premier stade qui dure six heures, s'annonce par un grand froid, suivi de frissonnement partiel et ensuite de frissons dans tout le corps. La chaleur, qui succède, est brûlante et accompagnée d'engourdissement : elle se fait sentir pendant trois heures. Pendant ce deuxième stade, il apparaît du gonflement aux pieds, qui se dissipe pendant la nuit. Vers la soirée, et pendant la nuit, transpiration froide.

Pendant le premier stade, soif vive, nulle pendant la chaleur et la sueur.

Brisement des membres pendant le frisson et la chaleur.

Appétit très-grand, qui ne restaure pas : la malade est maigre et d'une grande faiblesse.

Selles régulières ; pendant le jour, urines rares, foncées et brûlantes.

La nuit, urines normales, abondantes et fréquentes.

Parfois, sensation devant les yeux d'une toile qui obscurcit la vue.

Depuis un an, toux plus forte la nuit, avec expectoration jaunâtre.

Aménorrhée depuis cinq mois.

Le 14 décembre 1835, je prescris à la malade quelques doses d'*ellébore blanc*, pour prendre immédiatement après la fin de l'accès.

Cinq jours après, la fièvre intermittente était entièrement dissipée; et depuis, la malade n'en a plus éprouvé d'atteinte.

OBSERVATION CCXV.

FIÈVRE INTERMITTENTE QUOTIDIENNE.

M. Tandel, professeur à l'université de Liége, a été guéri par l'emploi du *soufre*, dans l'espace de peu de jours, d'une fièvre intermittente quotidienne, dont les accès duraient quinze heures, et étaient accompagnés de diarrhée, d'assoupissement, d'une abondante transpiration, et d'un grand abattement physique et intellectuel. Je ne puis donner les détails de cette observation, ainsi que de plusieurs autres guérisons de la même classe de maladies, parce que mes occupations ne m'ont pas toujours permis de tenir des notes exactes.

OBSERVATION CCXVI.

FIÈVRE INTERMITTENTE QUOTIDIENNE.

M. Bury, âgé de 30 ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, est renvoyé de Batavia, ayant fini son temps de service dans l'armée hollandaise. Il revint à Liége

dans le mois de juin, atteint d'une fièvre intermittente quotidienne, qui ne l'avait point quitté depuis son départ. Dans le mois de juillet 1833, je le traitai par la méthode ordinaire, c'est-à-dire, par le *sulfate de quinine*.

Après avoir absorbé, pendant une semaine entière, des hautes doses de ce médicament, le malade n'éprouva plus d'accès de cette fièvre.

Cet homme, qui n'avait retrouvé par ce traitement qu'une santé chancelante, avait repris son travail, lorsque, le 5 août de la même année, il fut saisi d'un catarrhe pulmonaire fort intense.

Le 7 du même mois, la fièvre intermittente reparaît à neuf heures du matin : elle est composée des symptômes suivants :

Frissons avec tremblement pendant une demi-heure; puis chaleur ardente, suivie d'une sueur abondante. Durant tout l'accès et surtout dans le stade du froid, la soif est fort intense ; pendant l'accès, efforts de toux violente, accompagnés de fortes nausées.

L'après-midi du même jour, cet homme me fit appeler de nouveau : la langue était recouverte d'un enduit d'un blanc jaunâtre ; la soif se faisait vivement sentir ; l'accès de la fièvre n'avait point encore cessé. La respiration était gênée; la toux était très-forte ; l'expectoration était de nature catarrhale.

Je prescrivis deux doses d'*aconit*, pour prendre à quatre heures d'intervalle. Après chaque prise de ce médicament, il y eut beaucoup d'exaspération de son état, et chaque fois on fut obligé de le changer de linge, tellement la transpiration était abondante.

Le 8, même accès, mêmes symptômes. L'après-midi, il était sans fièvre ; la toux était moins intense. Je prescrivis trois doses de d'*ipécacuana*, pour prendre à trois heures d'intervalle.

Le lendemain, l'accès reparut avec une grande intensité.

Le 10, point d'accès. Depuis, ils n'ont plus reparu : le catarrhe a continué quelque temps encore, mais sans fièvre, et n'a exigé pour son entière guérison que quelques légers moyens adoucissants.

L'opiniâtreté avec laquelle cette fièvre intermittente avait résisté, il y a trois semaines, au sulfate de quinine, fut le motif qui m'engagea à éprouver l'homœopathie.

OBSERVATION CCXVII.

FIÈVRE INTERMITTENTE DOUBLE-QUOTIDIENNE.

Melle Chaumont, âgée de 20 ans, est atteinte, depuis dix jours, d'une fièvre intermittente double-quotidienne, dont les accès ont lieu à deux heures de l'après-midi, et à sept heures du soir : ils consistent en un tremblement général, accompagné d'une grande chaleur à la peau : ces accès ne sont point suivis de sueurs, et la malade n'éprouve point le sentiment de la soif ; le pouls est faible, petit, accéléré ; il existe un endolorissement général. Cette personne se trouve comme dans un état d'ivresse ; la tête est embarrassée et vide ; les yeux sont

sans aucune expression ; l'appétit est nul ; les selles et les urines sont naturelles.

Le 6 août, je prescrivis trois doses de *cocculus*, trentième dilution, à prendre à trois heures d'intervalle.

A partir de l'administration de ce médicament, la malade n'eut plus d'accès et ne tarda point à jouir d'une bonne santé.

OBSERVATION CCXVIII.

FIÈVRE INTERMITTENTE.

Mme la comtesse de C..., de Bruxelles, âgée de 25 ans, d'un caractère aimable, d'une complexion délicate et d'un tempérament éminemment nerveux, est atteinte, depuis quatre à cinq mois, d'une fièvre intermittente, contre laquelle on a employé une grande quantité de sulfate de quinine. Cette maladie a été guérie à plusieurs reprises, mais elle s'est reproduite, chaque fois, à l'époque des menstrues.

Découragée de ces insuccès, cette dame se rendit à Liége, dans le mois d'août de l'an 1836, pour se faire traiter d'après la doctrine homœopathique.

Depuis trois semaines, elle n'a pas fait usage de quinquina, contre lequel elle conserve une espèce d'horreur, parce qu'elle prétend que ce médicament a abîmé sa santé par les vives douleurs qu'elle éprouvait lors de son administration. Les accès de fièvre intermittente qui existent actuellement, ont commencé à

paraître avant l'apparition des règles, qui ont eu lieu, le 13 août, comme de coutume. Voici le portrait de la maladie :

Fièvre intermittente tierce, venant l'après-midi, à type retardant ; au début, toux nerveuse, brève et sèche, produite par une sensation de grattement au creux de l'estomac et sous le sternum, plus forte étant assise et qui cesse presque entièrement dans la position couchée ; ensuite, frissons pendant huit heures consécutives, accompagnés de grand accablement et de fortes douleurs dans les genoux et les jambes, avec bleuissement des ongles des doigts ; le froid est suivi d'une chaleur générale et brûlante, qui dure le même nombre d'heures que les frissons ; une sueur abondante se déclare vers le matin, et dure l'espace d'une heure ; soif vive pour l'eau froide pendant et hors le temps de la fièvre ; ardeur aux tempes ; sensation de gonflement douloureux dans les hypocondres ; constipation : selles tous les deux ou trois jours ; les règles sont abondantes et coulent pendant huit jours ; pendant l'apyrexie, il y a un brisement général, langue blanche, et perte complète d'appétit.

Cette dame est atteinte, depuis dix ans, de migraine, accompagnée de vomissement, qui apparaît constamment deux jours avant l'époque menstruelle, et qui n'a point du tout eu lieu depuis l'existence de la fièvre tierce. Quand elle jouit d'une bonne santé, elle éprouve après le dîner un froid de glace aux pieds, avec la face rouge et brûlante.

Le 14 et le 15, la malade prend chaque jour deux

doses d'*ipécacuana*, quatre globules de la troisième dilution. La fièvre intermittente apparaît sous le type quotidien pendant ces deux jours, et vers onze heures du matin.

Le 16, la malade n'a point d'accès. Langue très-blanche ; goût fade ; absence de selles depuis trois jours ; sensation de faim avec appétit. Je prescris trois globules de *nux*.

Le 17, également absence de fièvre. Mme la comtesse se félicite de l'état de sa santé.

Le 18, elle se porte encore mieux.

Le 19, elle va très-bien. La malade prend, ce même jour, une nouvelle dose de *nux*, pour empêcher la récidive de la maladie.

Le 20, cette dame se rend à Spa.

Le 21, à la suite d'un refroidissement et de fatigue, nouvelle attaque de fièvre intermittente qui a lieu à quatre heures de l'après-midi, et dont les trois stades durent six heures.

Le 23, nouvel accès, à onze heures du matin. La malade quitte Spa, pour venir se confier de nouveau à nos soins.

Le 24, il s'était déclaré une fièvre continue, avec congestion cérébrale.

Chaleur brûlante au front, avec battement dans la tête et pesanteur au-dessus des yeux ; grande rougeur de la face ; urines rouges, brouillées en se refroidissant ; constipation ; grande soif ; langue blanche, picotée de points rouges. La malade est dans un grand accablement, et manifeste des inquiétudes sur sa position.

Certes, cet état de fièvre continue, chez une personne délicate et d'une complexion nerveuse au plus haut degré, était loin de me rassuser sur l'issue de cette grave maladie. Je me contentai de faire respirer fortement la trentième atténuation de *belladone*, vers les neuf heures du matin. A cinq heures et demie, il survint un accès très-violent, dont je fus témoin. La malade était fortement secoué par de violents frissons, qui faisaient trembler le lit sur lequel elle était couchée ; froid glacial des membres et bleuissement des ongles, avec le front brûlant et la tête chaude. La douleur de tête était insupportable ; la moindre lumière l'exaspérait, ainsi que le bruit le plus léger, qui provoquait de pénibles angoisses; les deux moitiés verticales de la tête, dans la direction de la faulx du cerveau, paraissaient alternativement se séparer et se réunir d'une manière violente et comme par ondulation; parfois il s'y joignait des elancements et des battements. Je fis de nouveau respirer la *belladone*, et je quittai la malade.

A mon retour, vers les dix heures du soir, j'appris que le stade des frissons avait duré deux heures, et qu'il avait été suivi d'une forte chaleur générale. La sueur commençait à se declarer ; il existait une grande sensibilité à l'épigastre et à l'hypocondre droit. La céphalalgie avait changé de caractère et n'était plus si violente. La malade prend trois globules de *belladone*.

Le 25.—Visite du matin : Le mal de tête avait entièrement cessé à minuit. A une heure du matin, la malade avait pu goûter un repos tranquille. Il y avait apyrexie complète ; le pouls était lent. Il survenait, par inter-

valles, des crampes à l'estomac, qui faisaient pousser des gémissements à la malade; l'épigastre et l'hypocondre droit continuaient à être sensibles à la pression. Je prescris une nouvelle dose de *belladone*, trois globules de la trentième dilution.

Visite du soir : Jusqu'à ce moment, il n'y avait pas eu d'accès ; le mal de tête se fait sentir de nouveau, mais à un degré très-léger ; depuis quelques heures, elle éprouve une courbature dans les jambes et un brisement dans les genoux. Le matin, elle a eu une selle naturelle. Les crampes d'estomac sont devenues très-violentes vers deux heures de l'après-midi, et ont entièrement cessé depuis ce moment. La faim se fait sentir, et elle a pris du bouillon de bœuf avec un peu de pain. Cette dame dit se trouver dans un état de bien-être indéfinissable. « Je n'a point eu la fièvre, monsieur ! » s'est écriée la malade, transportée de joie, tout en m'abordant, et avant que j'aie eu le temps de lui adresser aucune question.

Le 27, la malade fait une promenade en voiture. Le soir, il ne paraît pas, à en juger d'après sa figure, que cette dame ait fait une maladie aussi grave. Elle est gaie, enjouée et d'une conversation des plus aimables.

Le 28, elle se portait parfaitement bien, à l'exception d'un peu de faiblesse. Le même jour, elle quitte Liége, pour retourner à Bruxelles.

OBSERVATION CCXIX.

FIÈVRE TIERCE.

Une dame, au retour de l'âge, habitant une campagne près de Liége, éprouve, le 12 du mois de décembre 1835, une vive frayeur, suivie d'un long évanouissement.

Le soir, en se mettant au lit, frisson général, avec horripilation et tremblement. Il se déclare une toux violente, convulsive, avec nausées revenant par accès.

Le 13, enrouement ; voix eteinte.

Le 14 au soir, nouvel accès de fièvre intermittente, à la même heure que le précédent.

Le 16, je suis mandé près de la malade.

La toux se renouvelait à chaque instant, avec le caractère nerveux et convulsif ; enrouement tel que la malade se faisait entendre avec beaucoup de difficulté ; pouls large, plein et fébrile ; soif et perte complète d'appétit ; langue blanche, recouverte d'un enduit épais ; nausées et efforts de vomissement, se renouvelant fréquemment ; fatigue et courbature générale.

Il existait dans cette maladie plusieurs indications : les symptômes les plus alarmants et la cause de la maladie décidèrent pour l'emploi de l'*aconit*, suivi de quel-

ques doses d'*ipécacuana*. Je ne voulus point d'abord diriger les moyens homœopathiques contre l'intermittence, puisque, jusqu'alors, il n'y avait encore eu que deux accès, et qu'il n'était pas sûr qu'ils ne pussent disparaître d'eux-mêmes.

Les symptômes fébriles généraux, ainsi que l'enrouement, cédèrent pendant l'usage de l'aconit et de l'ipécacuana. La toux s'améliora également, et perdit le caractère fatigant et convulsif qui tourmentait la malade depuis cinq jours ; mais la fièvre intermittente ne fut nullement modifiée pendant ce temps.

Le 20 du même mois, je fus mandé de nouveau auprès de la malade. Un examen attentif me conduisit à tracer le tableau suivant :

Fièvre tierce, revenant le soir, composée seulement du stade du froid ; frisson qui remonte des pieds à la tête, avec sensation de hérissement des cheveux, et froid vif dans le dos et la poitrine ; tremblement, paraissant avoir son point de départ au creux de l'estomac, qui est le siége lui-même d'une violente constriction ; horripilation, avec sensation d'aspersion d'eau froide sur le corps ; claquement des dents ; absence de soif pendant l'accès ; respiration haute et gênée pendant le frisson ; pendant l'accès, toux sèche, continue, produite par une sensation de sécheresse au gosier. Après l'accès, urines fréquentes et abondantes, troubles, chargées d'un sédiment briqueté. La malade se trouve mieux étant levée que couchée.

Cinq globules de la trentième dilution du *metallum album* sont administrés à la malade, et, à partir de ce

moment, tous les symptômes signalés plus haut se sont entièrement dissipés.

Cinq semaines après, cette dame me remerciait des soins que je lui avais donnés, et se félicitait des secours prompts que lui avait apportés l'usage des remèdes homœopathiques.

FIN.

